LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 46, Septembre 2009, 4e ANNEE

PRIX 1000 TOMANS
4 € 50

Récits de voyage français et iraniens:
regards croisés sur l'"autre"

www.teheran.ir





La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Djamileh Zia

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

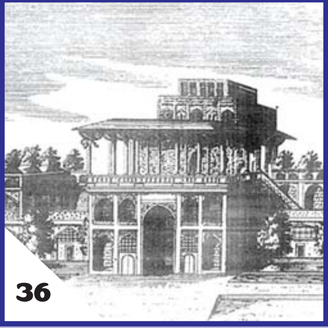
Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
La mosquée bleue de Tabriz,
Jules Laurens, 1872

www.teheran.ir









Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

CAHIER DU MOIS

Les voyages de Tavernier en terre persane

Afsâneh Pourmazâheri
Farzâneh Pourmazâheri

"Je puis dire que je suis venu au monde avec le désir de voyager. Les entretiens que plusieurs sçavans avoient avec mon père sur les matières de géographie qu'il avait la réputation de bien entendre et que tout jeune que j'estois j'écoutois avec plaisir, m'inspirèrent de bonne heure le désir d'aller voir une partie des païs qui m'estoient representez dans les cartes où je ne pouvais alors me lasser de jetter les yeux..."

Depuis des siècles, la Perse, que l'on surnomme aussi «le carrefour des évènements de l'Histoire», témoigne du va-et-vient de voyageurs venus des quatre coins du monde. Ces derniers y font halte et parfois, séduits par les merveilles d'un certain Orient, y déposent leurs valises pour plusieurs années. Ils repartent, au terme de leur séjour, ces mêmes valises chargées de souvenirs et de notes éparses. Ils reprennent le chemin du retour dans l'espoir d'écrire, un jour, leur propre récit de voyage. Aujourd'hui leurs écrits fournissent de véritables sources pour la découverte et l'étude des multiples facettes de l'histoire persane.

Pourtant, les premiers documents concernant ce vieux pays remontent bien avant l'époque moderne, aux pages de l'Ancien Testament. Suivirent ensuite les écrits d'Hérodote.[1] Celui-ci, premier explorateur et «journaliste» connu et reconnu de l'Histoire, a évoqué à plusieurs reprises l'Empire Perse des Achéménides, après l'avoir lui-même visité à son retour de Carie, vers 454 av. J.-C.: «*Voici les coutumes qu'observent à ma connaissance les Perses: leur usage n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font: c'est à mon avis parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs que les dieux aient une forme humaine.*»[2] D'autres contemporains d'Hérodote nous ont laissé des renseignements révélant leur lien avec l'Empire perse, à savoir, Xénophon[3], philosophe, historien et maître de guerre athénien, ainsi que Ctésias[4], historien de la Perse et médecin à la cour d'Artaxerxés.

Le Moyen Age marqua l'apparition d'une deuxième vague de voyageurs dont le premier fut Benjamin de Tudèle[5]. Ce rabbin juif passa par la Perse vers 1161-1162 dans l'espoir de visiter toutes les synagogues du monde ou peut-être pour se consacrer au commerce de pierres précieuses (hypothèses dont nous ignorons encore l'authenticité). Marco Polo[6] visita la Perse en 1271 en compagnie de son père et de son oncle. Il passa par Tabriz, Sâveh, Kâshan, Yazd et Kermân et décrivit dans son récit de voyage la géographie de la Perse. Il fut le premier à avertir les Occidentaux de l'imminence des invasions mongoles et de la fondation de la dynastie Ilkhanide en Perse. Vers 1318 un voyageur italien, Oderic de Pordenon, se rendit à son tour en Perse et évoqua

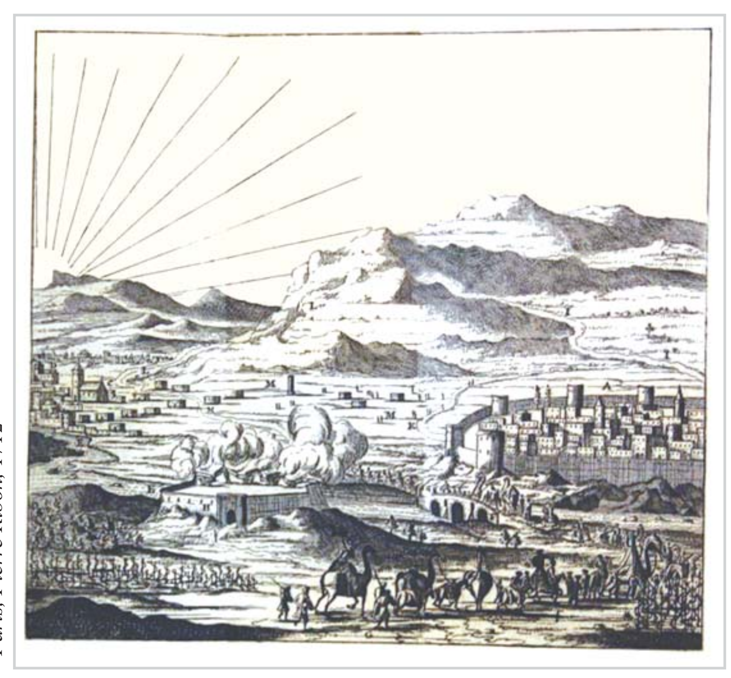
pour la première fois les ruines de Persépolis. Après l'attaque d'Alexandre le Macédonien en 330 av. J.-C. et la destruction totale de Persépolis, ce haut-lieu de l'antiquité persane tomba durant des siècles dans l'oubli avant d'être exhumé par le même Pordenon. En 1403, Ruy Gonzáles de Clavijo[7] fut envoyé par ordre d'Henri III, roi de Castille, à la cour de Tamerlan à Samarkand en Perse en qualité d'ambassadeur. Pendant son séjour, il visita entre autres les villes de Tabriz, Zandjân, Soltânieh, Téhéran, Rey, Neyshâbour, Mashhad, Tous, Semnân, Varâmin et Qazvin et écrivit de précieux textes à propos des mœurs et des coutumes de leurs habitants. Il réunit ses souvenirs dans un journal de voyage imprimé en 1582 à Séville.

Une troisième génération de voyageurs découvrit la Perse sous les Safavides, en particulier au cours du XVIIe siècle. Accueillis à bras ouverts par les rois safavides, ces voyageurs eurent l'occasion d'observer de près le quotidien, les habitudes, la mentalité, les mœurs et les croyances des persans. Parmi eux, certains laissèrent leur marque: Pietro Della Valle[8], Adam Olearius[9], Sir Thomas Herbert[10], Engelbert Kaempfer[11] et des voyageurs français tels que Jean de Thévenot[12], Jean Chardin[13] et… Jean-Baptiste Tavernier. Curieux de découvrir les pays lointains, ce dernier obtint un franc succès parmi les voyageurs de son époque. Les ouvrages et les dessins de Tavernier comptent parmi les rares documents datant de cette époque et méritant le titre de «référence fiable et authentique» (bien que ceux-ci ne soient pas dénués de jugements personnels). Si aujourd'hui on parle de lui à titre d'avant-garde (parmi d'autres) de l'orientalisme, c'est aussi parce qu'il fut cité à foison comme première source par de grands et



Tavernier en oriental. Portrait paru dans Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier *(1679)*

Une troisième génération de voyageurs découvrit la Perse sous les Safavides, en particulier au cours du XVIIe siècle. Accueillis à bras ouverts par les rois safavides, ces voyageurs eurent l'occasion d'observer de près le quotidien, les habitudes, la mentalité, les mœurs et les croyances des persans.



Gravure issue de l'ouvrage Tavernier, Jean Baptiste-Les six voyages qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes pendant quarante ans, *Paris, Pierre Ribon, 1712*

renommés écrivains et orientalistes, à savoir Montesquieu[14] et Gobineau[15]. Il eût l'occasion de voyager six fois en Perse, en permettant ainsi la confirmation rétrospective de l'état satisfaisant, à l'époque, des relations franco-persanes.

> Tavernier n'avait ni la perspicacité d'un observateur scientifique, ni la pratique d'un écrivain de métier. Pourtant, avec l'aide d'un ami protestant Samuel Chappuzeau et en s'appuyant sur ses connaissances relatives aux régions et au commerce en Orient, il écrivit quelques ouvrages dont le premier en date fut la *Nouvelle relation de l'intérieur du sérail du Grand Seigneur*, paru en 1675.

Au XVIIe siècle, la croissance économique et la stabilité du pouvoir royal de Shâh Abbâs Ier avaient fait d'Ispahan, capitale sous les Safavides, l'un des centres les plus attractifs du monde. Des commerçants s'y réunissaient, en provenance des quatre coins du monde, généralement pour une halte de quelques jours. L'Ispahan de Shâh Abbâs fut donc transformée en un lieu de rencontre, de commerce et d'échanges. C'est dans un tel contexte que Tavernier se retrouva à Ispahan, en 1631, après avoir traversé Constantinople, Erzurum et Erevan en Arménie. Ce premier voyage fut assez court. Il prît le chemin du retour par Bagdad, traversa Alep[16] en Syrie, Malte[17] et l'Italie, et enfin, s'en revint au pays natal en 1633. Ce jeune parisien avait à peine 33 ans qu'il se préparait déjà à un autre périple lointain. Cette fois-ci, il ne s'arrêta pas à Ispahan et choisit d'aller plus loin. Fils d'un marchand de cartes géographiques, il prit conscience dès son enfance de la vaste étendue du monde. Très tôt, à l'âge de 16 ans, il eut la chance de visiter l'Europe. "*A l'âge de 22 ans,* écrit-il dans son journal, *j'avais vu les plus belles régions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie, et je parlais raisonnablement les langues qui y ont le plus de cours*." En 1638, il prit la route des Indes. Son voyage dura cinq ans. Il franchît Alep, passa par la Perse et arriva en Inde à Golkonda[18]. Sa rencontre avec le roi mongol Shâh Jahân et sa visite aux mines de diamants changèrent ses objectifs et l'itinéraire de ses voyages postérieurs.

Plus tard, il devint le marchand favori des princes orientaux; un marchand de haut rang qui voyage tout en se consacrant au commerce de diamants et d'objets précieux. Son troisième voyage en 1643 ne dura que six ans et se termina à Java[19]. Il fut de retour par Le Cap[20] en 1649. Ses trois derniers voyages furent respectivement effectués entre 1651 et

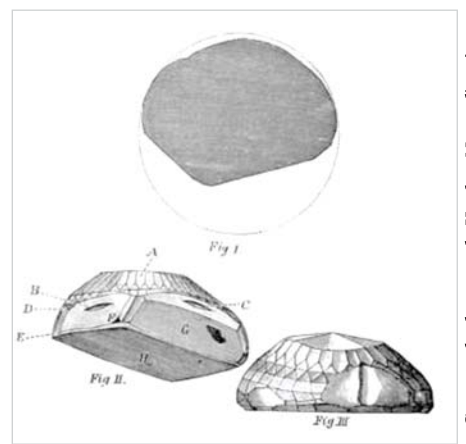
1655, 1657 et 1662, 1664 et 1668, années pendant lesquels il ne dépassa pas l'Inde. Durant ces dernières années, il apprit beaucoup à propos des routes, établit des relations amicales avec de grandes personnalités et devint un marchand prospère.

A son retour, il décida de rédiger le récit de ses voyages. Il n'avait ni la perspicacité d'un observateur scientifique, ni la pratique d'un écrivain de métier. Pourtant, avec l'aide d'un ami protestant Samuel Chappuzeau et en s'appuyant sur ses connaissances relatives aux régions et au commerce en Orient, il écrivit quelques ouvrages dont le premier en date fut la *Nouvelle relation de l'intérieur du sérail du Grand Seigneur*, paru en 1675. Tavernier séjourna un an à Constantinople avant de repartir pour un premier voyage vers la Perse en 1638. Il rédigea son ouvrage grâce aux renseignements d'un sicilien et d'un français, employés du Sultan dans le sérail, à Constantinople. «*Je puis dire, dit-il, qu'on n'a point encore donné au public une description plus exacte ni plus véritable du Sérail* ».

En 1676, il publia les *Six voyages de J. B. Tavernier* en présentant ainsi son livre: «*Ecuyer baron d'Aubonne, en Turquie, en Perse, et aux Indes: pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir: accompagnez d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque païs, avec les figures, le poids et la valeur des monnoyes qui y ont cours.*». Tavernier y parle des magiciens, d'attaques de pirates, de réceptions à la cour du Grand Mogol. Il évoque les belles fêtes et la dureté des tortures. Avec ce livre, Tavernier dépeint les évènements de l'Orient du XVIIIe siècle en devenant du même coup l'un des premiers «grands reporters» de son époque. Il relate dans son livre quarante années d'observation directe à travers toute l'Eurasie. Tavernier témoigna de la construction du Taj Mahal. Il participa à des rites inconnus. A la recherche de nouveautés, il ne cessa jamais de noter et de décrire les objets qui passaient sous son regard: un éventail mécanique, un four solaire ou bien un outil permettant le calcul exact d'une prochaine éclipse.

Tavernier y parle de magiciens, d'attaques de pirates, de réceptions à la cour du Grand Mogol. Il évoque les belles fêtes et la dureté des tortures. Avec ce livre, Tavernier dépeint les évènements de l'Orient du XVIIIe siècle en devenant du même coup l'un des premiers «grands reporters» de son époque.

Au moment d'écrire le livre de sa vie, Tavernier avait déjà parcouru 240 000 kilomètres. Ses ouvrages ont également le mérite d'être clairs et de fournir des informations précises. Ainsi aident-ils le lecteur dans la connaissance des monnaies en cours, des taux de change pratiqués,



Croquis du diamant de Kouh-e Nour, d'après Tavernier en Inde à Golkonda

des différentes mesures de poids et de longueurs, et des règles douanières et commerciales.

Il fut tantôt tenu en estime, tantôt attaqué par les écrivains, intellectuels et autres confrères de son époque, tant de son vivant qu'après sa mort. Quelques uns comme Voltaire lui reprochèrent son matérialisme et son intérêt excessif pour les diamants, quand d'autres lui rendirent hommage, à l'exemple de Gobineau, de Montesquieu, ou de Boileau[21], etc. Rappelons enfin qu'à côté des renseignements exacts et précis qu'il a pu fournir, il n'a parfois guère hésité à faire preuve de subjectivité et d'ethnocentrisme.[22]

Les dernières années de la vie de Tavernier furent difficiles au vieux globe trotteur (en grande partie à cause de la révocation de l'édit de Nantes). Ayant voyagé toute sa vie, il ne parvint pas à s'établir définitivement à Paris et reprît le chemin de la Perse par la route de Russie à l'âge de 82 ans. Deux ans après, il s'éteint à Moscou en 1689. Par sa curiosité et sa volonté de découverte, Jean-Baptiste Tavernier nous a laissé une somme précieuse de connaissances à propos de l'Orient du XVIIe siècle. ■

---

1. Historien grec né vers 484 av. J.C à Halicarnasse (aujourd'hui en Turquie) et mort vers 425 av. J.-C. à Thourioi. Il fut couronné comme le "père de l'Histoire" par Cicéron.
2. Hérodote, *in* Voyageurs anciens et modernes, Collection dirigée par E. Charton, Bureaux du Magasin Pittoresque, Paris, 1863, p. 98.
3. Historien et philosophe grec né vers 426 av. J.-C. et mort vers 355 av. J.-C. Il accompagna Cyrus le Jeune, fils de Darius II au champ de bataille, contre son frère Artaxerxés II.
4. Historien grec né au Ve siècle av. J.-C. et mort en 398 av. J.-C. Il accompagna Artaxerxés II dans sa guerre contre le frère du roi Cyrus le Jeune.
5. Homme religieux espagnol né à Tudela au début du XIIe siècle et mort en 1173. Il quitte son pays pendant treize ans afin de visiter toutes les synagogues du monde. C'est vers 1162 qu'il visite la Perse.
6. Voyageur et commerçant italien né en 1254 et mort en 1324 à Venise. Il fut employé par l'empereur mongol Kubilaï Khân en Chine où il resta 17 ans.
7. Ecrivain et voyageur espagnol mort en 1412. Il fut désigné comme ambassadeur à la cour de Tamerlan, empereur mongol de la Perse. Il visita Téhéran en 1404 et à son retour écrivit le livre de l'*Embajada a Tamor Lán*
8. Poète, musicien et explorateur italien né en 1586 à Rome et mort en 1652. Il identifia Babylone, découvrit l'écriture cunéiforme et fit connaitre le chat persan dans le monde entier.
9. Mathématicien, géographe et érudit allemand né en 1603 et mort en 1671. Il fut envoyé en Perse comme ambassadeur de Frédéric III.
10. Voyageur et historien anglais né en 1606 et mort en 1682. Il voyagea en Perse comme ambassadeur d'Angleterre et plus tard, publia le récit de son séjour en Perse.
11. Naturaliste, voyageur et physicien allemand né en 1651 et mort en 1716. Il fut envoyé en Perse de la Russie en 1683.
12. Voyageur français né à Paris en 1633 et mort à Miâneh (Perse) en 1667. Il a introduit le café en France en 1655.
13. Voyageur français né en 1643 à Paris et mort en 1713 près de Londres. Il voyagea en Perse et en Inde en 1665 pour y pratiquer le commerce de diamants. Il fut nommé marchand de la cour de Shâh Abbâs II, roi de Perse, à Ispahan.
14. Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu: penseur, sociologue, philosophe et écrivain français né en 1689 et mort en 1755 à Paris. Il a composé la théorie de la séparation des pouvoirs, la théorie du climat et la théorie de l'esclavagisme.
15. Joseph Arthur de Gobineau: diplomate et écrivain français né en 1816 et mort en 1882. Il est l'auteur de plusieurs essais polémiques et philosophiques, notamment sur la Perse.
16. Principale ville du nord-ouest de la Syrie. Elle est considérée comme une des plus vieilles villes du monde. En 1986 le centre-ville a été classé au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco.
17. Un archipel composé de neuf îles (dont quatre sont habitées) et membre de l'Union Européenne depuis 2004.
18. Une ville en ruines construite sur une colline granitique et située à l'ouest de Hyderabad.
19. L'île de Java, partie de la République d'Indonésie. Leurs ancêtres, les Austronésiens, ont émigré des rivages de la Chine du Sud pour s'y établir aux environs du 3e millénaire av. J.-C.
20. Ville située en Afrique du Sud fondée en 1652. Elle est considérée comme la mère de l'Afrique du Sud.
21. Poète, écrivain et critique français né en 1636 à Paris et mort en 1711.
22. "*Les plus riches habitants de Schiras ont été autrefois curieux d'avoir de beaux jardins et ont fait pour cela de la dépense, mais il n'y en a point, ni à Shiras, ni à Ispahan, qui approche du moindre de ces beaux jardins qui accompagnent les délicieuses maisons de campagnes qui sont autour de Paris.*"

Joseph-Arthur de Gobineau ou l'amour de la Perse

Mireille Ferreira

En décembre 1854, Joseph-Arthur de Gobineau (1816-1882), alors premier secrétaire à la légation de Francfort, est nommé secrétaire d'une mission extraordinaire en Perse, conduite par le ministre Prosper Bourée et ordonnée par l'empereur Napoléon III. Le 4 février 1855, Gobineau embarque avec femme et enfant à Marseille. Cette première aventure orientale, qu'il relatera dans son ouvrage *Trois ans en* Asie, qui paraîtra en 1859, soit un an après son retour, vient de commencer.

Il est difficile de voir en ce Gobineau de ces *Trois ans en Asie*, aimable et complaisant observateur des populations indigènes rencontrées, le cynique auteur du *Traité de l'Inégalité des Races* dont les thèses racistes ont été si bien reprises, et amplifiées, par les nazis du IIIe Reich, soixante ans après sa mort. Au contraire, on le voit prompt à dénoncer le colonialisme des Européens vis-à-vis des populations indigènes, son anti-européanisme n'étant sans doute pas, il est vrai, étranger à ces sentiments:

«*Aujourd'hui, la population européenne est si considérable au Caire comme à Alexandrie, qu'il faudrait peut-être en parler. Mais j'y répugne. Tout ce que je veux en dire, c'est qu'elle vient là pour faire fortune et que l'osmanli le plus hautain a bien moins de verve insultante pour les indigènes et de durs procédés à leur égard que cet homme de rien, débarqué la veille des pays d'Occident, et qui, à chaque instant, jouant de la cravache sur de pauvres diables parfaitement inoffensifs, ne laisse pas deviner d'abord les sentiments à tout le moins républicains et le plus souvent socialistes qui lui paraissent seuls constituer des idées politiques.*»

Sur le chemin de la Perse, Gobineau parcourt Malte, l'Egypte et les pays de la péninsule arabique. Il est heureux, en se dirigeant vers ce pays qu'il a hâte de découvrir - n'a-t-il pas préparé ce voyage en étudiant les mille et un aspects de la civilisation persane? - de quitter l'Europe qu'il honnit. Au fur et à mesure qu'il s'en éloigne, il semble plus serein. D'abord, il considère qu' «*Alexandrie n'est pas un coin béni du ciel. Il y a trop peu d'antiquités. Il y a trop peu de maisons et de mosquées intéressantes*», mais plus tard, il ne croit pas «*qu'on puisse trouver dans le monde un lieu où la vie soit plus douce qu'au Caire*». Puis arrive le désert qui se révèle être l'endroit auquel il a toujours aspiré, loin de la ville que sa misanthropie lui fait détester:

«*Je me souviens d'avoir été à Suez dans un état analogue à celui d'un néophyte qui va devenir initié, et qui, arrivé sur le seuil du temple, touche de la main le rideau étendu devant le sanctuaire. Le premier aspect du désert m'avait frappé beaucoup; son aspect physique, dis-je, et aussi son aspect moral. Car ces merveilleux pays ont le privilège, et je m'en suis aperçu plus d'une fois, de rappeler plutôt à l'imagination les plus antiques choses que les nouvelles; de sorte qu'en somme j'avais croisé mes*

J. A. de GOBINEAU

trois ans en Asie

voyage en Perse
1855-1858



a.m. métailié

Il est difficile de voir en ce Gobineau de ces *Trois ans en Asie*, aimable et complaisant observateur des populations indigènes rencontrées, le cynique auteur du *Traité de l'Inégalité des Races* dont les thèses racistes ont été si bien reprises, et amplifiées, par les nazis du IIIe Reich, soixante ans après sa mort.

pas avec ceux des hommes, des femmes, des enfants formant les longues lignes des tribus d'Israël à la sortie du pays des Pharaons. Il s'en fallait de peu que je n'eusse rencontré les chameaux chargés de leurs tentes et de leurs bagages, et même aidé à relever les ânes d'Issachar, affaissés sous les dépouilles des Egyptiens. Une nuit presque sans sommeil avait encore ajouté son excitation à cette bonne volonté de double vue, de façon que le monde me paraissait infiniment intéressant à considérer».

Sa phobie de l'univers citadin se manifeste particulièrement dans l'épouvante qu'il éprouve en entrant dans Shirâz, qui fut pourtant la ville de Hâfez, dont il admire l'œuvre:

«*Grâce au tremblement de terre qui eut lieu il y a quelques années, Shyraz n'est plus guère qu'un nom. La presque totalité des édifices et des maisons a été renversée. Les murailles sont toutes au ras du sol, et pour passer dans les rues il faut escalader des monceaux de débris du haut desquels on plonge dans les cours. Tout cela est laid, poussiéreux et ennuyeux à voir. La population vaut la ville. Les Schyrazys ont en Perse la réputation d'être les plus grands coquins de l'empire. Ils ont du gamin de Paris l'insolence et l'amour de mal faire. On leur reconnaît aussi de l'esprit mais c'est un esprit de jeu de mots et d'impertinence. Les Persans sont toujours empressés de médire de cette population et je m'unis volontiers à eux pour ce que j'en sais et pour ce que j'en ai vu. C'est le seul point de l'Iran où je n'aie pas la moindre envie de retourner.*»

Petit à petit, Gobineau se défait de ses oripeaux de haine. A Ispahan, le lecteur le découvre réconcilié avec lui-même. Cette ville a, il est vrai, cette faculté

miraculeuse d'apaiser le voyageur. Tout dans la beauté de son architecture et de ses jardins, tout dans le désordre hallucinant et immémorial de son bazar inspire, encore aujourd'hui, le bonheur plein de simplement *être là*:

«*Je garde de cette cité déchue un très tendre souvenir. Elle n'est pas belle comme le Caire, mais délicieuse comme un rêve, et, si elle n'a pas le sérieux et la majesté grave d'une ville construite en pierres de taille, il faut convenir que ses immenses édifices peints, dorés, couverts d'émaux, ses murs bleus ou à grands ramages, qui reflètent les rayons du soleil, ses vastes bazars, ses jardins immenses, ses platanes, ses roses, en font le triomphe de l'élégant et le modèle du joli.*»

En Perse, tout l'intéresse: la généalogie des rois et la couleur du ciel, le foisonnement des sectes religieuses et les multiples aspects de la psychologie collective. Lui, l'éternel grincheux, oublie même de se plaindre des éprouvantes conditions de voyage qu'il devra endurer pendant de longues semaines avant d'arriver à Téhéran, tout en les décrivant cependant avec soin.

Dès les premiers instants, il est séduit par l'hospitalité et l'élégance des Persans:

«*A côté du premier dignitaire, nous en vîmes un autre qui avait pour nous beaucoup plus d'intérêt encore, puisqu'il devait nous accompagner dans la première partie de notre voyage. C'était notre mehmandar, beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, Mirza Ali Mohammed Khan, proche parent du premier ministre, nous dit-on, avait la physionomie la plus agréable et la plus avenante. Son costume était d'une rare élégance, et la soie et le cachemire en faisaient surtout partie.*»

La deuxième partie de *Trois ans en Asie* est certainement la partie la plus riche de cet ouvrage. Les chapitres intitulés *La nation*, *La Religion*, *Les Soufys-Les Nossayrys*, *L'état des personnes*, *Les caractères-Les relations sociales*, sont une mine d'informations sur la société persane de cette époque. Le témoignage de Gobineau est irremplaçable parce qu'il est illuminé par un sentiment qu'aucune science ne peut nourrir: l'amour du peuple persan. Peu d'auteurs occidentaux ont mieux que lui décrit les infinies subtilités de l'âme persane, peu ont eu la patience et le respect de Gobineau. Il a profondément aimé les Persans et on n'en finirait pas de relever la liste des notations d'une rare justesse que lui inspirent la culture et les mœurs persanes.

> A Ispahan, le lecteur le découvre réconcilié avec lui-même. Cette ville a, il est vrai, cette faculté miraculeuse d'apaiser le voyageur. Tout dans la beauté de son architecture et de ses jardins, tout dans le désordre hallucinant et immémorial de son bazar inspire, encore aujourd'hui, le bonheur plein de simplement *être là*.

Animé par le même enthousiasme pour la Perse, Gobineau publiera, en 1864, *Religions et philosophies dans l'Asie centrale*, puis, en 1869, une *Histoire des Perses* et enfin, entre 1872 et 1874, son recueil des six *Nouvelles Asiatiques*, considéré comme son chef-d'œuvre[1]. ■

1. Cf. Mahboubeh Fahimkalâm, "L'Iran de Gobineau à travers *Les Nouvelles Asiatiques*", *La Revue de Téhéran,* No. 41 avril 2009.

Sources bibliographiques:
J.A. de Gobineau, *Trois ans en Asie, voyage en Perse 1855-1858*, aux éditions A.M. Métailié, Paris 1980 – Présentation de Gilles Anquetil, journaliste à l'Hebdomadaire *Le Nouvel Observateur.*



Portrait de Jean Chardin

Photos du livre Asnâd-e mosavar-e oroupâ'iyân az Iran

Jean Chardin*

Gholâm-Ali Homâyoun

Traduit par

Bâbak Ershadi

Jean Chardin, fils d'un riche bijoutier parisien, est né le 16 novembre 1643 (1053 de l'Hégire) à Paris. En 1665, Chardin, qui a hérité de son père une passion pour le commerce, se rend en Orient pour y faire le commerce des pierres précieuses.

La même année, il part d'Istanbul, traverse l'Asie mineure d'ouest en est, et visite l'Arménie avant de se rendre à Tabriz, puis à Qazvin. Lorsqu'il arrive à Qom, il obtient l'autorisation de visiter le saint mausolée de Fâtemeh Ma'soumeh, sœur cadette de l'Imâm Rezâ. Chardin profite de cette occasion pour charger l'artiste peintre qui l'accompagne de dessiner plusieurs plans du lieu saint chiite. Dans son célèbre récit de voyage, Chardin décrit minutieusement le mausolée de Fâtemeh Ma'soumeh: "*Les murs du mausolée sont décorés par des mosaïques couvertes de motifs* 'eslimi. *Le haut des murs est également garni de décorations en or. A une hauteur de dix pieds des murs, la plupart des décorations sont en argent. Dans l'espace intérieur de l'édifice, les décorations en or ne manquent pas.*"[1]

Après un bref séjour à Qom, Jean Chardin se rend à Kâshân: "*C'est à Kâshân que se situe la production la plus abondante en Iran de satin, de velours, de taffetas, d'étoffes de soie brodées, et d'étoffes brodées de fils d'or ou d'argent.*"[2]

Jean Chardin séjourne pendant dix-huit mois à Ispahan, avant de partir pour Bandar 'Abbâs, port perse sur le détroit d'Ormuz, d'où il quitte la Perse en direction des Indes. Après deux ans de voyage aux Indes, Chardin rentre à Ispahan. Le voyageur et commerçant français acquiert alors une certaine renommée dans la capitale des Safavides: il est nommé à la fois "marchand du roi" et "orfèvre de la cour". Chardin visite deux fois Persépolis. Lorsqu'il regagne la France, en 1670, il a acquis un certain nombre d'expériences en Orient et appris beaucoup de choses sur l'histoire et l'art de la Perse ainsi que sur la vie et la culture des Perses de son époque.

Un an plus tard, en 1671, Jean Chardin effectue un troisième voyage en Perse, puis en Inde et dans d'autres pays d'orient qui dure une dizaine d'années. Chardin arrive à Ispahan en juin 1673, reste quatre ans en Perse et retourne en Inde avant de revenir en Europe en 1680. Le 14 avril 1681, il se rend à Londres où Charles II le fait chevalier et le nomme bijoutier de la cour d'Angleterre. Chardin se rend ensuite en Hollande en tant que représentant de la Compagnie

anglaise des Indes orientales. C'est à Amsterdam qu'il publie en 1686 la première partie des *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales par la Mer Noire et par la Colchide*, ouvrage qu'il ne complète qu'en 1711. Jean Chardin s'éteint à l'âge de 70 ans, le 16 janvier 1713 (1125 de l'Hégire) à Chiswick près de Londres.

* * *

Jean Chardin a réalisé ses voyages en Perse durant l'âge d'or de la dynastie safavide. A cette époque-là, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle, Ispahan était l'une des plus grandes capitales de l'orient et un lieu de rencontre des marchands venant des quatre coins du monde et des représentants diplomatiques et commerciaux de la plupart des grands pays européens.

Le voyage de Chardin dans la Perse safavide est peut-être le point culminant d'un long processus d'une série de "voyages en Orient" qui attirèrent de nombreux voyageurs européens - ces premiers *orientalistes* des temps modernes - vers l'empire ottoman, l'empire perse, l'Inde…[3]

Les voyages successifs de Jean Chardin dans la Perse du XVIIe siècle prennent une importance toute particulière, grâce aux observations minutieuses de son *Journal* considéré par les spécialistes comme un document historique précieux et un témoignage sur la culture et la civilisation persanes de l'époque. Les *Voyages* de Chardin, rédigés à la fin du XVIIe siècle et complété au début du XVIIIe siècle, sont salués par les Philosophes des Lumières et reçoivent les éloges des Encyclopédistes. L'ouvrage garde encore aujourd'hui un intérêt considérable. Le journal de Jean Chardin est, en effet, l'un des récits de voyage les plus complets et les plus détaillés du XVIIe siècle, et il est sans aucun doute l'ouvrage fondamental de son époque qui fit connaître la Perse de la dynastie safavide à l'Occident.

Au siècle des Lumières, l'ouvrage de Jean Chardin, considéré comme la source principale de l'histoire de l'art perse, avait aux yeux des spécialistes de l'époque la même valeur que *Le Vite* (Les Vies) de Giorgio Vasari (1511-1574) peintre, architecte et écrivain italien qui nous a laissé le premier recueil de l'histoire de l'art en Europe. De ce point de vue, la description d'Ispahan constitue l'un des chefs-d'œuvre de Chardin et révèle son sens aigu de l'observation. Il disait lui-même qu'il connaissait la capitale de l'empire Perse beaucoup mieux que sa ville natale, Paris.

Jean Chardin a réalisé ses voyages en Perse durant l'âge d'or de la dynastie safavide. A cette époque-là, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle, Ispahan était l'une des plus grandes capitales de l'orient et un lieu de rencontre des marchands venant des quatre coins du monde et des représentants diplomatiques et commerciaux de la plupart des grands pays européens.

Jean Chardin était un homme cultivé et un grand lecteur d'ouvrages historiques. Il avait appris à lire et à écrire le turc et le persan, et parlait couramment ces deux langues. Chardin est surtout connu pour son sens de l'observation et son esprit d'analyse. Chardin partageait avec ses contemporains français l'esprit "classique" du siècle de Louis XIV; et il en va de même pour ses *Voyages* qui furent l'ouvrage de référence de tous les grands



Les éditeurs hollandais rééditent l'ouvrage en 1735, en quatre volumes, à partir des manuscrits de Jean Chardin. Le titre frontispice, dessiné par S. Tomassin, montre un Perse et un Tatar, tenant en main un portrait de Jean Chardin

orientalistes du XIXe siècle. En effet, les récits des voyageurs qui ont visité l'Iran, après Jean Chardin, confirment souvent les données et les observations des Voyages qui restent encore aujourd'hui une source consultée par les iranologues.

De retour en France en 1670, Jean

> Jean Chardin était un homme cultivé et un grand lecteur d'ouvrages historiques. Il avait appris à lire et à écrire le turc et le persan, et parlait couramment ces deux langues.

Chardin publie à Paris son premier récit de voyage intitulé *Le Couronnement de Soleïmann troisième, roy de Perse, et ce qui s'est passé de plus mémorable, dans les deux premières années de son règne.* Ce livre est illustré de plusieurs gravures et orné d'une vignette à la première page. Cette illustration montre deux lions face-à-face portant chacun un soleil sur le dos, reproduisant en fait le symbole perse du lion et du soleil (*Shir-o-khorshid*) figurant sur le drapeau national de la Perse depuis de longs siècles. Entre les deux lions figure un troisième soleil représentant Louis XIV, en allusion à son surnom de "Roi-Soleil". Sur une autre gravure de ce livre, les lecteurs français et européens voient pour la première fois l'image du célèbre palais royal d'Ispahan, 'Ali Ghâpou, situé à l'ouest de la Place Naqsh-e Jahân, destiné à recevoir les ambassadeurs et délégations des pays étrangers. La première partie des *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales par la Mer Noire et par la Colchide* a été publiée en 1686 par l'auteur lui-même à Londres. Cette première édition des Voyages ne comprend que la narration du premier voyage de Jean Chardin de Paris à Ispahan, de 1671 à 1673.

Le titre frontispice de la première page représente un Perse et un Caucasien levant chacun un bras pour montrer symboliquement le titre du livre, comme s'ils voulaient par ce geste sûr signifier l'importance du sujet de l'ouvrage.

Le livre est illustré d'un titre frontispice, d'un portrait, d'une carte de la Perse, et de 15 gravures de lieux et monuments, la plupart sur double page. Quelques gravures du livre sont signées par Paul Bouches.

La traduction en anglais des *Voyages* est publiée la même année à Londres, complétée par le texte en anglais du *Couronnement de Soleïmann troisième, roy de Perse*.

Mais l'édition définitive des Voyages illustrée de 79 gravures ne fut publiée qu'en 1711 à Amsterdam. Les illustrations

sont de meilleure qualité par rapport à l'édition de 1686, et elles sont signées cette fois-ci par le célèbre graveur parisien L. Fonbonne.[4]

En vue de rectifier certaines erreurs présentes dans l'édition de 1711, les éditeurs hollandais rééditent l'ouvrage en 1735, en quatre volumes, à partir des manuscrits de Jean Chardin. Le titre frontispice, dessiné par S. Tomassin, montre un Perse et un Tatar, tenant en main un portrait de Jean Chardin. Ce frontispice est reproduit sur la première page du troisième volume. Les nombreuses vignettes de cette édition hollandaise de 1735, dont certaines sont l'œuvre de Fonbonne, représentent les monuments et édifices de la Perse. Une traduction en néerlandais avait déjà été publiée en 1687 à Amsterdam.

La première traduction en allemand des *Voyages* de Chardin est publiée en 1687 à Leipzig, à partir de la première publication du livre en français. Dans les années 1780-1781, une version abrégée de cet ouvrage et contenant de nombreuses illustrations est rééditée à Francfort.

La meilleure édition des *Voyages* au XVIIIe siècle date de 1735 publiée à Amsterdam, malgré les nombreuses erreurs qu'elle contient. Le célèbre érudit français L'Angles s'est chargé alors de corriger les fautes de cette édition du livre en vue de la publication d'une nouvelle édition complètement corrigée. Au cours de ses corrections, L'Angles a ajouté de nombreuses notes au livre, pour enfin publier l'édition corrigée et notée de l'ouvrage de Jean Chardin en 1811, en 11 volumes.

Les trois premiers volumes de l'ouvrage comprennent la narration du voyage de Chardin, de Paris à Ispahan. Les volumes III à VI ainsi que la première partie du volume VII sont consacrés à une présentation générale de la Perse à l'époque de la dynastie des Safavides. La seconde partie du volume VII et la première partie du volume VIII décrivent la capitale de l'empire perse, Ispahan. Le dernier volume du livre - qui manquait aux éditions plus anciennes - relate le voyage de Jean Chardin d'Ispahan à Bandar 'Abbâs. Les illustrations de ces onze volumes comprennent toutes les gravures des éditions précédentes auxquelles L'Angles a ajouté trois gravures jusqu'alors inédites. Après la page de titre du premier volume, il y figure un portrait de Jean Chardin signé par César Marcet qui a recopié fidèlement une gravure de David Loggan.

Jean Chardin donnait lui-même une grande importance aux illustrations de ses voyages, estimant qu'elles complétaient ses descriptions. La majorité a été dessinée par Joseph Grelot, un artiste peintre qui accompagnait Chardin lors de ses voyages en Perse.

Les autres illustrations ainsi que la carte de la Perse que L'Angles avait ajoutée à l'ouvrage étaient complètement conforme à l'original. En effet, Jean Chardin donnait lui-même une grande importance aux illustrations de ses voyages, estimant qu'elles complétaient ses descriptions. La majorité a été dessinée par Guillaume-Joseph Grelot, un artiste peintre qui accompagnait Chardin lors de ses voyages en Perse. Chardin avait rencontré Grelot à Istanbul et l'avait par la suite invité à l'accompagner pendant son voyage. Chardin et Grelot ont travaillé ensemble plusieurs années, jusqu'à ce que Grelot quitte Chardin suite à une querelle. Après


A l'époque safavide, les hommes portaient souvent une tunique longue et sans col

avoir quitté Chardin, Grelot qui voulait rentrer en Europe, rencontre en chemin un artiste peintre italien, Ambrogio Bembo. Ils décident de rentrer ensemble en Europe, et visitent notamment les sites historiques de Kermânshâh où Grelot réalise plusieurs tableaux.

Dans deux de ses tableaux, Guillaume-Joseph Grelot a présenté dix formes différentes des "vêtements des Perses" dans deux catégories de vêtements d'homme et de femme. A l'époque safavide, les hommes portaient souvent une tunique longue et sans col (*pirâhan*). Sur cette tunique, ils portaient une robe (*qabâ*), vêtement d'homme d'un seul tenant descendant aux genoux ou aux pieds.

La bibliothèque du Vatican détient notamment un manuscrit d'Ambrogio Bembo illustré par une dizaine de tableaux de Grelot représentant les monuments importants d'Ispahan. Selon les spécialistes, les tableaux de Grelot ont une grande importance du point de vue topographique et ethnographique. Les paysages des villes, les monuments, les jardins, les cérémonies, les portraits, etc. sont les principaux sujets des tableaux dessinés par Grelot pendant son voyage en Perse.

Dans deux de ses tableaux, Guillaume-Joseph Grelot a présenté dix formes différentes des "vêtements des Perses" dans deux catégories de vêtements d'homme et de femme. A l'époque safavide, les hommes portaient souvent une tunique longue et sans col (*pirâhan*). Sur cette tunique, ils portaient une robe (*qabâ*), vêtement d'homme d'un seul tenant descendant aux genoux ou aux pieds. Cette robe était serrée en haut et large en bas. Une écharpe (*shâl*), large bande d'étoffe, était nouée autour de la taille. Elle servait à la fois de ceinture et de poche, et tournait deux fois autour de la taille. Sur cette robe, les hommes pouvaient porter une sorte de manteau (*arkhâleq*). C'était un vêtement d'hiver long et muni d'une doublure à l'intérieur. Pendant les autres saisons, ce vêtement cédait sa place à une veste (*kordi*) courte et sans manche. Cette veste était serrée en haut et large en bas. Elle était souvent brodée et autour de son col, il y avait parfois de la fourrure d'agneau ou d'écureuil. En fonction de la saison, cette veste pouvait avoir ou non une doublure à l'intérieur.

A la place des chaussettes, les hommes utilisaient souvent des bandes molletières (*motch-pitch*), une bande de drap de laine

qu'on enroulait autour du mollet. Cette bande était large d'une dizaine de centimètres et longue de 3 à 4 mètres. A cette même époque, les marchands venus d'Europe apportèrent en Perse des chaussettes qui étaient un accessoire de luxe utilisé par des riches.

Les souliers d'homme étaient souvent plats et n'avaient pas de lacets. Selon Chardin, les souliers fabriqués en perse de l'époque des Safavides avaient les meilleures semelles de cuir du monde entier. Les hommes portaient parfois des chaussures à talons.

Les hommes étaient toujours coiffés et se couvraient la tête avec différentes formes de coiffures qui servaient à la fois à couvrir la tête et à l'orner. La coiffure la plus célèbre et la plus spectaculaire de l'époque safavide était le turban (*dorband*). Les voyageurs européens qui visitaient la Perse étaient souvent impressionnés de voir les hommes porter cette coiffure monumentale qui pesait de 3,5 à 7,5 kilos. Pour les Perses de l'époque, le turban en soie brodée d'or comptait pour la partie la plus noble des vêtements d'homme. Les riches et les nobles mettaient parfois des turbans décorés de diamants ou autres pierres précieuses.

Seul l'empereur safavide avait le droit de porter un turban à aigrette (*djoqqeh*). Cette aigrette royale était décorée de diamants, de perles ou autres pierres précieuses. L'aigrette au turban était donc considérée comme l'équivalent de la couronne, signe d'autorité, de dignité et de noblesse réservé aux rois. Pourtant, on y faisait une exception pour les jeunes mariés qui pouvaient porter un turban à aigrette le jour de leur mariage. Grâce aux modifications des "modèles" de turbans, les spécialistes peuvent déterminer approximativement la date des tableaux différents qui restent de l'époque des Safavides.

Les dessins de Joseph Grelot montrent aussi plusieurs types de vêtements de femme datant de l'époque safavide, vers la seconde moitié du XVIIe siècle. Ces vêtements étaient plus variés et travaillés que ceux des hommes. Le vêtement féminin typique de l'époque était une jupe longue (*shaliteh*) qui descendait de la ceinture et arrivait à la cheville. Les femmes portaient des bottes de cuir ou de toile qui enfermaient le pied et la jambe.

Le vêtement féminin typique de l'époque était une jupe longue (*shaliteh*) qui descendait de la ceinture et arrivait à la cheville. Les femmes portaient des bottes de cuir ou de toile qui enfermaient le pied et la jambe.

Les chemises de femme étaient souvent plus longues que celles des hommes et arrivaient parfois à la cheville. A la taille de ces chemises (*qamis ou shamshir*), les femmes nouaient une écharpe fine comme une ceinture pour ajuster leur vêtement. Les vêtements que les femmes portaient à la maison étaient évidemment différents des habits qu'elles portaient dans l'espace public. Pour couvrir leur tête à la maison, les femmes mettaient soit un foulard (*roussari*) qui couvrait les cheveux et descendait dans le dos, soit un fichu (*tchârqad*), pièce d'étoffe nouée sous le menton, qui couvrait la tête, la gorge et les épaules.

Les tableaux de Grelot montrent les différentes formes de vêtements de femme de l'époque safavide. Lorsque les femmes sortaient de chez elles, elles se couvraient par un voile long (*tchâdor*) qui couvrait


Gravure montrant comment les Perses s'asseyaient

entièrement leur corps de la tête aux pieds. Au moment d'entrer dans une mosquée ou un lieu de pèlerinage, les femmes couvraient leur visage par une pièce de dentelle (*rouband*) qui rendait leur visage invisible mais qui leur permettait de garder la vue.

En signe de respect, les Perses "s'accroupissaient" (*do-zânou*), c'est-à-dire ils s'asseyaient les jambes repliées, sur les talons. Dans les autres situations, les gens préféraient s'asseoir en "position du lotus" (*tchâhar-zânou*), façon de s'asseoir consistant à croiser les jambes en amenant chaque pied sur la cuisse de la jambe opposée.

Dans ses *Voyages*, Jean Chardin introduit une gravure montrant comment les Perses s'asseyaient. Chardin explique que les Perses avaient des façons différentes de s'asseoir par terre en fonction de la situation dans laquelle ils se trouvaient. En signe de respect, ils "s'accroupissaient" (*do-zânou*), c'est-à-dire ils s'asseyaient les jambes repliées, sur les talons. Dans les autres situations, les gens préféraient s'asseoir en "position du lotus" (*tchâhar-zânou*), façon de s'asseoir consistant à croiser les jambes en amenant chaque pied sur la cuisse de la jambe opposée. Chardin nous rapporte qu'à l'époque, les gens considéraient comme indécent et impoli de ne pas couvrir les pointes de pied sous les vêtements, en position assise.

Dans une autre partie des *Voyages* de Jean Chardin, nous trouvons un autre tableau de Grelot représentant un panorama de la ville de Tabriz. La ville est entourée

de petites collines de forme arrondie. Sur une colline à l'ouest de la ville, il y a un grand édifice qui n'est autre que 'Ayn-'Ali, un lieu aménagé pour les promeneurs. Deux voies en spirales reliaient ce lieu de promenade à la ville.

Tabriz se situe dans une plaine assez vaste parmi ces collines. Les monuments et les édifices importants de la ville, tels que le tableau les montre, semblent espacés les uns des autres. Le palais du gouverneur de la ville, par exemple, est situé dans le nord-ouest de la ville, tandis que la mosquée d'Ali et plusieurs autres monuments ont été placés, par le peintre, dans l'est de la ville. Cette dispersion suggère qu'il n'y avait pas dans la ville de Tabriz de structure urbaine centralisée. Or, Chardin nous décrit minutieusement la place centrale de Tabriz, avec une splendeur sans égal. Il dit même que cette place était plus vaste et plus spacieuse que la Place Naqsh-e Jahân à Ispahan. Le tableau de Guillaume-Joseph Grelot précise également l'emplacement des remparts de Tabriz notamment au sud de la ville.

Lorsque l'on compare les descriptions faites de Tabriz par les contemporains de Chardin, avec le tableau de Grelot, on peut constater de nettes différences. Les voyageurs qui ont visité à peu près à la même époque la ville de Tabriz précisent que deux rivières traversaient la ville, tandis qu'elles ne figurent pas dans le tableau de Grelot. En outre, la gravure de Tabriz signée par Grelot n'a manifestement pas la capacité d'abriter la population de 500 000 habitants que Chardin a estimé pour la ville. Selon Chardin, vers la fin du XVIIe siècle, Tabriz comptait 15 000 maisons, 15 000 magasins et boutiques, 300 caravansérails, 250 mosquées, et plusieurs cafés, bains publics et hôpitaux. Le tableau de Grelot ne montre rien de tout cela.

Bien que le tableau de Guillaume-Joseph Grelot ne semble pas refléter fidèlement le panorama de Tabriz au XVIIe siècle, il est pourtant le seul document visuel qui existe de cette ville jusqu'au XIXe siècle, d'où l'importance de ce "document historique", aussi imprécis soit-il. ■

---

* Extrait du livre "*Asnâd-e mosavar-e oroupâ'iyân az Iran*", Gholâm-Ali Homâyoun , édition de Dâneshghâh-e Tehrân, 2004

1. Percy Sukes: Préface du Journal de Chardin in *Sir John Chardin's Travels in Persia*, London, 1927.
2. *Ibid*.
3. *Ibid*.
4. *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient,* Amsterdam, 1711.

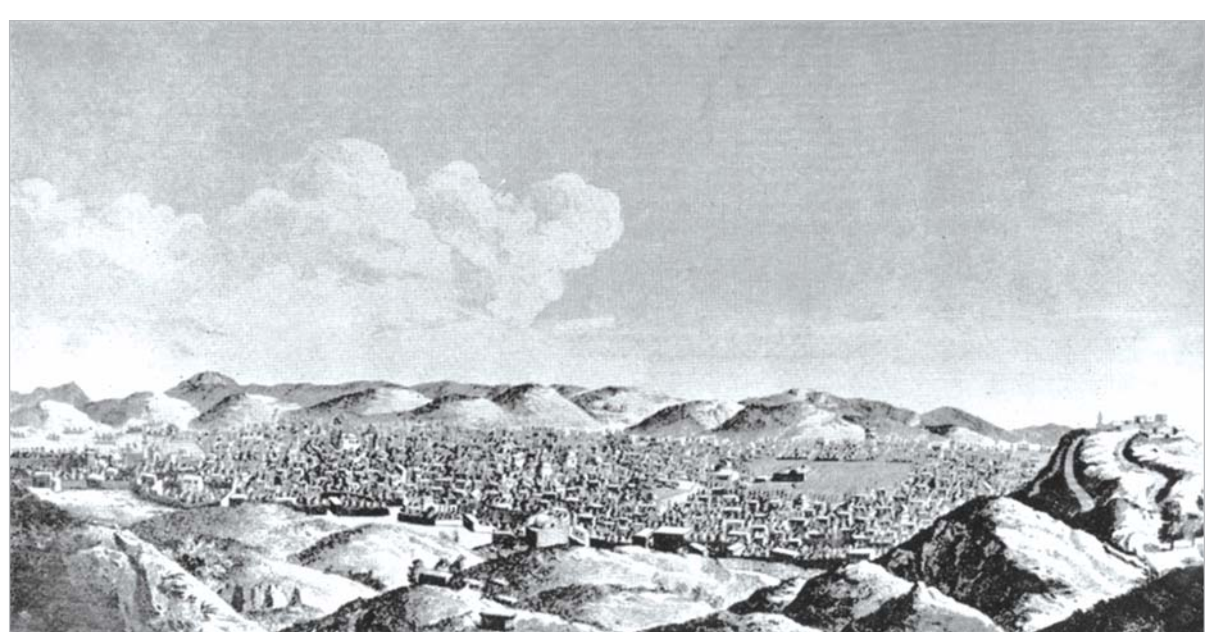
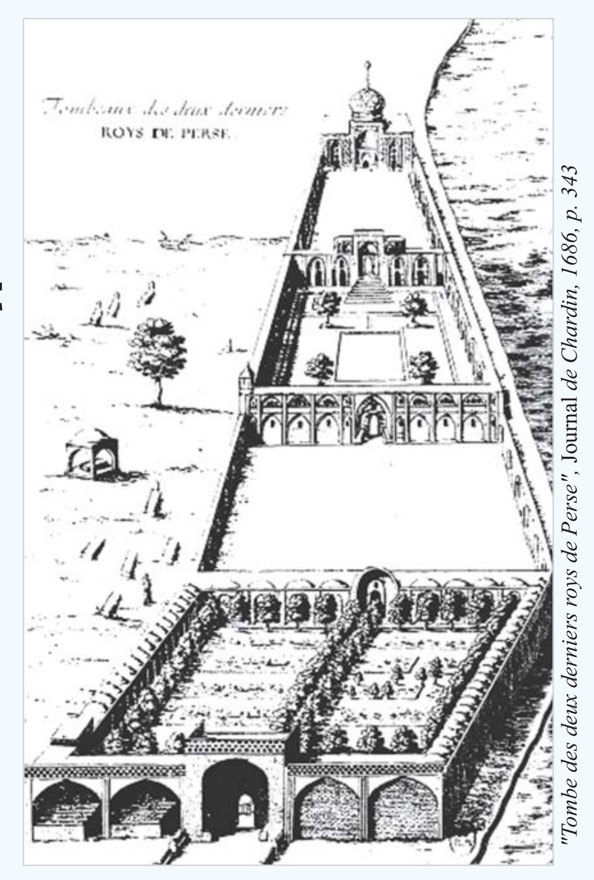


Tableau de Grelot représentant un panorama de la ville de Tabriz.

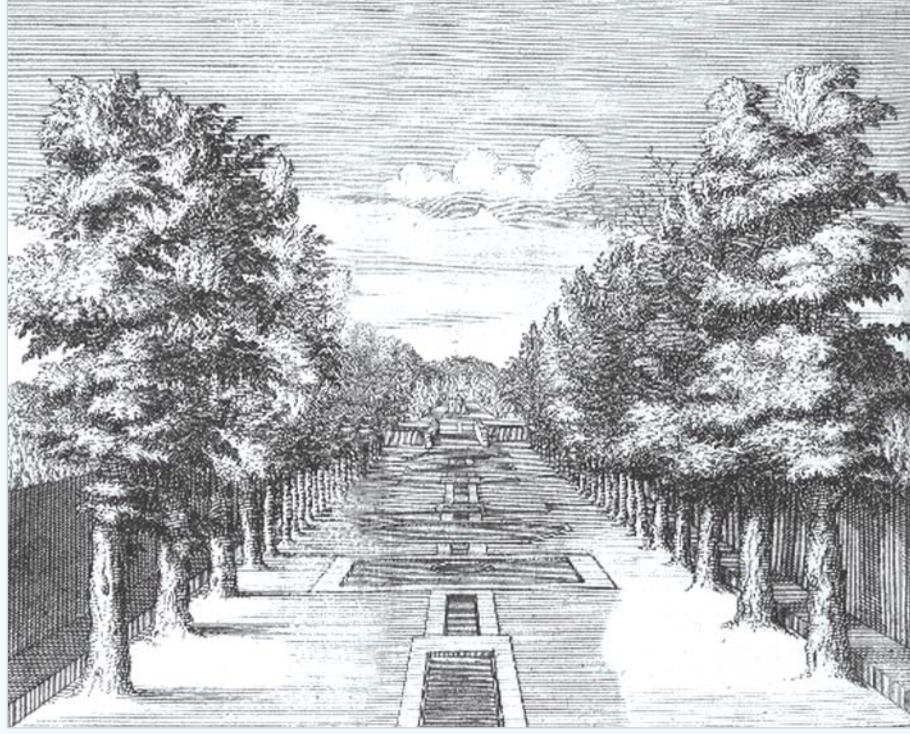
L'Iran du XVIIe siècle à travers le regard de Guillaume-Joseph Grelot

Sarah Mirdâmâdi

Durant plusieurs de ses voyages en Orient, notamment en Turquie et en Iran, Jean Chardin fut accompagné d'un artiste peintre, Guillaume-Joseph Grelot, qu'il chargeait de dessiner les lieux les plus marquants qu'ils découvraient. Peu d'informations nous sont parvenues sur la biographie de ce jeune artiste qui finira, selon certaines notices biographiques succinctes, par se brouiller avec Chardin. Ajoutés au fil des pages de son *Journal*, ses gravures renforcent l'attractivité de l'œuvre de Chardin tout en lui donnant un caractère encyclopédique ayant fortement contribué à son succès lors de sa publication. Elles n'en constituent pas moins des documents historiques précieux ainsi qu'une riche illustration du regard français sur ce pays il y a plus de trois siècles. ■

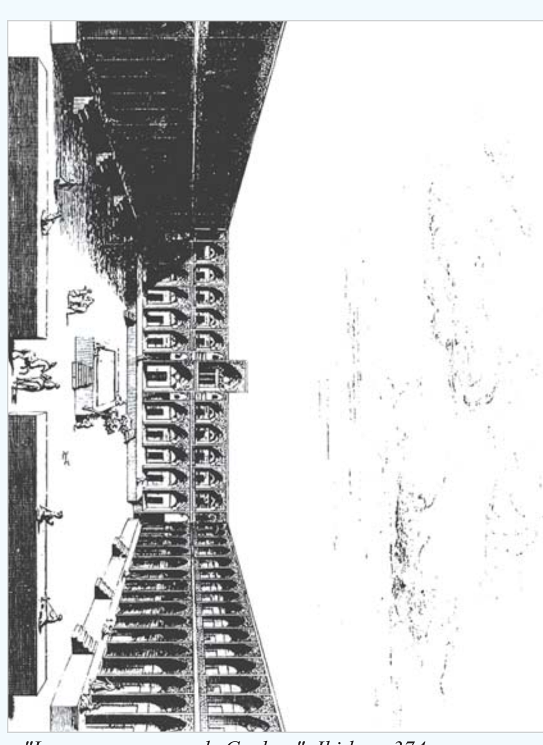


"Tombe des deux derniers roys de Perse", Journal de Chardin, 1686, p. 343



Jardins de cours d'Ispahan

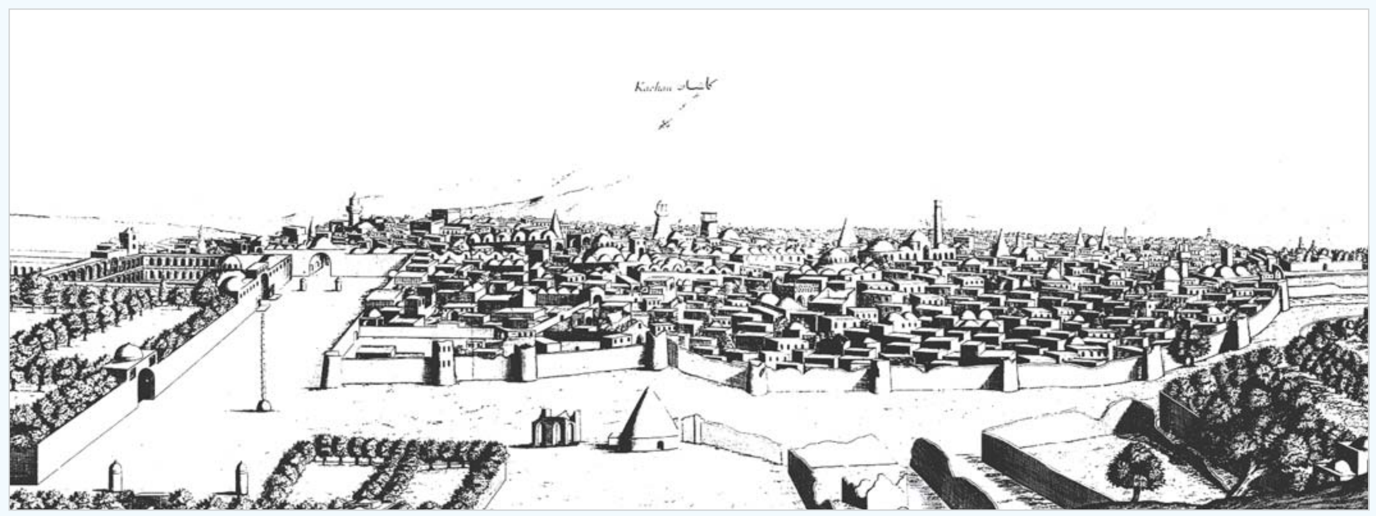
Bas-reliefs du Temple de Persépolis



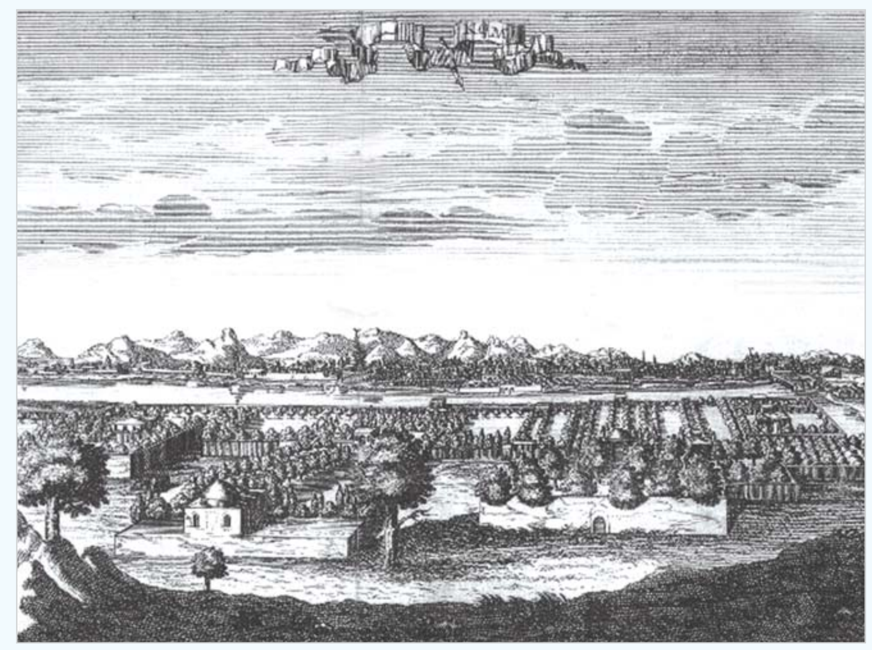
"Le caravan-seray de Cachan", Ibid., p. 374



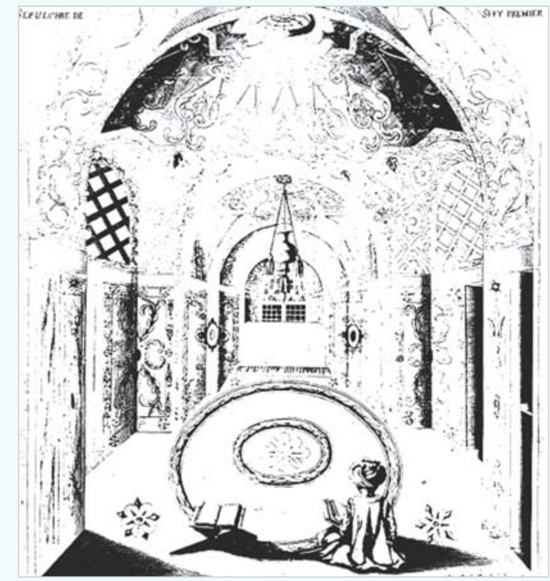
Vue générale de la ville de Tabriz, Ibid., p. 299



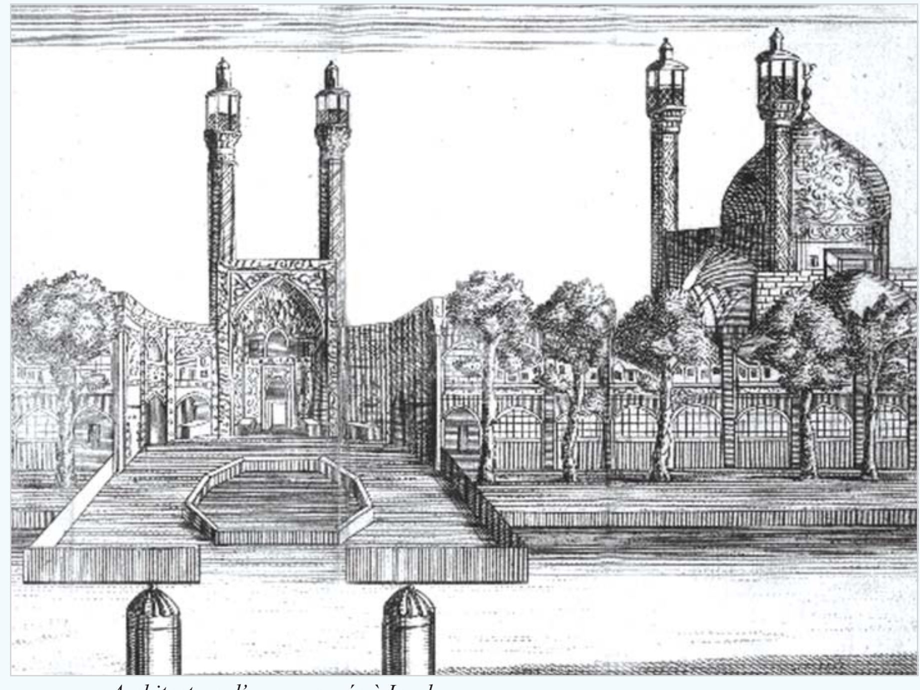
"Kachan", Ibid., p. 369



Vue de la ville de Qom



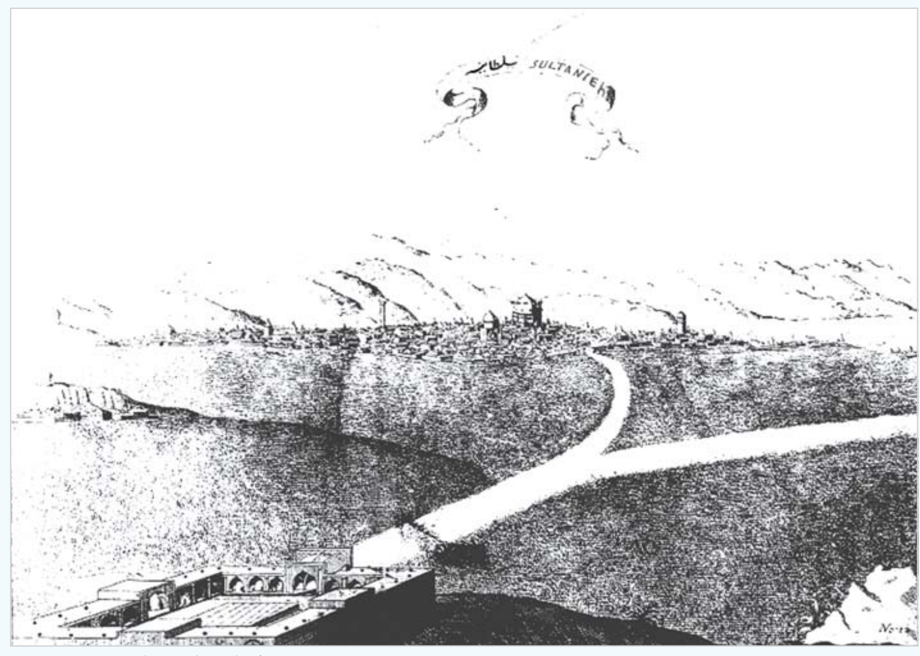
"Sépulcre de Sefy Premier", Ibid., p. 353



Architecture d'une mosquée à Ispahan



Cérémonie royale perse



"Sultanieh", Ibid., p. 325

L'image de l'Occident et des Occidentaux dans les récits de voyage des Iraniens au XIXe siècle

Djamileh Zia

Dans les échanges entre l'Orient et l'Occident à l'âge moderne, la balance a penché du côté de l'Occident. L'Occident a dominé l'Orient au cours de cette période, tant par les études que les orientalistes européens ont entreprises à propos des multiples aspects de la vie des orientaux que par les conquêtes coloniales. Au début du XIXe siècle, les connaissances des Iraniens sur les pays occidentaux étaient très limitées alors que les Européens avaient déjà entrepris de nombreux voyages en Orient, l'Angleterre avait colonisé l'Inde et les pays occidentaux rivalisaient entre eux pour dominer le reste de l'Asie. C'est dans ce contexte que quelques Iraniens visitèrent l'Europe et l'Amérique du Nord entre 1800 et 1900 et écrivirent leurs souvenirs de voyage en Occident.

Les termes «Occident» et «*Farang*»

«*Les hommes ont toujours divisé le monde en régions distinctes, que les distinctions soient réelles ou imaginaires. Il a fallu des années, des siècles même pour établir la démarcation absolue entre Orient et Occident*», écrit Edward Saïd dans son livre intitulé *L'Orientalisme*[1]. Le terme «Occident» a été introduit dans le discours et les écrits des Iraniens à l'âge moderne pour désigner les pays d'Europe et d'Amérique du Nord, en écho avec le terme «Orient» que les Européens ont utilisé à cette même époque pour désigner les pays d'Asie. Nous emploierons le terme Occident dans cet article dans le même sens. La Russie (avant et après la Révolution d'Octobre) fut également considérée par les Iraniens comme un pays occidental.

«*Farang*» - issu de mot «Franc»- est un terme beaucoup plus ancien; il est employé par les Iraniens au moins depuis le Moyen Age, puisque Saadi, célèbre poète iranien du XIIIe siècle, a utilisé le terme *farang* à deux reprises, une fois dans le *Boustân*, une fois dans le *Golestân*[2] où il relate l'histoire de sa détention par les croisés. *Farang* désignait au Moyen Age les pays où vivaient les chrétiens; les habitants de ces pays étaient appelés les *faranguis*. Les mots *farang* et *farangui* furent couramment utilisés en Iran jusque vers le milieu du XXe siècle, et sont encore employés de nos jours.

Les récits de voyage des Iraniens en Occident au cours du XIXe siècle

Le récit de voyage était un genre littéraire en vogue en Iran à l'époque qâdjâre[3]; ceux qui voyagèrent en Europe et en Amérique du Nord à cette époque eurent eux aussi envie de publier leurs impressions et leurs souvenirs de voyage. Ils étaient pour la plupart issus d'une classe sociale aisée: de hauts-fonctionnaires, des ambassadeurs ou des attachés militaires qui partaient pour des missions diplomatiques. La deuxième vague d'Iraniens qui se rendit en Occident fut composée de commerçants, d'étudiants boursiers qui partaient en Europe pour s'instruire et

d'aventuriers qui avaient envie de voir ces contrées lointaines dont on disait tant de choses merveilleuses. Mohammad Ghânoonparvar a publié une recherche en 1993 sur l'image de l'Occident et des Occidentaux dans la littérature iranienne moderne; son livre comporte un chapitre sur ces récits de voyage, qui peuvent être considérés comme les premiers témoignages des Iraniens sur l'Occident et les Occidentaux à l'âge moderne. Nous relatons ici huit de ces récits de voyage parus au XIXe siècle.[4]

Mirzâ Abou-Tâleb Khân est un iranien natif de l'Inde. Il travailla pour la Compagnie des Indes Orientales et fréquenta des Anglais en Inde dans sa jeunesse. Il décida de s'enfuir à Londres en 1800 après avoir tué un prince indien (il avait été poussé à commettre ce meurtre par des hauts-fonctionnaires anglais). Il prit un bateau en Afrique du Sud et débarqua à Dublin. Ses premières notes de voyage concernent la vie quotidienne et les habitudes des Irlandais. Il nota par écrit tout ce qu'il considérait comme nouveau et qui pouvait intéresser le lecteur indien ou iranien. Il fut présenté au roi et la reine d'Angleterre dès son arrivée à Londres. Il eut ainsi l'occasion de voir de près la vie, les coutumes et les comportements de la noblesse anglaise. Il eut beaucoup de succès dans la société londonienne, où on le surnommait «le prince iranien». Mirzâ Abou-Tâleb Khân vécut deux ans et demi à Londres. Il séjourna deux mois en France et en garda un mauvais souvenir. Les restaurants français lui semblèrent sales et les repas sans goût. Seules les façades des bâtiments à Paris lui semblèrent belles. Il écrivit son récit de voyage après son retour en Inde.

Le récit de voyage de Mirzâ Abou-Tâleb Khân est surtout le reflet de la vie de la noblesse et des classes aisées anglaises, mais il décrit également les différences qu'il perçoit entre la société occidentale et la société orientale. Il nota que les lois en Angleterre garantissaient la liberté et protégeaient les citoyens face à ceux qui gouvernaient le pays. Il fut impressionné par le fait que les Anglais issus de la noblesse se promenaient dans les rues et sortaient de chez eux pour aller dans des magasins. Il fut étonné que l'on critique ouvertement tel ou tel comportement ou décision du roi dans les livres ou dans la presse, contrairement à ce qui se passait en Inde. Il fut également impressionné par le rôle et la présence active des femmes dans la société anglaise (qui étaient vendeuses dans les magasins par exemple) et loua les mœurs et les lois anglaises qui protégeaient les femmes. Il compara également le comportement des hommes anglais envers les femmes avec celui des hommes indiens.

> *Farang* désignait au Moyen Age les pays où vivaient les chrétiens; les habitants de ces pays étaient appelés les *faranguis*. Les mots *farang* et *farangui* étaient couramment utilisés en Iran jusque vers le milieu du XXe siècle, et sont encore employés de nos jours.

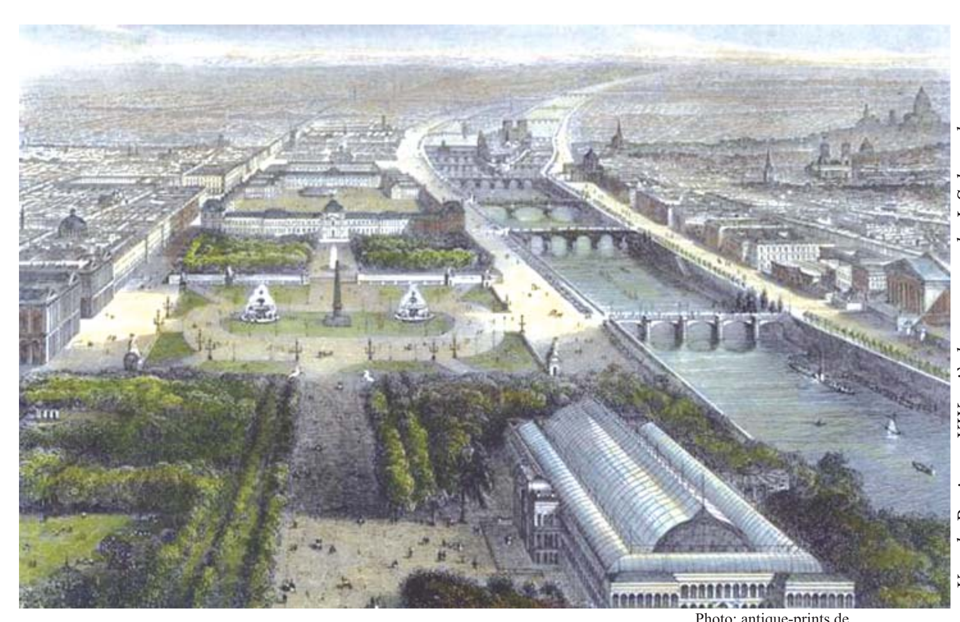
Mirzâ Abou-Tâleb Khân eut un jugement dans l'ensemble admiratif à propos de l'Occident, mais pointa avec finesse quelques défauts des sociétés occidentales. Son récit - qui fut l'un des premiers témoignages écrits en persan à propos de l'Occident - fut lu par la plupart des Iraniens qui avaient fait des études. Ce que pointa Mirzâ Abou-Tâleb Khân concerne les différences entre l'Europe et l'Inde, mais les Iraniens qui partirent ensuite en Occident remarquèrent dans l'ensemble les mêmes différences entre l'Iran et l'Europe.

Mirzâ Sâleh Shirâzi vécut toute sa vie en Iran avant d'entreprendre un voyage en Occident. Il arriva en Grande-Bretagne en 1815, soit une dizaine d'années après Mirzâ Abou-Tâleb Khân. Il fait partie du deuxième groupe d'étudiants boursiers qui partit en Angleterre pour apprendre les sciences nouvelles telles que la médecine, l'ingénierie, la physique, la chimie ou acquérir des connaissances sur l'armée moderne. Mirzâ Sâleh Shirâzi partit en Angleterre via la Russie. Il écrivit ses impressions à propos de la société russe, les écoles et les coutumes religieuses russes en particulier. Mirzâ Sâleh Shirâzi n'appartenait pas à une classe sociale aisée et ne fréquenta pas les Anglais de la classe aisée. Pendant son séjour en Angleterre, qui dura quatre ans, il essaya de ne pas perdre son temps et d'apprendre le plus possible. Son but était de découvrir les sciences occidentales tout en conservant la culture et le mode de vie iraniens; par exemple, il continua à porter ses vêtements iraniens pendant son séjour en Occident (alors que la plupart des voyageurs iraniens adoptaient les modes vestimentaires occidentaux). Il quitta l'Angleterre en ayant l'impression qu'il aurait pu apprendre d'autres choses encore s'il était resté plus longtemps. Il apporta avec lui en Iran un petit appareil d'imprimerie, pour publier le premier journal iranien.[5]

Le récit de voyage était un genre littéraire en vogue en Iran à l'époque qâdjâre; ceux qui voyagèrent en Europe et en Amérique du Nord à cette époque eurent eux aussi envie de publier leurs impressions et leurs souvenirs de voyage. Ils étaient pour la plupart issus d'une classe sociale aisée: des hauts-fonctionnaires, des ambassadeurs ou des attachés militaires qui partaient pour des missions diplomatiques.

Mirzâ Sâleh Shirâzi considérait qu'il avait pour mission d'écrire ce qu'il avait vu en Angleterre pour faire connaître à ses compatriotes et aux responsables du gouvernement iranien les progrès dont il avait été témoin. C'est la raison pour laquelle il décrivit en détail le système politique (en particulier le Parlement) et le système judiciaire de la Grande-Bretagne. Il fut impressionné par les progrès industriels et techniques, mais plus encore par les services sociaux (les écoles, les orphelinats, les hôpitaux psychiatriques, la poste, les musées, les bibliothèques, les transports publics, etc.) qu'il vit en Angleterre. Dans son récit de voyage, il évoque les labyrinthes de la bureaucratie anglaise qui piège les étudiants iraniens pendant toute la durée de leur séjour en Angleterre. Son jugement à propos des haut-fonctionnaires anglais est plutôt négatif (et cela influença le jugement des Iraniens qui prirent connaissance de son récit au cours des décennies suivantes). Mirzâ Sâleh Shirâzi eut cependant le souci de rester juste: il ne généralisa pas son jugement à tous les Anglais et relata la gentillesse et la générosité d'une famille anglaise dont il fut l'hôte pour quelques jours.

Heyrat-Nâmeh est le récit du séjour en Angleterre de l'ambassadeur d'Iran, **Abol-Hassan Khân Iltchi.** Il partit en Angleterre un peu avant Mirzâ Sâleh Shirâzi, et contrairement à ce dernier, il ne s'intéressa pas aux progrès scientifiques et techniques ni au système politique de la Grande-Bretagne. Dans son récit de voyage, il évoque surtout ses fréquentations, les belles femmes, le style de vie des Anglais aisés. Même sa



Vue de Paris au XIXe siècle, gravure de J. Schroeder coloriée à la main, 1859

Photo: antique-prints.de

description du Parlement est limitée au décor du bâtiment. Abol-Hassan Khân Iltchi avait plutôt l'intention de distraire le lecteur en relatant des aspects de la vie occidentale qui lui paraissaient exotiques. Dans son récit, il compare à plusieurs reprises la culture iranienne et la culture anglaise et souhaite explicitement que les Iraniens prennent exemple sur les Anglais dans leur mode de vie, car c'est ainsi qu'ils pourront réussir dans tous les domaines.

Makhzan-ol-Vaghâyeh est le récit de voyage de **Farrokh-Khân Amin-ol-Dôleh**, haut-fonctionnaire de l'Etat iranien, qui partit pour l'Europe en 1856 dans le cadre d'une mission diplomatique importante. L'Angleterre avait fait débarquer ses troupes dans les îles et les ports du Golfe Persique. Le roi d'Iran avait chargé Amin-ol-Dôleh d'arriver à un accord avec le gouvernement anglais, ce qui fut fait le 4 mars 1857 à Paris: l'Iran renonça à considérer la région de Hérat (en Afghanistan) comme faisant partie du territoire iranien et l'Angleterre accepta de quitter les îles et les ports iraniens du Golfe Persique.

Au cours de son voyage, Farrokh-Khân Amin-ol-Dôleh tenta de recueillir des informations sur tous les domaines dans lesquels les Anglais avaient progressé: l'armée, le système parlementaire, les techniques d'arrosage utilisées en agriculture, l'asphalte des chaussées, le chemin de fer, les services sanitaires publics installés dans les rues et les parcs, le système d'enseignement, les prisons, les asiles, les hôpitaux et les autres services sociaux, etc. Amin-ol-Dôleh considéra l'Angleterre comme le pays le plus en avance en Europe dans le domaine

> Amin-ol-Dôleh avait un poste important dans le gouvernement iranien; il savait que le récit de son voyage allait être lu par le roi et les autres personnalités politiques iraniennes; il était donc en quelque sorte un message destiné à ces personnalités de haut rang. Son admiration pour les Européens reflétait son désir de voir se réaliser la même chose en Iran.

des services sociaux. Il s'intéressa également aux relations entre les hommes et les femmes anglais et dans les familles anglaises.

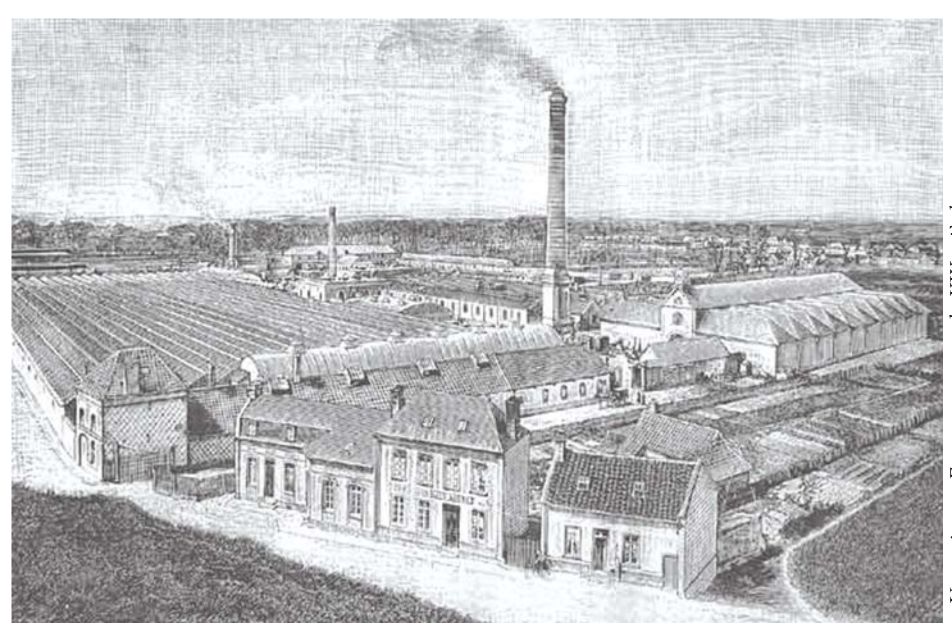
Le récit de voyage de Farrokh-Khân Amin-ol-Dôleh donne une description beaucoup plus complète de l'Occident et des Occidentaux. En fait, un écrivain professionnel accompagnait Amin-ol-Dôleh dans ce voyage et était chargé d'écrire le récit. Amin-ol-Dôleh avait un poste important dans le gouvernement iranien; il savait que le récit de son voyage allait être lu par le roi et les autres personnalités politiques iraniennes; son récit est donc en quelque sorte un message destiné à ces personnalités de haut rang. Son admiration pour les Européens (qui selon lui pensaient à créer une société meilleure pour les générations futures) reflète son désir de voir se réaliser la même chose en Iran.

Hâdj Sayyâh fut très impressionné par les efforts entrepris pour l'enseignement des enfants dans tous les pays qu'il traversa, et considéra ce fait comme étant à la base des progrès des pays européens.

Safarnâmeh-ye Hâdj Sayyâh be farang (Le récit de voyage de Hâdj Sayyâh à *farang*) fut écrit par un jeune religieux, **Hâdj Sayyâh**, qui avait le goût pour les aventures, et qui entreprit un long voyage à travers les pays d'Europe via la Russie, sans planifier à l'avance sa destination et sans avoir avec lui l'argent nécessaire pour un long voyage. Le peu d'argent qu'il avait fut épuisé avant qu'il ne quitte l'Iran, et pendant le reste du voyage il bénéficia de l'hospitalité et de la gentillesse de ceux qu'il rencontra dans différents pays. Il fut très impressionné par les efforts entrepris pour l'enseignement des enfants dans tous les pays qu'il traversa, et considéra ce fait comme étant à la base des progrès des pays européens. Il décrit par exemple dans son récit la chambre simple mais ordonnée et l'emploi du temps d'un enfant italien qui va à l'école, aide ses parents dans les travaux de la ferme et lit des livres le soir. Hâdj Sayyâh regrettait que les enfants iraniens ne puissent pas avoir une éducation et une vie de ce type.

Le but de Sayyâh était de rendre compte aux Iraniens de ce qu'il avait vu dans les autres pays du monde. Son opinion à propos de l'Europe fut globalement positive, mais il critiqua quelques aspects qui lui semblaient négatifs en Occident, par exemple la course aux armements et les tentatives des Européens pour inventer de nouvelles armes avec lesquelles on tuait beaucoup plus de personnes qu'avec une épée. Hâdj Sayyâh était un religieux mais il écrivit très peu sur les coutumes et les croyances religieuses des Européens, et même contrairement à la plupart des Iraniens qui visitèrent l'Europe, il ne critiqua pas les habitudes vestimentaires et le comportement des femmes dans les sociétés européennes.

Hâdji Pirzâdeh est un maître soufi iranien, considéré comme un guide religieux par les élites et le peuple. Il voyagea à deux reprises en Europe, au cours des années 1860 et 1880. Le récit de voyage qui fut publié correspond à son deuxième voyage. Lui aussi fut impressionné par les progrès de l'Europe. Il resta admiratif devant les immeubles et les rues chaussées de Paris, qui étaient propres et avaient des trottoirs, des tableaux où le nom des rues était indiqué, des bancs pour que les gens puissent s'assoir quand ils se sentent fatigués, des


Une usine en Europe, gravure du XIXe siècle

arbres plantés des deux côtés de la rue, des lampadaires. Il fut très impressionné par les usines et les immeubles, et le confort dans lequel vivaient les gens en Europe, ainsi que le système de la Poste. L'image qu'il donne de l'Europe dans son récit est une image idéale, utopique. «*Chaque maison ressemble à un palais, tout le monde porte des vêtements de soie luxueux et des bijoux, les parcs et les jardins sont des paradis, si bien qu'on ne peut distinguer les riches des pauvres... Les gens passent leur temps à se promener dans des carrosses, et n'ont aucun souci financier. Ils sont libres de faire ce qu'ils veulent et de dire ce qu'ils veulent*», écrit-il.[6] Mais son émerveillement ne dure pas; il comprend après un certain temps que le confort, le luxe et la richesse qu'il a décrits n'appartiennent qu'aux classes aisées, et commence à critiquer les mœurs des sociétés occidentales, surtout de la société française. Il décrit les loisirs des Européens (les bals, le théâtre, le cirque, le cabaret), ce qui l'amène à penser que la vie des Occidentaux est très éloignée de toute spiritualité. Il trouve que les Européens ne portent attention qu'aux apparences et sont en pleine déroute. Les loisirs sont inventés pour distraire et dérouter les gens qui «*après le travail journalier, s'adonnent à ces distractions et n'ont pas le temps de s'occuper de leur vie spirituelle. Dans tout Paris, il n'y a aucune place pour autre chose que la vie matérielle*» écrit-il dans un autre passage de son récit.[7] Même la prière du dimanche est à son avis une occasion pour les gens de se retrouver plutôt qu'un temps de prière. Hâdji Pirzâdeh était surtout inquiet

L'émerveillement de Hâdji Pirzâdeh ne dure pas; il comprend après un certain temps que le confort, le luxe et la richesse qu'il a décrits n'appartiennent qu'aux classes aisées, et commence à critiquer les mœurs des sociétés occidentales, surtout de la société française. Il décrit les loisirs des Européens, ce qui l'amène à penser que la vie des Occidentaux est très éloignée de toute spiritualité.

pour les jeunes étudiants iraniens car il les avait vus perdre leur identité iranienne et leurs repères à cause des tentations de Paris. Il était également inquiet pour l'image qu'avaient les Occidentaux des Iraniens, puisque les Iraniens que les Occidentaux voyaient oubliaient très vite leurs coutumes. Hâdji Pirzâdeh conseilla aux Iraniens d'éviter de voyager en Europe pour ne pas s'engager dans des mauvais chemins et les tentations auxquels la vie en Occident les exposait. En fait, il n'est pas le seul à penser que les Iraniens feraient mieux d'éviter de voyager en Occident; des hauts-fonctionnaires du gouvernement qâdjâr conseillaient eux aussi aux Iraniens de ne pas visiter l'Europe, mais probablement pour d'autres raisons; ils avaient peur que les Iraniens prennent connaissance des progrès et du confort de vie des Européens, et se mettent à réclamer les mêmes choses pour l'Iran.

Les Iraniens ont eu au XIXe siècle un discours sur l'Occident. Ce discours ne correspondait pas à un savoir organisé et systématique dans le cadre d'études et de recherches universitaires sur tous les aspects de la culture et la civilisation occidentales, comme le savoir que les Occidentaux possédaient sur l'Orient à la même époque. Le discours tenu par les Iraniens sur l'Occident était surtout admiratif.

Le récit du voyage à Chicago de **Mirzâ Mohammad-Ali Moïn-ol-Soltân** fut l'un des premiers témoignages d'un iranien à propos des Etats-Unis. Moïn-ol-Soltân était très riche; les frais de voyage lui



Au bal du Moulin de la Galette, *Toulouse Lautrec, 1889*

importaient peu. Il avait visité Paris lors de l'Exposition Universelle de 1889. Il décida de se rendre en Amérique à l'occasion de l'Exposition Universelle de Chicago en 1893, et parcourut les Etats-Unis d'est en ouest. Moïn-ol-Soltân suivait avec beaucoup d'intérêt les progrès et les dernières inventions réalisés en Occident; il connaissait même les inventions qui n'avaient pas encore été introduites en Iran. Son opinion à propos des Etats-Unis était teintée de moquerie: il trouva que les Américains n'étaient pas aussi civilisés que les Européens alors qu'ils tentaient d'imiter ces derniers, en particulier à Philadelphie et San Francisco. Il trouva cependant que le système politique américain était préférable à ceux de l'Europe car il donnait beaucoup plus de liberté aux citoyens. Ceux-ci pouvaient par exemple rencontrer leur Président de la République. Mais au retour des Etats-Unis, Moïn-ol-Soltân fut surpris de voir que les villes d'Europe n'avaient plus pour lui l'attrait d'avant.

Ebrâhim Sahhâf-Bâshi est un commerçant. Son goût pour l'aventure et son métier l'ont amené à voyager à maintes reprises en Europe, aux Etats-Unis et au Canada au cours des vingt années qui précédèrent la publication de son livre. Sahhâf-Bâshi tenta de prévenir les Iraniens contre les mésaventures qu'ils risquaient de rencontrer au cours d'un voyage en Occident: «*Tous ceux qui ont écrit un récit de voyage n'ont dit que du bien de* Farang*, et tous ceux qui ont entendu ces récits ont eu envie d'aller voir ces pays, alors que* "Farang *n'a rien d'admirable à part ses lumières et ses belles avenues. Leurs maisons sont petites et sans air, leurs repas de mauvais goût et chers. Vous n'avez qu'à allumer beaucoup de lampes chez vous, louer beaucoup de pièces de vaisselle et regarder le paysage au loin avec une loupe, ce sera comme si vous étiez à* Farang *et vous économiserez votre argent*», écrit-il.[8] Sahhâf-Bâshi donne cependant une description admirative de certains aspects de l'Occident, tels que l'industrie, l'agriculture, les services sociaux, l'enseignement, la place active des femmes dans la société et la liberté d'expression, tout en évoquant les aspects négatifs de la vie urbaine des sociétés industrialisées, la prostitution en particulier. L'image qu'il donna des Etats-Unis est beaucoup plus positive que celle qu'il donne de l'Europe. Il trouva que les Américains étaient dans l'ensemble plus honnêtes, plus travailleurs, plus libres et plus riches que les Européens, et les villes américaines étaient mieux organisées que les villes européennes. Sahhâf-Bâshi connaissait bien les pays occidentaux, et avait dépassé la réaction d'émerveillement et l'attirance que les voyageurs iraniens avaient de prime abord. Il montra à la fois les aspects positifs et les aspects négatifs des sociétés occidentales et tenta de faire un récit juste. Son récit est celui de quelqu'un qui a longtemps vécu en Occident; non seulement il n'est plus émerveillé par ce qu'il y voit, mais il trouve que beaucoup de choses qui impressionnaient les voyageurs iraniens

"Farang *n'a rien d'admirable à part ses lumières et ses belles avenues. Leurs maisons sont petites et sans air, leurs repas de mauvais goût et chers. Vous n'avez qu'à allumer beaucoup de lampes chez vous, louer beaucoup de pièces de vaisselle et regarder le paysage au loin avec une loupe, ce sera comme si vous étiez à Farang et vous économiserez votre argent»* écrit Ebrâhim Sahhâf-Bâshi.

dans ces pays ne sont que de la poudre aux yeux.

Le discours des Iraniens sur l'Occident au XIXe siècle

«*Est-ce un hasard si, d'une part, il y a un discours orientaliste en Occident mais aucun discours «occidentaliste» en Orient, et si, de l'autre, c'est justement l'Occident qui a dominé l'Orient?*», écrit T. Todorov dans la préface de l'édition de la traduction française de *L'Orientalisme*[9]. L'analyse de M. Ghânoonparvar des récits de voyage des Iraniens en Occident au XIXe siècle montre que contrairement à ce qu'écrit Todorov, les Orientaux (du moins les Iraniens, mais les habitants des autres pays d'Asie très probablement aussi) ont eu au XIXe siècle un discours sur l'Occident, mais ce discours ne correspond pas à un savoir organisé et systématique dans le cadre d'études et de recherches universitaires sur tous les aspects de la culture et la civilisation occidentales, comme le savoir que les Occidentaux possèdent sur l'Orient à la même époque. Le discours tenu par les Iraniens sur l'Occident est surtout admiratif. Tous les Iraniens qui visitèrent l'Europe et les Etats-Unis au XIXe siècle furent très impressionnés par les progrès de la technologie et de l'industrie de ces pays, par les services sociaux auxquels les citoyens avaient droit (les hôpitaux psychiatriques et le système scolaire en particulier), et par le système politique et judiciaire en vigueur dans les pays occidentaux qui garantissaient les libertés civiles, dont la liberté d'opinion et d'expression des citoyens.

Toutefois, l'idée véhiculée dans le discours des Occidentaux à cette époque était que la suprématie scientifique et technologique de l'Occident était le fruit d'une civilisation meilleure, autrement dit que ces progrès avaient été atteints parce que la civilisation occidentale était supérieure aux autres civilisations du monde. L'emploi du terme «Occident» en Iran à partir du XIXe siècle n'est-il pas en soi le signe que les Iraniens avaient accepté (consciemment ou inconsciemment) la vision du monde des Européens et peut-être même à l'idéologie sous-jacente à cette vision? Les récits de voyage des Iraniens en Occident au XIXe siècle montrent que certains Iraniens acceptent la suprématie culturelle de

Carte postale où figure le monogramme de Toulouse Lautrec, Place Clichy, Paris, 1890

l'Occident et pensent qu'il vaut mieux que les Iraniens optent pour les coutumes occidentales. Toutefois, tous les voyageurs iraniens qui visitèrent l'Occident n'avaient pas ce point de vue et certains d'entre eux n'approuvèrent pas tout ce qu'ils observèrent en Occident. Leurs critiques portaient surtout sur certains aspects des mœurs occidentales, en particulier celles qui concernaient les relations entre les hommes et les femmes. Les différences entre la vie des femmes occidentales et iraniennes étaient marquantes pour tous les voyageurs iraniens; ces derniers furent notamment impressionnés par l'aspect vestimentaire des femmes occidentales et leur présence dans la société, aux côtés des hommes. Les femmes occidentales travaillaient dans les magasins et les usines, ce qui suscitait en général l'admiration des voyageurs iraniens; mais elles se promenaient également l'après-midi dans les parcs en compagnie des hommes et dansaient le soir avec eux dans les salles de bal, et un certain nombre des voyageurs iraniens désapprouvaient ces relations, qui leur semblaient trop libres.[10] Certains Iraniens conseillèrent même à leurs compatriotes de ne pas voyager en Europe, car ils risquaient d'y perdre leur identité culturelle et de sombrer dans la débauche.

L'image de l'Occident dans l'esprit des Iraniens

Ce discours des Iraniens était le reflet de l'image de l'Occident qui existait dans leur esprit. La classe sociale des voyageurs iraniens et les raisons pour lesquelles ils avaient entrepris un voyage en Occident étaient des facteurs déterminants dans ce qu'ils ont relaté à propos des pays d'Europe et d'Amérique au XIXe siècle. Les Iraniens qui étaient d'un milieu aisé fréquentèrent au cours de leur voyage les Occidentaux aisés; c'est probablement pour cette raison qu'ils décrivirent la vie occidentale comme une vie luxueuse, faite de plaisir, où l'on passe son temps à aller au théâtre et à se promener dans les parcs. Au début du XXe siècle, beaucoup d'Iraniens aisés ou intellectuels avaient lu les récits de voyage de leurs compatriotes. Ils se représentaient donc l'Occident comme un endroit merveilleux. On créa même un instrument de loisir ambulant, le «*shahr-e farang*», qui fut très populaire, pour que ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de voyager en Occident (c'est-à-dire la quasi-totalité des Iraniens) puissent se faire une idée de ces pays dont ils avaient entendu monts et merveilles. «*Shahr-e farang*» était une boîte à images: les photos des monuments célèbres tels que la Tour Eiffel, Notre-Dame ou Buckingham Palace défilaient et le spectateur émerveillé écoutait en même temps ce que le tourneur de manivelle racontait à propos de chaque photo.[11]

Au début du XXe siècle, beaucoup d'Iraniens aisés ou intellectuels avaient lu les récits de voyage de leurs compatriotes. Ils se représentaient donc l'Occident comme un endroit merveilleux. On créa même un instrument de loisir ambulant, le «*shahr-e farang*», qui fut très populaire, pour que ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de voyager en Occident (c'est-à-dire la quasi-totalité des Iraniens) puissent se faire une idée de ces pays dont ils avaient entendu monts et merveilles.

Dans son analyse de l'image de l'Occident et des occidentaux telle qu'elle

se reflète dans les romans iraniens au XXe siècle, M. Ghânoonparvar décrit plusieurs périodes. Les romans écrits au cours de la première moitié du XXe siècle donnent une image utopique mais assez superficielle de l'Occident. Ce qui se dégage dans les romans iraniens de la deuxième moitié du XXe siècle (notamment ceux qui furent écrits après le coup d'Etat anglo-américain contre le gouvernement de Mossadegh) n'est plus du tout pareil: non seulement l'Occident n'est plus décrit comme le pays des merveilles, mais les Occidentaux qui viennent en Iran détruisent sournoisement l'identité culturelle des Iraniens et s'immiscent dans les affaires du pays. Cependant, M. Ghânoonparvar trouve qu'au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, les écrivains iraniens utilisent de moins en moins de clichés pour décrire l'Occident et les personnages occidentaux. Leurs descriptions sont plus nuancées et moins catégoriques, les personnages occidentaux de leurs romans sont plus humains, plus profonds, en proie à des contradictions. Pour M. Ghânoonparvar, ce changement survenu dans l'image de l'Occident et des Occidentaux dans l'esprit des écrivains iraniens est lié au fait que pendant cette période, les Iraniens ont de plus en plus côtoyé concrètement des Européens et des Américains: de plus en plus d'Iraniens sont partis faire des études en Occident et un nombre croissant d'Occidentaux ont séjourné en Iran.

Dans les romans publiés après la révolution de 1979, un nouveau thème est apparu: celui des Iraniens qui vivent désormais en exil. L'un de ces romans est *Sorayâ dar eghmâ* (Sorayâ dans le coma), écrit par Esmâïl Fassih.[12] M.

Au cours de la deuxième moitié du XXe siècle, les écrivains iraniens ont utilisé de moins en moins de clichés pour décrire l'Occident et les personnages occidentaux. Leurs descriptions sont plus nuancées et moins catégoriques, les personnages occidentaux de leurs romans sont plus humains, plus profonds, en proie à des contradictions.



La banque d'Angleterre à Londres, gravure de 1850 coloriée à la main

Photo: antique-prints.de

Ghânoonparvar considère que le thème principal de ce roman est la question sans réponse des Iraniens à propos de «soi» et de «l'autre occidental». Il trouve que Fassih a su décrire dans ce roman l'état d'esprit des intellectuels iraniens. Ils ont un discours très proche de celui du peuple iranien qui manifeste dans les rues et crie son rejet de l'Occident, mais ce qu'ils entreprennent concrètement dans leur vie montre qu'ils admirent la vie occidentale et s'y plient, parfois même sans la critiquer. «*L'Occident qu'ils critiquent est donc un Occident politique abstrait, et l'Occident qu'ils admirent est l'Occident qui a progressé sur le plan scientifique et technologique, qui leur permet d'avoir une vie moderne et confortable*».[13] Pour M. Ghânoonparvar, le dilemme que Fassih décrit dans son roman à propos des intellectuels iraniens est en fait le dilemme de tous les Iraniens à l'époque moderne. «*Les Iraniens ont admiré et envié les progrès de l'Occident, ils souffrent d'un sentiment d'infériorité quand ils comparent l'Iran et l'Occident, mais en même temps, à chaque fois qu'ils laissent de côté leur fierté et font un pas vers les Occidentaux pour dialoguer avec eux, ils se rendent compte qu'ils perdent leurs valeurs traditionnelles et leur identité culturelle*», ajoute M. Ghanoonparvar.[14]

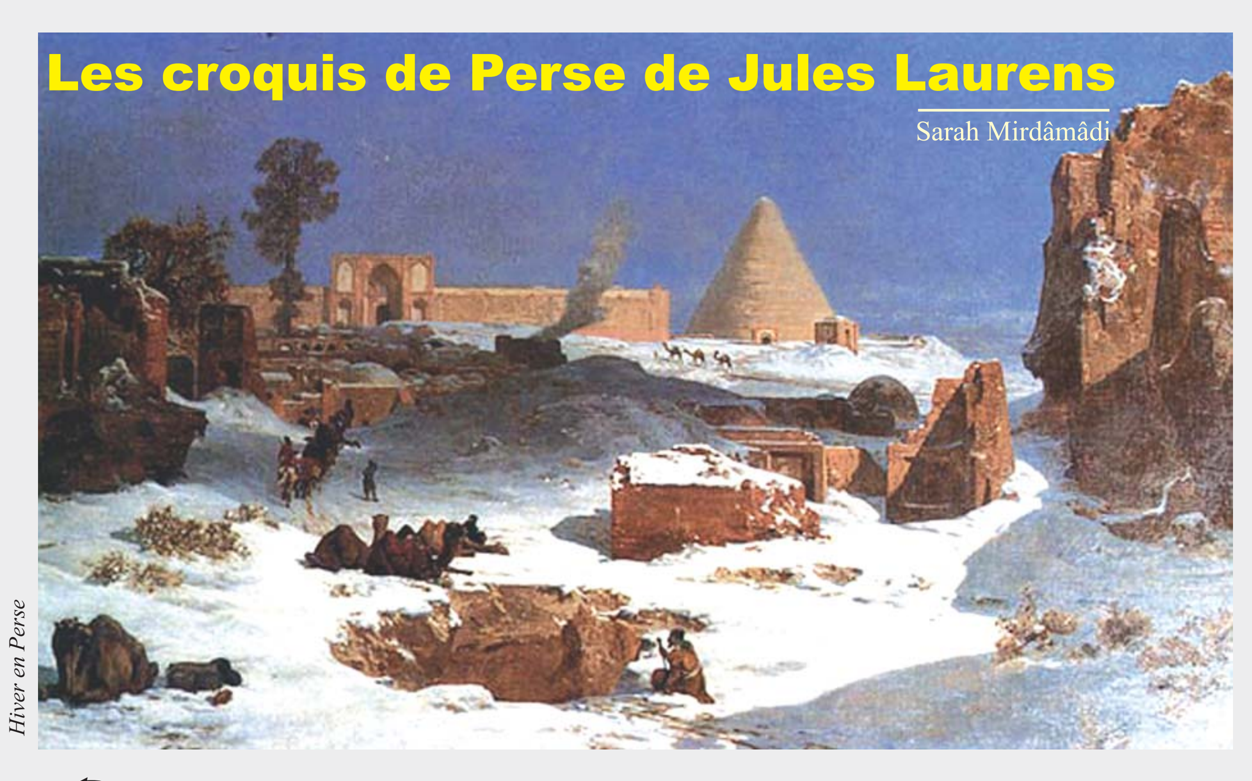
Les Iraniens risquent-ils réellement de perdre leur identité culturelle au contact des Occidentaux ou ne s'agit-il que d'une crainte infondée? Les récits de voyage écrits au XIXe siècle montrent en tout cas que dès les premiers contacts avec l'Occident, la question de savoir ce qui serait à prendre et ce qui serait à laisser dans la culture occidentale a été un souci pour les Iraniens. Cette question a suscité des débats passionnés en Iran tout au long du XXe siècle. Les crises que l'Iran a traversées à l'époque moderne sont d'une certaine manière liées à cette question, qui reste d'actualité. ■

---

1. Saïd, Edward W., *L'Orientalisme*, traduit en français par Catherine Malamoud, éd. du Seuil (pour la traduction française), 1997, p. 54.
2. Ghanoonparvar, Mohammad, *In a persian mirror: image of the West and Westerners in Iranian Fiction*, 1993, traduit en persan par Mehdi Nadjafzâdeh sous le titre *Dar âyeneh-ye irâni: tasvir-e gharb va gharvi-hâ dar dâstân-e irâni*, éd. Farhang-e Goftemân (pour la traduction persane), Téhéran, 2005, p. 54 de l'édition en persan.
3. La dynastie qâdjâre régna en Iran de 1779 à 1925.
4. Ce qui est écrit ici à propos de ces huit récits de voyage figure dans le premier chapitre du livre de M. Ghânoonparvar cité plus haut (pp. 71-98 de l'édition persane).
5. Le premier journal iranien, intitulé *Kâghaz-e Akhbâr*, fut publié en 1836.
6. Citation traduite du persan par l'auteur de l'article, *in* Ghanoonparvar, Mohammad, *In a persian mirror: image of the West and Westerners in Iranian Fiction*, 1993, traduit en persan par Mehdi Nadjafzâdeh sous le titre *Dar âyeneh-ye irâni: tasvir-e gharb va gharvi-hâ dar dâstân-e irâni*, éd. Farhang-e Goftemân (pour la traduction persane), Téhéran, 2005, pp. 90-91 de l'édition persane.
7. Citation traduite du persan par l'auteur de l'article, *in* Ibid, p. 92 de l'édition persane.
8. Citation traduite du persan par l'auteur de l'article, *in* Ibid, p. 97 de l'édition persane.
9. Todorov, Tzvetan, préface à l'édition française de *L'Orientalisme* écrit par Edward W. Saïd, éd. du Seuil, 1997, p. 8.
10. La vie des femmes occidentales était totalement différente de la vie des femmes en Iran à cette époque. Les iraniennes étaient confinées à l'intérieur des maisons, n'avaient pas de travail salarié, et sortaient voilées.
11. «*Shahr-e farang*» a existé en Iran jusqu'au début des années soixante, pour la joie des petits et des grands. Il fut supplanté par la télévision.
12. Le roman *Sorayâ dans le coma* fut publié en 1983 en Iran. Sa traduction en anglais fut publiée en 1985. L'action du roman se déroule en septembre 1980. Les troupes irakiennes viennent juste d'envahir les villes d'Iran. Le narrateur est contraint d'aller à Paris pour ramener sa nièce qui y est étudiante et qui a sombré dans le coma à la suite d'un accident. Il rencontre au cours de son voyage des compatriotes de tous types et toutes tendances politiques, ceux qui ont quitté l'Iran après la révolution de 1979 et ceux qui sont étudiants en Europe et ont l'intention de rentrer en Iran une fois leurs études terminées.
13. Citation traduite du persan par l'auteur de l'article, *in* Ghanoonparvar, Mohammad, *In a persian mirror: image of the West and Westerners in Iranian Fiction*, 1993, traduit en persan par Mehdi Nadjafzâdeh,sous le titre *Dar âyeneh-ye irâni: tasvir-e gharb va gharvi-hâ dar dâstân-e irâni*, éd. Farhang-e Goftemân (pour la traduction persane), Téhéran, 2005, pp. 242-3 de l'édition persane.
14. Citation traduite du persan par l'auteur de l'article, *in* Ibid, pp. 243-4 de l'édition persane.

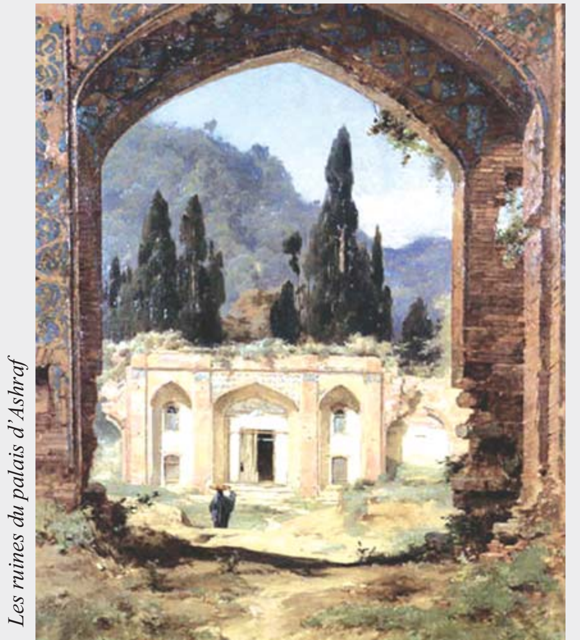
Les croquis de Perse de Jules Laurens

Sarah Mirdâmâdi



Hiver en Perse

Peintre et lithographe du XIXe siècle, Jules Laurens (1825-1901) rejoint son frère artiste dans le sud de la France dès son adolescence et s'inscrit à l'école des Beaux-arts de Montpellier. Il poursuit ensuite sa formation aux Beaux-arts de Paris, où il travaille notamment dans l'atelier de Paul Delaroche. Après avoir échoué au concours du Prix de Rome en 1845, il décide de quitter la France pour entreprendre un grand voyage en Orient à l'occasion d'une mission scientifique, accompagné par le géographe Xavier Hommaire de Hell. Ils parcourent alors l'Europe de l'est, la Grèce, l'Anatolie pour enfin arriver en Perse, durant un périple de plus de trois ans (de 1846 à 1849) qui se soldera par le décès de son compagnon de voyage mort à Ispahan. Durant ces trois ans, Jules Laurens réalisa des milliers de dessins, aquarelles et croquis sur les monuments historiques mais aussi sur la vie quotidienne des Iraniens. L'œuvre prolifique de ce dessinateur est conservée à l'Ecole des Beaux-arts de Paris ainsi qu'à Avignon et Carpentras. S'il reprit par la suite ses activités artistiques et mondaines en France, cette "parenthèse orientale" eût un rôle essentiel dans sa consécration artistique, le classant parmi les paysagistes orientalistes les plus en vue de son époque. ■



Les ruines du palais d'Ashraf

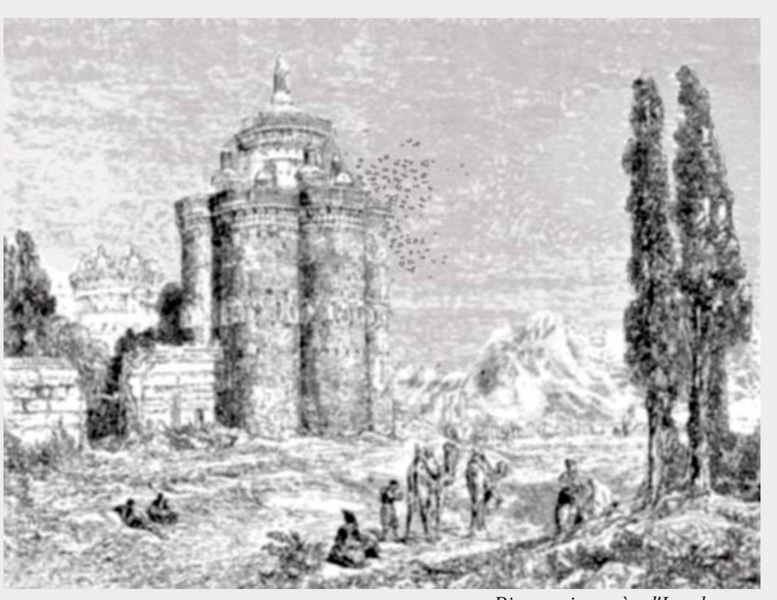
Dessins: Jules Laurens



Types persans: Louty, kurde pasteur, derviche nomade, bakthiyâri



Sous les remparts de Téhéran



Pigeonnier près d'Ispahan



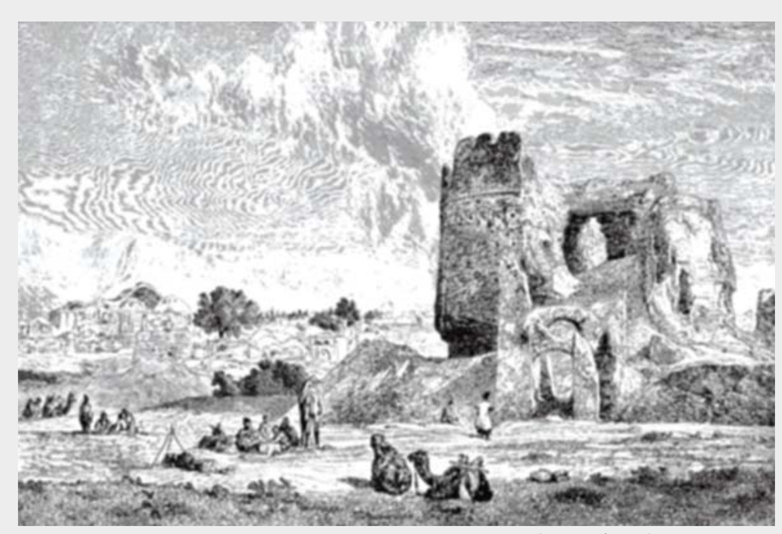
Entrée de Kâshân



Dans une cour à Téhéran



*Dans l'*Andaroun *(appartement intérieur)*



Faubourg de Téhéran



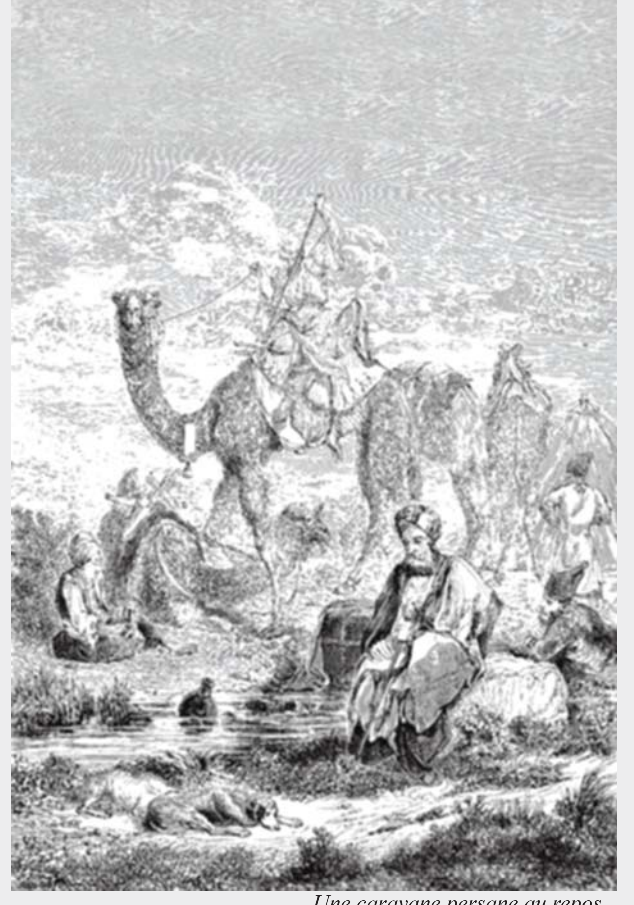
Pont d'Allâh-Verdi-Khân sur le Zâyandeh Roud, à Ispahan



Le mont Damâvand



Groupe de persans: farrâsh *(homme de police publique ou privée),* ghelyântchi *(porteur de pipe), soldat à l'européenne,* pishkhedmat *(domestique)*



Une caravane persane au repos



L'entrée du sanctuaire de Shâh Abd-ol-Azim

L'influence des récits de voyage des Iraniens sur la situation politique à l’époque qâdjâre

Zahrâ Mozaffari
Traduit et adapté par
Mahnâz Rezâï

Au cours des premières années du XIXe siècle, l’Europe était en pleine expansion politique et économique alors que l’Iran des Qâdjârs souffrait de nombreuses insuffisances dans le domaine de l’éducation et de ses infrastructures.

Sous le règne des Qâdjârs comme sous celui des Safavides, les relations politiques entre l’Iran et l’Europe se développèrent. A cette époque, contrairement à l’époque zend et afshâr, les Européens s'intéressèrent de façon croissante à l’Orient et notamment à l’Iran. Ainsi, bien que l'établissement de relations soutenues entre l'Iran et certains pays européens comme l'Angleterre ou la France datent de l’époque safavide, l’époque qâdjâre est marquée par une expansion des relations entre Européens et Iraniens, ainsi que de la découverte par ces derniers des progrès de la civilisation industrielle occidentale.

Mirzâ Abolhassan Khân Shirâzi, par Sir Thomas Lawrence

Les voyages des hommes d’Etat, négociants, touristes et étudiants au sein des pays européens ou de pays comme l’Inde et la Turquie ottomane, qui eux-mêmes avaient été influencés par les évolutions intellectuelles, politiques, sociales, économiques et culturelles de l’Occident, préparèrent le terrain pour une meilleure connaissance des Iraniens de cette civilisation. Les premiers récits de voyage des Iraniens écrits à l’époque qâdjâre, les souvenirs et les visions qu’avaient ces écrivains de l’Europe et de pays comme la Turquie ou l'Inde elle-même sous domination anglaise, sont importants à plusieurs égards, notamment dans la construction d'une conscience politique.

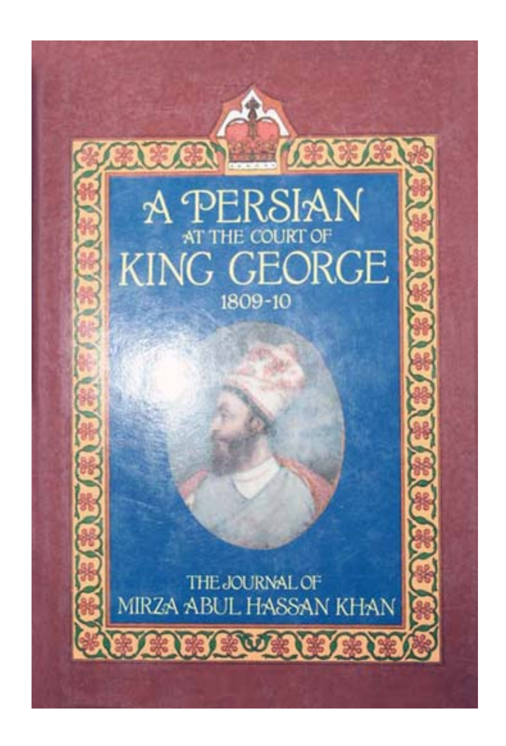
Abd-ol-Latif Mowlavi Shoushtari, qui résida en Inde pendant des années, révèle dans son *Tohfat al-'Alam* (écrit en 1801) des informations précieuses sur les progrès scientifique et politique en Occident dans le domaine de la médecine, l’industrie, les arts et métiers, la militarisation, les réformes religieuses, la séparation des pouvoirs, l’égalité de tous les hommes devant la loi, les principes du régime démocratique, l’existence d’une assemblée nationale, la tenue d'élections législatives libres et les pouvoirs limités des rois.[1]

Aghâ Mohammad Behbahâni, qui a voyagé en Inde en 1804, évoque dans son *Merât al-Ahvâl Djahân*

Nemâ le modernisme et les progrès en Occident dans différents domaines telles que les nouvelles méthodes d'enseignement, l'enseignement gratuit pour les pauvres, les progrès en médecine, l'hygiène, l'industrie, l'imprimerie, le journalisme, l'égalité des rois et sujets devant la loi, ou encore le rôle du Parlement et des députés dans les sociétés occidentales.[2]

Mirzâ Abolhassan Khân Shirâzi, surnommé Iltchi, est un diplomate iranien qui voyagea à Londres en 1809 et écrivit par la suite un récit de voyage intitulé *Heyrat Nâmeh-ye Sofarâ* dans lequel il évoque également les progrès scientifiques, industriels, militaires, agricoles, le système des taxes, les nouvelles méthodes administratives de l'Angleterre, le régime démocratique ainsi que le rôle du peuple dans la société et celui de leurs députés au sein du Parlement.[3]

Soltân al-Vâ'ezin est un autre voyageur ayant contribué à initier les Iraniens aux évolutions sociales et politiques européennes. Il rédigea ses impressions à ce sujet en 1816, alors qu'il habitait en Inde. Dans son récit de voyage, en évoquant la question de la liberté de la presse en Angleterre il écrit: «*En Angleterre, l'écrivain a le droit de critiquer librement les hommes d'Etat, même le roi*».[4] Il y donne également des informations sur les principes du régime démocratique et l'organisation politique en Angleterre. Il traite de la séparation des pouvoirs et du rôle du peuple et du Parlement dans la société: «*On a construit un bâtiment splendide qu'on appelle "parlement" (*Beit al-Showrâ*). On a demandé au peuple du pays d'y présenter et d'y envoyer des hommes de qualité et compétents comme députés. Pour ne pas laisser le roi décider seul pour le pays, on a décidé de limiter ses pouvoirs et son autorité*».[5]



Mirzâ Zein al-Abedin Shirvâni et Mirzâ Sâleh Shirâzi font également partie de ces Iraniens qui, au travers de leur récit de voyage, ont largement évoqué le modernisme du monde occidental dans différents domaines.

A l'époque qâdjâre où le sous-développement régnait dans l'ensemble de la société iranienne, la présentation des différents aspects du modernisme des sociétés européennes par des écrivains comme Moussavi Shoushtari, Iltchi, Behbahâni, Soltân al-Vâ'ezin, Shirvâni et Mirzâ Sâleh Shirâzi a beaucoup contribué à améliorer la connaissance que les Iraniens avaient de la vie socio-politique des Européens à l'époque, ainsi qu'à faire connaître aux Iraniens des notions comme celle de monarchie constitutionnelle. A ce titre, ces récits de voyage ont sans aucun doute joué un rôle déterminant et préparé le terrain de la Révolution constitutionnelle de 1906. ■

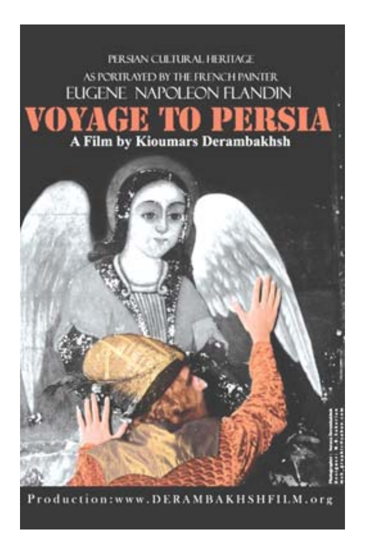
---

1. Shoushtari Djazâyeri, *Tohfat al-'Alam*, pp. 284-351.
2. Behbahâni, *Mer'ât al-Ahvâl Djahân Nemâ*, pp. 453-515.
3. Mirzâ Abolhassan Shirâzi, *Heyrat Nâmeh-ye Sofarâ*, pp. 120-333.
4. Hassani al-Hosseini, *Safarnâmeh-ye Soltân al-Vâ'ezin dar Hend*, pp. 187-204.
5. *Ibid*. p. 187.

Sources:
- Behbahâni, Aghâ Ahmad Ibn Mohammad Ali, *Mer'ât al-Ahvâl Djahân Nemâ*, Vols 1 et 2, introduction de Ali Davâni, Markaz Farhangui Ghebleh, 1993.
- Hassani al-Hosseini, Abolfath, *Safarnâmeh-ye Soltân al-Vâ'ezin dar Hend* (Récit de voyage de Sultan al-Vâezin en Inde), 1816.
- Mirzâ Abolhassan Shirâzi, *Heyrat Nâmeh-ye Sofarâ*.
- Shoushtari Djazâyeri, Abd ol-Latif, *Tohfat al-'Alam*, l'Inde, 1877.

Eugène Napoléon Flandin, dialogue imaginaire sur la Perse d'un peintre orientaliste avec son petit-fils

Béatrice Tréhard



Jean-Baptiste Eugène Napoléon Flandin (plus communément appelé Eugène Flandin), né en 1809 à Naples et mort en 1876 à Paris, est un peintre orientaliste français. Il a laissé de ses voyages en Algérie, Perse, Irak, Arménie et Turquie, une œuvre iconographique descriptive réalisée à des fins scientifiques, pour laquelle il reçut la Légion d'honneur en 1842.

Attaché à l'ambassade de France en Perse en 1840-1841, il co-signe avec l'architecte Pascal Coste l'ouvrage *Voyage en Perse*, fruit des observations réalisées au cours d'un parcours de 4 ans. Durant ses voyages à travers l'Iran, il a réalisé des dessins de presque toutes les villes iraniennes, depuis Persépolis jusqu'au dôme de Soltanieh.

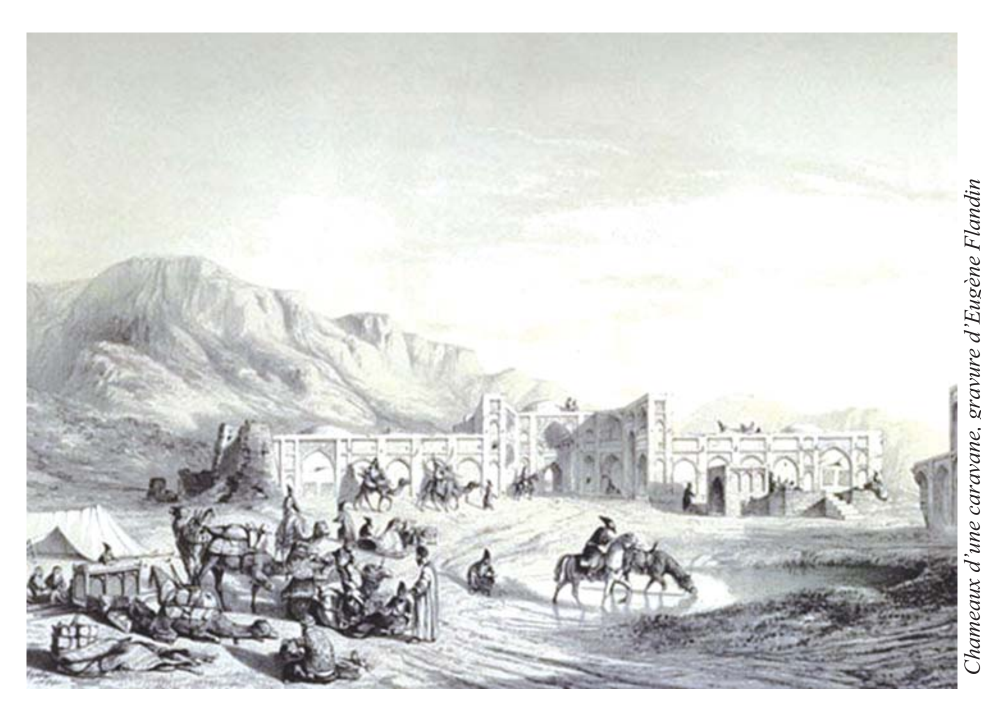
Le dialogue imaginaire ci-dessous entre Flandin et son petit-fils est tiré des films réalisés sur la vie de Flandin par Kioumars Derambakhsh. Pour Derambakhsh, les films de voyage constituent un autre aspect de sa vie de cinéaste. Après sa thèse de doctorat, revenu en Iran, il s'est mis à filmer le récit du voyage d'Eugène Napoléon Flandin. Il en a tiré 13 films intitulés *Voyage en Perse* qu'il a réalisés à partir des dessins de Flandin. Selon Derambakhsh, il a posé le trépied de sa caméra partout où le peintre a posé son trépied de peintre. M. Khâtami a offert cette série de films à M. Jacques Chirac lors d'une rencontre en France.

Monologue suivi du dialogue d'Eugène Flandin âgé avec son petit-fils:

"- Moi, Eugène Napoléon Flandin suis né le 15 août 1803 à Naples dans une famille française. En l'an de grâce 1876, j'ai été enterré solennellement dans ce cimetière. De nombreux artistes et personnages célèbres m'accompagneront dans cette longue voie.

Emile Zola, Dante, Victor Hugo, Molière ainsi que des centaines de poètes, d'écrivains et de grands philosophes immortalisés par leurs ouvrages de valeur. Khayyam, célèbre poète et philosophe iranien, mondialement connu dit: «Quand nous aurons traversé ce monde si vieux, nous ferons route ensuite avec des compagnons âgés de sept millénaires.»

Le voyage apprend nombre de choses à l'homme. J'ai traversé la Méditerranée sur un bateau à vapeur. Je suis arrivé en antique Mésopotamie et j'ai visité des civilisations oubliées telles que Ninive, Asur, Chaldée, dont les visages des héros en pierre étaient recouverts par la poussière du temps. J'ai laissé pour les gens du futur de nombreuses esquisses. J'ai traversé Damas, Beyrouth, l'empire ottoman, la mer Noire, le port de Trébizonde et je suis arrivé à Bagdad et sur les rives de l'Euphrate parmi les vestiges de Ctésiphon et du portail du palais d'Anouchirvan où j'ai entendu le tumulte glacé des siècles. Je me suis rendu dans la contrée légendaire de Perse. En ce long voyage, je ne m'étais muni que de mes yeux, de ma plume, de l'encre, de ma monture et de mes instruments de mesure. J'ai effectué des esquisses de l'architecture oubliée des Perses dont les seuls signes



Chameaux d'une caravane, gravure d'Eugène Flandin

dépassaient la poussière laissée par l'histoire. J'ai consacré deux ans et demi à découvrir et à préparer des dessins de l'antique civilisation persane. Aujourd'hui, je me repose dans ce cimetière parisien et jamais la poussière de la tombe ne pourra enfouir en elle la délicieuse odeur du voyage en Perse.

Mon cher petit-fils, tu m'as demandé quelle sorte d'endroit était la Perse? Aussi écoute l'histoire de mon voyage afin que son parfum t'enchante aussi:

- Le ciel d'azur du désert d'Iran se teinte en orangé au coucher du soleil pour se reposer ensuite dans le lit du soir. C'était en février 1840 et pour moi qui n'avais jamais mis les pieds en dehors du sol français, une contrée toute verte, ce voyage était magique et mystérieux et me rappelait ceux de Sindbad le marin et les légendes des *Mille et une nuits*.

Petits fils de Flandin: Grand-père, pourquoi as-tu pris de si grands risques et pour quelles raisons t'es-tu engagé dans une voie dans laquelle tu aurais pu perdre la vie? Pourquoi te rendre dans un pays alors que tu ignorais ce qui aurait pu t'arriver?

-Le désir de dessiner les édifices de la Perse a calmé quelque peu mes appréhensions. As-tu jamais entendu la jolie symphonie du tintement des cloches des chameaux de la caravane, symphonie accompagnée du doux son de l'écoulement des sables mouvants qui comme une musique d'orient vous enchante l'ouïe?

C'est avec cette belle musique que nous avons traversé pendant une dizaine d'heures un désert aride et brûlant. Pendant tout ce temps nous n'avons rencontré aucune ombre ni une seule

C'était en février 1840 et pour moi qui n'avais jamais mis les pieds en dehors du sol français, une contrée toute verte, ce voyage était magique et mystérieux et me rappelait ceux de Sindbad le marin et les légendes des *Mille et une nuits*.

goutte d'eau. Nous étions épuisés par la soif et la fatigue. Nous avons vu de loin le caravansérail dans lequel nous devions nous reposer et nous restaurer.

- Grand-père, que signifie caravansérail et à quoi sert-il?

- Les caravansérails sont les hôtels et les maisons d'hôtes de l'Orient et sont totalement différents du style de nos hôtels en France. Dès qu'une caravane arrive, chacun a le droit de choisir une pièce pour lui-même. Les riches et les pauvres sont logés à la même enseigne et le rang des gens ne compte plus dans un tel endroit.

(*Flandin continue en se versant un verre d'eau*):

Oui mon cher petit-fils, boire de l'eau dans le désert, ce n'est pas aussi facile que de remplir ce verre qui désaltérera un assoiffé.

Au moment des adieux, le derviche sortit une grenade rouge de son *kachkoul* et dit: "*Voici un fruit du paradis pour étancher la soif. Il est plus désaltérant que n'importe quelle source d'eau.*" J'ai gardé la grenade en souvenir de lui. J'ai fendu plus tard une autre grenade et j'ai trouvé toute une galaxie d'étoiles rouges.

- Grand-père, une outre c'est quoi?

- Il est absolument vital d'emporter une outre pour la traversée du désert. Aucun récipient ne conviendra mieux. Les caravaniers boivent habituellement du lait de chameau pour étancher la soif. Mais moi qui n'avais pas l'habitude du lait de chameau, je préférais l'outre d'eau. L'avantage de l'outre c'est qu'elle ne se déchire pas facilement. Certaines outres peuvent contenir jusqu'à vingt litres et sont faites en cuir. Elles peuvent garder toute fraîche l'eau dans la chaleur torride du désert.

- Grand-père, c'est quoi cette balle rouge? Est-ce là aussi un souvenir du voyage en Perse?

- Un matin dans le désert, avec les premiers rayons du soleil, un derviche à la barbe et aux cheveux blancs, habillé d'une longue robe et portant un *kachkoul*, une sorte de cylindre en bois sur l'épaule, nous a rejoint. Il nous a dit comment il avait passé sa jeunesse à voyager en Perse. Il m'a appris beaucoup de choses. Il savait que lorsqu'un vent frais soufflerait du côté de la *kibla*, les grenades sauvages du désert allaient mûrir. Au moment des adieux, il sortit une grenade rouge de son *kachkoul* et dit: "*Voici un fruit du paradis pour étancher la soif. Il est plus désaltérant que n'importe quelle source d'eau*." J'ai gardé la grenade en souvenir de lui. J'ai fendu plus tard une autre grenade et j'ai trouvé toute une galaxie d'étoiles rouges. Son jus était délicieux et plus désaltérant que l'eau d'aucune source limpide.

Cette nuit, je suis resté éveillé jusqu'à l'aube sous le clair de lune d'Orient qui éclaire toujours le désert. J'ai écouté le silence. Aucune musique au monde n'est aussi belle que le silence du désert. Dans ce silence magique, l'homme se retrouve en état d'extase. Un murmure emplit tout cet espace infini. En cet endroit, l'horizon est beau et le regard embrasse un vaste champ pour courir et penser. La concentration est le fruit du silence dans le désert.

- Ainsi le désert est un endroit sûr et beau. Mais j'ai lu dans les livres que les tempêtes de sable étaient mortelles. Parle-moi un peu des tempêtes.

- Ce désert calme avec son silence céleste a enfoui depuis des milliers d'années autant de milliers de voyageurs et de caravanes sous les tempêtes de sable. La traversée du désert n'est pas l'affaire

de tout le monde. Mais moi comme j'étais accompagné par l'amour, j'ai pu échapper à cette tempête mortelle et arriver à Ispahan, la ville bleue d'Orient.

- Grand-père, à quoi servent ces tours étroites et hautes, est-ce qu'on s'en sert en Perse pour observer les alentours?

- A Ispahan, ces tours étroites et hautes s'appellent des minarets. Elles sont surmontées des deux côtés de dômes turquoise et surplombent toute la ville. Le minaret, dans le dictionnaire persan, signifie la place du feu ou de la lumière. Les plus hautes parties des édifices islamiques des mosquées sont leurs minarets. Du haut de celles-ci retentit trois fois par jour l'appel à la prière qui se propage dans la ville comme une brise. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus grandiose que lorsque le muezzin appelle les gens du haut de ces minarets à adorer Dieu. Si nous considérons la mosquée en tant que musée de l'art musulman, il faudrait dire du minaret qu'il est le miroir dans lequel se reflète totalement ce musée.

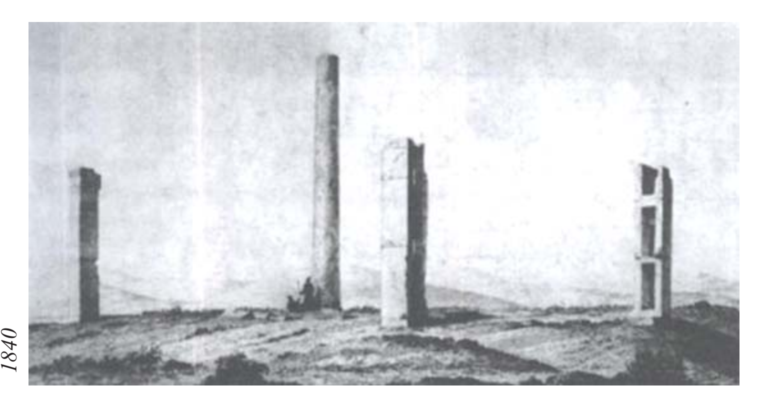
-Parle-moi un peu de la ville d'Ispahan et dis-moi quelle sorte d'endroit est-ce?

- Le premier endroit que j'ai visité à Ispahan fut la rive du Zayandéroud qui, depuis des siècles, tient dans ses bras comme une mère, le reflet doré du pont Khajou. Cette rivière me rappelle la Seine à Paris. En ce temps lointain, à l'heure où je regardais les eaux turquoise du Zayandéroud, j'ai vu une plume de paon danser sur la surface de l'eau. Je l'ai retirée, ce fut un incident étonnant. Cette plume avait la couleur de la ville d'Ispahan, des teintes d'azur, bleu, vert et bleu foncé, semblables aux éblouissantes céramiques de cette ville à laquelle la couleur orangée du couchant donnait un aspect particulier. J'ai été frappé par la magie de cet instant qui m'a accompagné tout au long de mon voyage.

À l'heure où je regardais les eaux turquoise du Zayandéroud, j'ai vu une plume de paon danser sur la surface de l'eau. Je l'ai retirée, ce fut un incident étonnant. Cette plume avait la couleur de la ville d'Ispahan, des teintes d'azur, bleu, vert et bleu foncé, semblables aux éblouissantes céramiques de cette ville à laquelle la couleur orangée du couchant donnait un aspect particulier.



Le minaret de la Mère du roi à Ispahan, Dessin de Jules Laurens


Persépolis, dessin de Flantin et Coste, 1840

Et en tant que peintre, j'ai considéré de bonne augure d'avoir trouvé un joyau aussi chatoyant.

Eh bien, jeune homme, c'est là le souvenir que j'ai gardé d'Ispahan et que j'ai préservé pour te l'offrir afin que tu le montres à tes futurs enfants comme le symbole de la Perse et que tu te souviennes de ton vieux grand-père. C'est un souvenir intéressant.

Au coucher du soleil, les poissons des sources des monts bakhtiaris, glanaient des boules de lumière à la surface de l'eau et faisaient fuir le sommeil de mes yeux. Je déposais le souvenir des dessins dans la mémoire des vagues bleues du Zayandéroud pour les générations futures.

Promenons-nous un peu dans le jardin du paradis. La mosquée Shâh d'Ispahan est l'un de ces jardins. Le dôme de cette mosquée comporte deux enveloppes posées l'une sur l'autre. Un espace vide de seize mètres sépare les deux enveloppes, ce qui fait résonner le son sept fois sous le dôme. Sous le dôme, une immense voûte rappelle le motif du paon, s'inspirant de l'oiseau de paradis. C'est une sorte de coupe renversée qui étonne et enchante celui qui la regarde.

- Grand-père, en réalité, vous avez été ébloui par la Perse?

- Oui, vraiment j'ai été ébloui par la Perse et la raison pour laquelle j'ai poursuivi mes travaux et mes nombreux dessins, est bien cet amour. Outre l'expression de la beauté, la créativité et l'innovation des artistes iraniens, la musique de ce pays procure une sensation magique. Dans la musique du jardin de l'édifice d'Ali Ghâpou, j'entendais la musique des siècles. Elle m'enchantait tellement que je ne me sentais plus. Tout comme les derviches de Qunia, j'ai dansé la Samâ' et me suis lancé dans le tourbillon des planètes et des galaxies comme l'oiseau céleste, je me suis détaché de mon corps et je me suis envolé sur les ailes de mon âme.

Promets-moi qu'après ma mort, tu publieras mon livre de souvenirs de voyage.

- Grand-père, ce livre contient-il tout, tous les souvenirs? Montre-moi l'esquisse du pont Khajou, il a dû être très intéressant pour que tu lui consacres plusieurs pages?

- Durant la journée, quelques cavaliers qui me dépassaient, s'arrêtaient à côté de moi. Ils regardaient avec curiosité les dessins que je faisais du pont Khajou. Ils me posaient de nombreuses questions. Ils s'étonnaient que mes connaissances sur leurs édifices soient bien plus grandes que les leurs. Et ils m'admiraient.

Au coucher du soleil, les poissons des sources des monts bakhtiaris, glanaient des boules de lumière à la surface de l'eau et faisaient fuir le sommeil de mes yeux. Je déposais le souvenir des dessins dans la mémoire des vagues bleues du Zayandéroud pour les générations futures.

-Grand-père, de quel côté est la Perse, vers l'est ou l'ouest?

- La route de la Perse n'est ni du côté de l'est ni de l'ouest. Elle passe par la route du cœur.

- Vraiment, grand-père pourquoi tant

de travail et d'efforts? Pourquoi avoir subi tant de dangers au cours de ce voyage? Tu aurais pu obtenir gloire et richesse par d'autres moyens plus faciles. Par exemple, tu aurais pu rester à Paris et peindre des tableaux en couleur des paysages de France, les exposer souvent, inviter des personnalités et leur vendre tes ouvrages. Quels profits as-tu tirés de tant d'esquisses, de dessins et de ton livre de souvenirs sur la Perse? Tu aurais pu obtenir richesses et honneurs par des chemins plus faciles. Vraiment pourquoi avoir choisi cette voie?

- De mon vivant, je n'ai cherché ni gloire, ni honneur, ni richesse. J'ai parlé avec mon cœur, j'ai dessiné avec amour. Avec les centaines d'esquisses que j'ai faites des édifices antiques et des civilisations oubliées, je me suis multiplié et immortalisé. J'ai appris aux hommes du futur que les gens du passé avaient par leurs efforts, bâti une civilisation grandiose et avaient ainsi, embelli le monde, mais que ces peines et efforts avaient été perdus dans la poussière de l'oubli du temps. Mes dessins pourront-ils ressusciter le souvenir de ces gens du passé et faire renaître dans les cœurs la valeur de ces vestiges? Peut-être un jour, un vent soufflera et dispersera les cendres du temps afin que l'éblouissant art du passé resplendisse à nouveau.

Lorsque je me souviens du bassin hexagonal du jardin de Tahchâr Bâgh, mon cœur se réjouit. Les pierres du bassin portent le nom de Dieu et sont placées en des lieux sacrés pour désaltérer les cœurs assoiffés. Puisse-t-il n'être jamais vide d'eau ni de poissons! Un bassin vide depuis plusieurs siècles d'eau et de poissons s'est rempli dans mon esprit d'eau et de poissons. Oui mon fils… souviens-toi toujours de mes propos: les artistes sont au fond du lit de la rivière comme des gravats qui régulent le courant et c'est uniquement cet art qui demeurera toujours près le passage de l'histoire… et non la richesse et les honneurs."■

> La route de la Perse n'est ni du côté de l'est ni de l'ouest. Elle passe par la route du cœur.



Vue du hammâm de Khosrow Aghâ à Ispahan, dessin de Flandin et Coste, 1851

Voyageurs occidentaux en Iran au XXe siècle: Robert Byron et Nicolas Bouvier

Pierre Alonso

Robert Byron, Nicolas Bouvier. Le premier était anglais. Parti en 1932 à la découverte de l'architecture islamique en Asie Centrale et en Afghanistan, il traversa l'Iran d'est en ouest, puis d'ouest en est avant d'explorer le sud et de repartir vers le sous-continent indien. De se voyage, il tira *Route d'Oxiane*[1].

Le second est suisse. Nicolas Bouvier quitta Genève en 1953 à bord d'une Fiat Topolino en compagnie du peintre Thierry Vernet, son «*jumeau psychologique*» et «*compagnon intemporel*»[2]. Après avoir traversé la Yougoslavie de Tito (Bosnie, Serbie, Macédoine), ils parcoururent la Grèce et plongèrent dans l'Anatolie jusqu'à la frontière iranienne. Arrivés au début de l'hiver, ils s'installèrent à Tabriz jusqu'au printemps et repartirent vers Téhéran, puis Ispahan, Shiraz, Kerman et franchirent la frontière du Pakistan, près de Zahedan. Leur voyage est raconté dans *L'usage du monde*[3].

Ces deux ouvrages font référence. Selon Bruce Chatwin: «*Quiconque a tant soit peu lu les récits de voyages des années 30 est amené à considérer Route d'Oxiane de Robert Byron comme le sommet du genre*»[4]. Quant à Bouvier, la notoriété de sa définition sensible et pertinente du voyage suffit à rappeler combien l'auteur, malgré toutes les difficultés rencontrées pour faire publier son livre, a marqué un tournant dans la littérature de voyage: «*Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait*».

A Byron, «gentleman doublé d'un érudit et d'un esthète»[5], voyageur anglais à l'humour parfois acerbe et au cynisme cinglant, s'oppose Nicolas Bouvier, à la quête de lui-même autant que de l'autre qui, reprenant Emerson, explique «*[qu'] une fois ces frontières franchies, nous ne redeviendrons jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions*»[6]. Ces deux récits, aux qualités reconnues et aux différences marquées, se répondent: leur itinéraire est proche, 20 ans seulement les séparent l'un de l'autre (deux décennies qui ont tout de même une importance capitale dans l'histoire du XXe siècle y compris pour la région).

Des auteurs témoins de leur temps

Au début des années 30 ou au milieu des années 50, les deux voyageurs explorèrent l'Iran sous la dynastie Pahlavi: Rezâ Shâh pour le premier et Mohammad-Rezâ Shâh pour le second. Dès son premier jour en Perse, Byron apprit au détour d'une conversation quelles étaient les usages pour parler du Shâh. Alors qu'il questionnait son ami Christopher sur des détails vestimentaires, celui-ci lui répondit: «*(...) Chut. Motus. On ne parle pas du schah comme ça en public. On dit "Mr. Smith"*».[7] Suit une discussion des plus surréalistes sur le pseudonyme qu'il pourra utiliser: Mr. Smith étant le surnom de Mussolini, Mr. Brown celui de Staline et Mr. Jones celui d'Hitler. Ils adoptèrent finalement Marjoribanks, que Byron reprit consciencieusement dans ses notes tout au long de son séjour en Perse. Au-delà de l'anecdote, dont le récit révèle l'impertinence (ou la pertinence…) de l'auteur, elle participe à inscrire Byron dans un contexte politique général et, plus spécifiquement, la place qu'il occupe en son sein: il n'est pas un voyageur anonyme (en témoignent les nombreux officiels qu'il rencontre sur sa route et les salons qu'il fréquente avec assiduité mais pas sans

son sens critique) et se doit de surveiller ceux qui le surveillent probablement. Il ne se désintéresse pas pour autant de la situation politique du pays.

Après son premier séjour en Afghanistan, il rentra à Téhéran. Le 15 janvier, il apprit «*[qu'] en novembre, Marjoribanks s'est cru menacé d'un* coup d'Etat»[8]. Il explique ensuite les raisons de cette crainte et conclut: «*Personne ne peut dire s'il y a réellement eu complot. Mais chacun pense qu'il y en aura un (…). Je ne crois personnellement à aucun de ces bruits: le propre des dictatures est d'alimenter la rumeur*».


Nicolas Bouvier et Thierry Vernet

En janvier 1954, Bouvier était toujours à Tabriz quand commença le procès de Mossadegh: «*Le procès de Mossadegh qui venait de s'ouvrir à Téhéran laissait craindre ici quelques échauffourées*»[9]. Il poursuit par une description tendrement sévère: «*La ville, qui s'y connaissait en despotisme, lui reconnaissait du talent*». Puis Bouvier revient sur Mossadegh lui-même avec, semble-t-il, une certaine distance: «*En fait, Mossadegh était bien plus populaire que la presse occidentale ne l'avait laissé croire. (…) Pour l'homme de la rue, Mossadegh restait le renard iranien plus rusé que le renard anglais, qui avait arraché le pétrole à l'Occident et habilement défendu son pays à La Haye. Son talent de Protée, son courage, son patriotisme, sa duplicité géniale avaient fait de lui un héros national (…).*»

S'il a été le «témoin privilégié», selon l'expression consacrée, d'un tournant de l'histoire contemporaine de l'Iran, Bouvier ne change pas son ton, pas plus grandiloquent que pour décrire d'autres aspects de la vie quotidienne. Comme l'écrit David Le Breton, «*ce que Nicolas Bouvier aime dans les repas, ce n'est pas le goût des plats mais le fait de savourer la présence des autres. Le repas, même le partage de quelques tartines, implique la commensalité, une célébration du lien, une culmination festive et paisible du lien social.*»[10]. Plus qu'un écrivain des faits, Bouvier raconte la sensation.

Ecrivain des faits et auteur de la sensation

Pour bien saisir les différences des récits de Byron et Bouvier, et au-delà les conceptions du voyage et de la manière de le raconter, il est intéressant d'observer leurs expériences similaires, notamment leur visite de Persépolis.

> *«Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait».*

«*Dormir dans ces ruines nous payait bien des tracas, Les nuits surtout elles étaient belles: lune safran, ciel troublé de poussière, nuages de velours gris. Les chouettes perchaient sur les colonnes tronquées, sur la mitre des sphinx qui gardent le portique; les grillons chantaient dans le noir des murailles.*


Robert Byron

Du Poussin funèbre.». Plus que le lieu, c'est l'ambiance du lieu que retient Bouvier. Il retient la sensation éprouvée, à cet instant, dans cet endroit, l'effet que tous ces stimuli provoquent sur ses sens, même s'il privilégie la vue à l'odorat et au goût, par choix autant que par nécessité («*Une indifférence quasi-totale à la gastronomie a fait de moi un voyageur très endurant*»[11]).

Plus que le lieu, c'est l'ambiance du lieu que retient Bouvier. Il retient la sensation éprouvée, à cet instant, dans cet endroit, l'effet que tous ces stimuli provoquent sur ses sens, même s'il privilégie la vue à l'odorat et au goût, par choix autant que par nécessité.

Byron resta plusieurs jours à Persépolis. Il en délivra une description précise et extrêmement détaillée[12]. «*Nakch-é-Rostem» est finement analysé, sculpture par sculpture. Il appliqua cette rigueur de l'esthète amoureux de l'architecture à toutes les constructions qu'il croisa, avec plus ou moins de zèle, sans que cela ne dépende forcément de l'importance intrinsèque du monument. Lors de son passage à Hamadan, il découvre le «Gondbad-é-Alavian» (...) dont les panneaux de stuc non coloré, faisant des bosses et des trous au milieu d'un déferlement de végétation exubérante, sont toutefois aussi riches et ordonnés que Versailles – peut-être même plus riches, si l'on tient compte de l'économie de moyen qui a présidé à leur élaboration. Car lorsqu'on atteint à la splendeur grâce à un ciseau et un bout de plâtre au lieu de mobiliser tous les trésors de la terre, cette splendeur est due au seul dessin. S'agissant de l'art islamique, on oublie devant cela le mauvais goût qu'il a pu vous laisser dans la bouche à l'Alhambra ou au Taj Mahal. Je suis venu en Perse pour me débarrasser définitivement de ce goût-là*»[13].

Comme l'explique Bruce Chatwin: «*(...) bien souvent, [Byron] transcende la banale science par sa mystérieuse faculté de juger l'état d'avancement d'une civilisation à son architecture, et de traiter les édifices anciens et les hommes d'aujourd'hui comme deux aspects d'une même continuité historique*»[14].

Moins factuelle, sans doute plus poétique – effet renforcé par les adjectifs choisis par Bouvier, sa «grande épicerie»[15]- la description du bleu renvoie directement à l'émotion que sa vue lui procure: «*Il faut venir jusqu'ici pour découvrir le bleu. Dans les Balkans déjà l'œil s'y prépare; en Grèce, il domine mais il fait l'important: un bleu agressif, remuant comme la mer, qui laisse encore percer l'affirmation, les projets, une sorte d'intransigeance. Tandis qu'ici! "Les portes des boutiques, les licous des chevaux, les bijoux de quatre sous: partout cet inimitable bleu persan qui allège le cœur, qui tient l'Iran à bout de*

bras, qui s'est éclairé et patiné avec le temps comme s'éclaire la palette d'un grand peintre». Ou encore le récit de son passage à Shiraz où l'auteur voit dans les espadrilles d'un paysan «*une forme de maître, précise, racée qui suggère aussitôt que le pays à cinq mille ans*».

Ce qui distingue fondamentalement ces deux voyageurs, et par conséquent ces deux écrivains, c'est sans doute leur approche du voyage. Là où Byron explorait, sans sombrer dans le pittoresque ni l'exotisme, Bouvier se laissait bercer par ses rencontres et errait, sans que ce mot ne recouvre ici un sens péjoratif. Le voyage est un prétexte. Il écrit avant tout, pas seulement pour fixer les événements dans le temps, alors que Byron tient consciencieusement son carnet à jour. Coincés par la neige, Thierry Vernet et lui restèrent tout l'hiver à Tabriz. Un matin de décembre, leur logeuse pour qui l'idée «*qu'on vienne - d'aussi loin et de plein – s'installer ici paraissait saugrenu*» vint leur rendre visite.

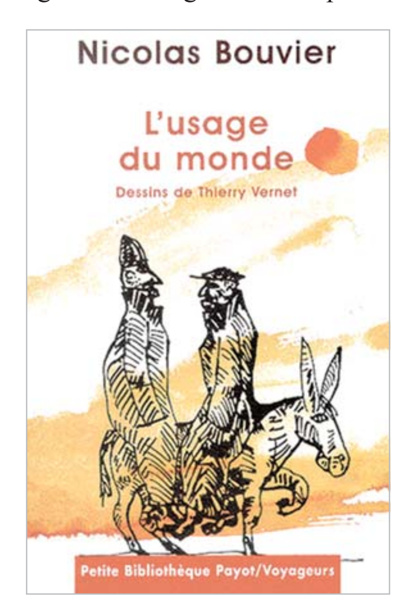
«*Mais que faites-vous donc ici ?*

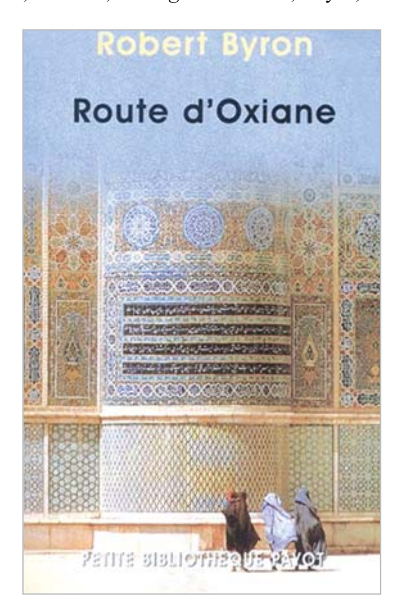
- *J'ai des élèves.*
- *Mais le matin ?*
- *Vous voyez bien, je prends des notes, j'écris.*
- *Mais moi aussi j'écris… l'arménien, le persan, l'anglais - fit-elle en comptant sur ses doigts – ce n'est pas un métier.*»[16]

Le dialogue en dit long sur l'incompréhension face à ces nouveaux voyageurs dont Le Breton donne une excellente définition: «*La route est université, car elle est universalité qui ne se contente pas de diffuser un savoir, mais aussi une philosophie d'existence propre à polir l'esprit et à le ramener toujours à l'humilité et à la souveraineté de son chemin. Elle est le lieu où se défaire des schémas conventionnels d'appropriation du monde pour être à l'affût de l'inattendu, déconstruire ses certitudes plutôt que s'ancrer en elles. Le voyage est un état d'alerte permanent pour les sens et l'intelligence.*» ■

---

1. Byron, Robert, *Route d'Oxiane*, Payot, 2006.
2. Bouvier, Nicolas, *L'usage du monde*, Payot, 1992, p. 69.
3. Bouvier, Nicolas, *L'usage du monde*, Payot, 1992.
4. Byron, Robert, *Route d'Oxiane*, Payot, 2006, p. 9 (préface).
5. Ibid.
6. Le Breton, David, *Nicolas Bouvier. Un écrivain du voyage.* Etudes 2009/5, Tome 410, p. 653.
7. Byron, Robert, *Route d'Oxiane*, Payot, 2006, p. 68.
8. Ibid. p. 182.
9. Bouvier, Nicolas, *L'usage du Monde*, Payot, 2001, p. 155.
10. Le Breton, David, *Nicolas Bouvier. Un écrivain du voyage,* Etudes 2009/5, Tome 410, p. 660.
11. Ibid, p. 659.
12. Voir Byron, Robert, *Route d'Oxiane*, p. 232.
13. Ibid, p. 70.
14. Byron, Robert, *Route d'Oxiane*, préface, p. 13.
15. Le Breton, David, *Nicolas Bouvier. Un écrivain du voyage,* Etudes 2009/5, Tome 410, p. 655.
16. Bouvier, Nicolas, *L'usage du Monde*, Payot, 2001, p. 157.





A rebours de l'exotisme Nicolas Bouvier à Tabriz

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran

«Pharda toujours invoqué.
Pharda gonflé de promesses.
Pharda, la vie sera meilleure…»

L'usage du monde, N. Bouvier, 1963

Le 17 février 1998 marqua la disparition à l'âge de 67 ans, d'un insatiable voyageur par le corps et par l'esprit; voyageur des grands chemins et des minuscules sentiers, droit dans ses «pompes» quand il s'est agi de marcher, calé dans le fauteuil de sa *Fiat Topolino* quand il a fallu (ce fut le plus souvent) rouler par monts et par vaux, des plaines de Laponie jusqu'au Japon, de Venise à Istanbul, à Belgrade, à Kaboul, en Yougoslavie, en Turquie, chez moi, etc. A 17 ans, la Norvège fut sa première destination, bien avant que le cancer, une vie plus tard, ne mit tragiquement un terme à sa vocation d'écrivain voyageur…

Bouvier ne fut ni le premier, ni le dernier de cette longue lignée d'aventuriers au sabre discret: Marco Polo marin de Venise au XIIIe siècle, qui vient toujours en premier, et je passe les siècles jusqu'à François Picard, voyageur-cycliste en quête de «sa» Chine. Ni l'un ni l'autre ne composèrent de «guides de pèlerinage» si chers aux pieux voyageurs de l'an mil; ils n'effectuèrent pas de «tour pédagogique» à la manière du XVIIe siècle, pour apprendre eux-mêmes et enseigner en retour, les premières lettres de «culture générale» et d'exotisme de bon aloi, aux rejetons de la haute société de l'époque. Tous ceux cependant, qui se déplacèrent plume en main (Hugo comme Stendhal, Pétrarque comme Bougainville) apportèrent leur pierre à l'édifice protéiforme de la «connaissance» et de la «reconnaissance» de l'autre. Descriptions, prescriptions, rapports, recommandations… de quoi nourrir pour longtemps l'appétit de voyage des générations successives de sédentaires insatisfaits, à la manière personnelle d'un Robert Challe écrivant son *Journal d'un voyage fait aux Indes*, ou dans le docte et austère style d'un Darwin en train de glaner, de par le monde, les indices qui viendront corroborer les grandes lignes de sa «théorie de l'évolution». Tous ont su mêler aux lignes objectives de leurs «choses vues» et rapportées, de leur «livre des merveilles» joliment conté (celui d'Ibn Shahriyâr relata les magnificences réelles ou supposées de l'Inde du Xe siècle) leur récit personnel, jamais le même malgré l'espace commun, la géographie de plus en plus commune, malgré les lieux forcément communs de la littérature nomade.

Assurément, l'ami Bouvier avait plus «à voir» avec le voyageur à vélo qu'avec le Jacques Cartier du *Brief Récit* (1536) fièrement mandaté par les autorités de son temps pour noircir d'informations exploitables (au sens colonial du terme) ses carnets de rapporteur. S'il est vrai qu'il garda sa vie durant, le même regard alerte que les icônes dixneuvièmistes

de l'exotisme littéraire et artistique (le Nerval du *Voyage en Orient* ou le Delacroix des *Femmes d'Alger*), qu'il laissa se refléter dans ses écrits une part non négligeable d'intelligence anthropologique (en émule dilettante de Lévi-Strauss), il prit soin en revanche d'éviter la complaisance et l'émerveillement parfois béat des premiers, et l'ethnocentrisme non avoué de certains parmi les seconds. Son périple iranien constitua l'une des étapes d'un de ses voyages engagés avec le peintre Thierry Vernet en 1953-54. Il en retira son *Usage du monde*[1]. (voir article à ce propos dans ce même numéro) bel ouvrage enrichi par les croquis à l'encre noir (à peine croqués) de Vernet. L'étape iranienne du voyage, commence à Maku et Tabriz en Azerbaïdjan et se termine à Mirjawé dans le Baloutchistan.

Au risque d'en étonner certains, l'Iran, précisons-le, n'est pas le centre du monde. C'est néanmoins avec un plaisir non dissimulé que le lecteur iranien savourera les 230 pages consacrées par Nicolas Bouvier à son quotidien iranien dans la partie centrale de son livre. (Par cette remarque si peu chauvine, l'auteur de ces lignes veut simplement insister sur le plaisir qu'il a ressenti à la lecture de ces épisodes qui évoquent sans complaisance un pan géo-temporel enfoui de l'histoire de l'Iran moderne, à travers le vécu d'un étranger «en situation»). Exit les clichés opalins enluminés de poussière d'or, et le parfum des roses qui le disputent aux effluves de safran. Exit la seule magnificence d'Ispahan et les éternelles pierres des mausolées (et non les pierres des éternels mausolées) cent fois consacrées.

C'est à Tabriz la frondeuse que commence véritablement l'Iran de Bouvier. Le Tabriz turc, arménien et


Nicolas Bouvier

kurde des années 50 est une terre rude, si rude que le lecteur profane s'étonnera même d'y découvrir, sous la plume de

> Ni l'un ni l'autre ne composèrent de «guides de pèlerinage» si chers aux pieux voyageurs de l'an mil; ils n'effectuèrent pas de «tour pédagogique» à la manière du XVIIe siècle, pour apprendre eux-mêmes et enseigner en retour, les premières lettres de «culture générale» et d'exotisme de bon aloi, aux rejetons de la haute société de l'époque.

l'écrivain, la présence d'une Faculté de médecine (première pierre d'un cadre

urbain en devenir). Le Tabriz d'antan a la fraîcheur d'une nuit où «*(...) la neige tombe, couvre les toits, étouffe les cris, coupe les routes...*» (p. 130). Son destin hivernal est lié aux neiges éternelles. Rien n'égale l'été des régions montagneuses et rien non plus l'hiver de ces contrées où seul vous rassure «*(...) le sourire protecteur de ceux qui savent souffrir*» (p. 131). Du sourire des gens de Tabriz, Bouvier parle comme d'un baume de la dernière chance; de la ville, comme d'une ville du bout du monde. Dans le récit, un «*arbâb*» (un propriétaire) «*(...) qui a poussé très loin l'art de vivre tranquille*» côtoie des moines lazaristes, de naïfs humanitaires américains, et des badauds, beaucoup de badauds. En observateur attentif, Bouvier décrit la simplicité ou l'attentisme des uns, l'inutile volontarisme des autres dans une région où, l'hiver aidant, le temps ne semble plus avoir prise sur les événements. Les anonymes, partout dans le monde, sont légions. Dans le Tabriz des années 50, ils s'attablent dans les rares cafés pour y perdre une part de leur neutralité en devenant des «séraphins». Leur peau calleuse les distingue de l'écrivain dont les doigts seuls ont la peau dure. Le Tabriz de Nicolas n'est pas stéréotypé. Sa description des processions de la mi-octobre, du mois de «Moharam» et des cérémonies de deuil de l'Imam Hossein est franche comme une coudée (en moins amicale) et rend compte du regard porté par «l'autre» sur un événement national uniquement mesurable à l'aune du «même» : «*(...) la foule se sent en force (nous dit-il) les esprits sont bien confus et la journée pourrait bien se terminer par une émeute, ou le sac de quelques boutiques arméniennes*» (p.143)… l'autre encore, dépouillé de son attractivité, face au «même» qui définitivement, fatalement parfois, ne veut rien savoir. L'événement n'est pas interprété. Focalisé par le français, il est reproduit dans sa pureté d'événement. Et s'il fuse parfois quelques paroles qui évoquent le tremblement de quelques fibres intimes, c'est dans une forme humaine, pure au possible, à l'abri du prisme déformant des regards mystifiés, perclus, ou mal intentionnés.

Les anonymes, partout dans le monde, sont légions. Dans le Tabriz des années 50, ils s'attablent dans les rares cafés pour y perdre une part de leur neutralité en devenant des «séraphins». Leur peau calleuse les distingue de l'écrivain dont les doigts seuls ont la peau dure.

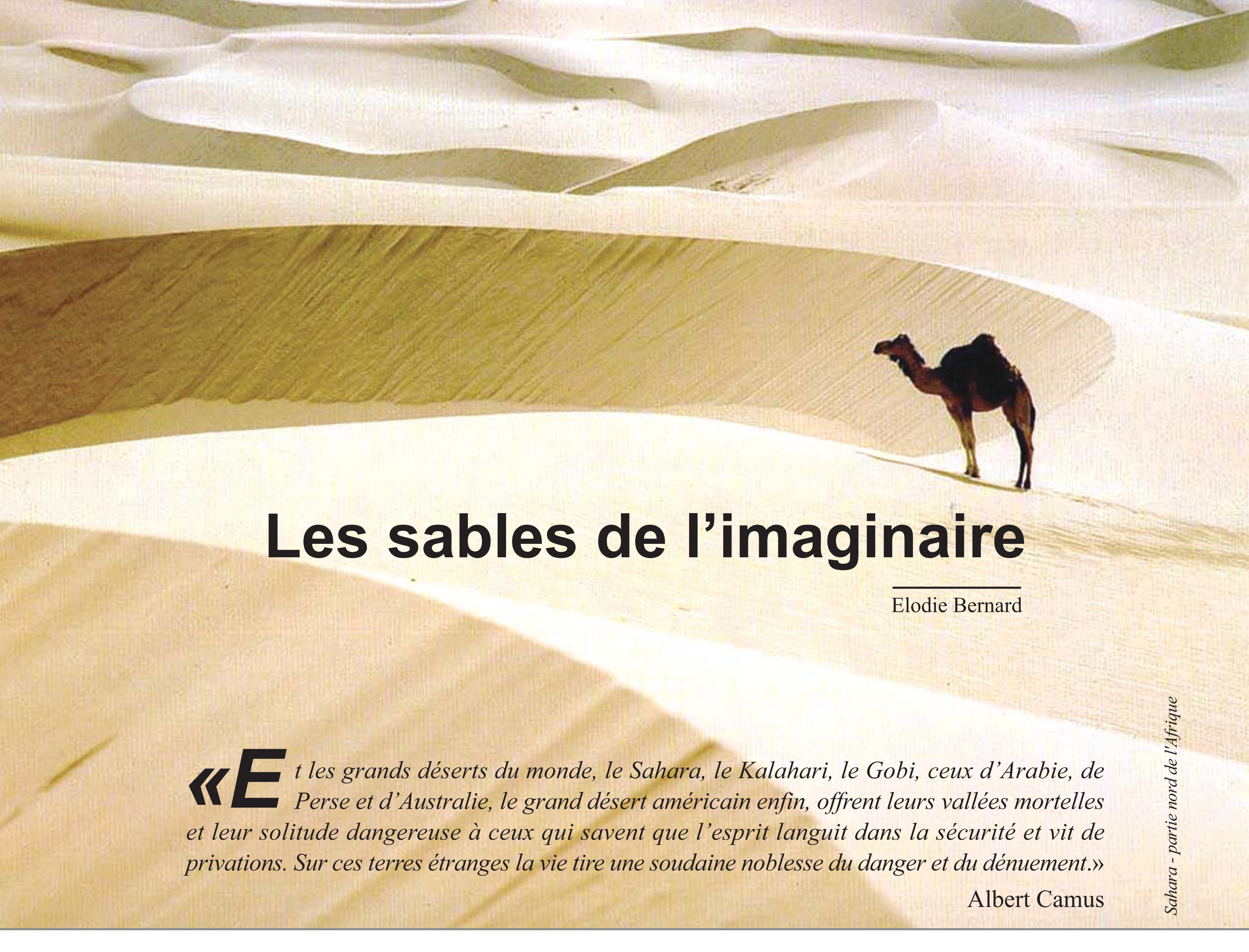
«*Longs cris de femmes au-dessus du quartier.*» écrit le français pour parler encore de l'événement, celui cette fois du suicide au poison d'une fille amoureuse de «l'autre» (décidément) un musulman cette fois. Elle était arménienne de corps (d'esprit je ne sais pas). Le jeune homme aussi, malgré l'islam et sa haine de la mort volontaire, s'en est allé la corde au cou (si seulement ils venaient à manquer, ces couples de suicidés qu'assassine la société). Avec pudeur, avec juste ce qu'il faut de mots justes, sans sublimation, sans dramatisation, nous est contée cette scène de mort qui convoque Shakespeare au cœur du quartier arménien de Tabriz. Du Tabriz d'aujourd'hui je ne sais que dire. Bouvier, lui, aurait su. Il aurait célébré le bond fait en avant (le temps qui passe oblige) par cette cité fameuse. Du Tabriz d'antan, qu'il m'a tout l'air d'aimer, il retient la scène qui précède et la scène qui suit. Celle de l'enterrement de la dépouille de la Juliette arménienne que sa famille

dépouille «*ostensiblement » de ses bijoux, pour préserver le corps de la défunte des profanateurs-voleurs de sépultures. La scène est si pleine de réalité qu'elle nous fait oublier (...) les portions de riz (qui brillent) comme neige sous des cages remplies d'oiseaux engourdis par la fumée des pipes et la vapeur des thés*» (p. 142). Voilà une belle carte à poster qui n'est pas moins véridique que la douleur ou la «révolte du pauvre» ou de la résignation empoisonnée de la malheureuse arménienne. Dans ce Tabriz des années 50, il y a l'hiver «rapide» (je sais, tu l'as déjà dis), les loups, le thé, le charbon, la vodka russe, le travailleur au caractère bien trempé et le sans-travail aux allures de séraphin déjà cité plus haut, assis dans le froid, ou chaudement installé contre le poêle du *ghahvekhâneh* avec ses compagnons d'infortune et quelques fortunés. Lisez donc ce qu'en dit Nicolas Bouvier et profitez: «*C'était admirable, et bien persan, cette manière de se tailler au cœur d'une vie perdue, malgré les bronches rongés et les engelures ouvertes, un petit morceau de bon temps*» (p. 174). En cette ancienne capitale de l'Azerbaïdjan (Tauris, comme disait nos ancêtres du nord-ouest iranien, nos pêcheurs de la rivière Talkheh et nos bateliers du lac Oroumieh) Bouvier aura beaucoup vu et entendu. Et les récits contés par les uns, et les images picorées grâce aux autres n'ont rien de commun avec ceux et celles que l'on prête à l'époque Ilkhanide (XIIIe siècle) dont on raconte ailleurs (dans les livres savant) la glorieuse chronique. Celle de Bouvier ne dure que quelques mois et semble se passer en bas des escaliers (tellement elle se mêle au quotidien du lieu), ou bien près du réchaud, dans de petites ruelles où n'entre que le froid, la neige, un beau sourire et quelques phrases, austèrement tournées (en français) par un *arbâb* du coin, ou par un fils d'*arbâb* (qui tue le temps en fils d'*arbâb*) qui dit détester sa terre et rêver de Paname. «*La pauvreté à Paris* (apparaissait au jeune Moussa) *comme un statut si enviable qu'il l'imaginait plus coûteux encore que la richesse à Tabriz*» (p. 168) nous rapporte Bouvier, en échos aux propos approchant des fils et des filles d'ailleurs, de Habib à Sabzevâr, de Nasser à Natanz, Chung hi ou Hanel à Pyongyang, Ayanna à Hydarâbâd ou Ademir à Tuzla (… cette manie des jeunes à vouloir toujours mieux et plus!).

Tabriz est aujourd'hui fière d'avoir vécu la fin du règne des Mongols, d'avoir surmonté le déclin entrainé par les innombrables assauts des Ottomans au XIXe siècle; elle est fière aussi d'être revenue dans le giron perse suite à la signature du traité de Turkmanchaï qui libéra la terre des Azéris de la présence Russe. Tabriz à raison aujourd'hui d'être fière (si elle le souhaite) d'avoir vu naître des guerriers révolutionnaires, Mirzâ Koutchak et Sattâr, tous deux turcs et Khâns. Bouvier l'a su, pour l'avoir lu dans un livre savant, ou dans les pages d'un précurseur du Routard ou du Petit Futé. Il n'a que faire cependant, l'auteur-observateur, de ces dates qu'on porte comme un butin ou un fardeau, qui souvent ne disent pas «qui nous sommes» ou «qui ils sont», mais «qui nous voulons tous être». Le voyageur «à la Bouvier» regarde et «gratte» son papier, tout comme il boit son thé, de bon cœur, avec à propos et vérité... ■



Samovar, Tabriz, Iran, hiver 1953-54, photo de Nicolas Bouvier



Sahara - partie nord de l'Afrique

Les sables de l'imaginaire

Elodie Bernard

«Et les grands déserts du monde, le Sahara, le Kalahari, le Gobi, ceux d'Arabie, de Perse et d'Australie, le grand désert américain enfin, offrent leurs vallées mortelles et leur solitude dangereuse à ceux qui savent que l'esprit languit dans la sécurité et vit de privations. Sur ces terres étranges la vie tire une soudaine noblesse du danger et du dénuement.»

Albert Camus

Le monothéisme est né dans le désert. De sa terre originelle, il puise un vocabulaire spécifique: révélations, conquêtes, visions sacrées, silence, recueillement, dénuement… Le désert, lieu de la retraite et de la manifestation du divin dans le christianisme comme dans l'islam. Déserts sahariens, déserts perses, déserts tibétains et même déserts de glace en Arctique ou en Antarctique. Ces terres inviolées, lointaines pour certains, plus proches pour d'autres, mais pour tous des terres rudes et écorchées, ont depuis les premiers âges du monde suscité une littérature particulière, marquées par un imaginaire parfois oppressant, parfois salvateur. La littérature sous toutes ses formes a contribué à faire de ces espaces une région de mystère et d'élévation de l'âme.

De solitaires et lointaines étendues à l'horizon illimité, balayées par le vent des sables et où le moindre murmure de la foule caravanière s'évanouirait dans les profondeurs du «socle du monde». Dans notre imaginaire, le désert appelle souvent l'idée de vide, de silence. En quelque sorte, l'absence de vie et de bruit. L'absence de signes. Mais ce principe d'altérité binaire fomenté selon un format de négation se trouve être fort insuffisant et réducteur dans pareille nature.

Cette terre des solitudes est de fait un espace peuplé. Synonyme d'austérité et de détresse, elle est une terre où les oasis et les caravansérails deviennent des lieux d'échanges incontournables, où la recherche de l'Autre est une nécessité à la survie. Bédouins au Sahara dont les poèmes chantés et composés au cours des premiers siècles de notre ère constituent la première expression de la «littérature dite du désert», ascètes qui se recueillent et méditent ou encore voyageurs étrangers égarés ou mystifiés par l'appel du divin. Sans oublier les *djenoun*, génies maléfiques, qui ensorcèlent de leur présence invisible les sables des déserts africains. Les hommes qui vivent et

traversent les méharées se rejoignent dans une même communauté et se laissent envahir tour à tour par le silence alentour, à la nuit tombée autour des feux de camp, ou à la chaleur du zénith devant le soleil devenu flamboyant.

Sur une terre qui impose le silence à ceux qui la foulent, le langage s'enrichit à mesure que la progression collective œuvre et s'efforce d'aller toujours un peu plus loin, toujours un peu plus profondément entre regs et ergs, entre oueds et oasis. Ce lieu où l'on ne peut se poser, se fixer, où se perpétuent les errances, où l'on est continuellement en route vers, permet de projeter sur l'espace les codes d'un langage, des valeurs humaines, des signes et repères. Silence et langage, une interaction qui ne cesse dans le désert. Ce silence-ci révèle un langage à part entière. Le désert devient la métaphore du silence par excellence chez le français Saint-John Perse et chez bien d'autres poètes. La «littérature du désert» tente d'inscrire au cœur de son écriture le silence dès lors considéré comme un véritable leitmotiv.[1]

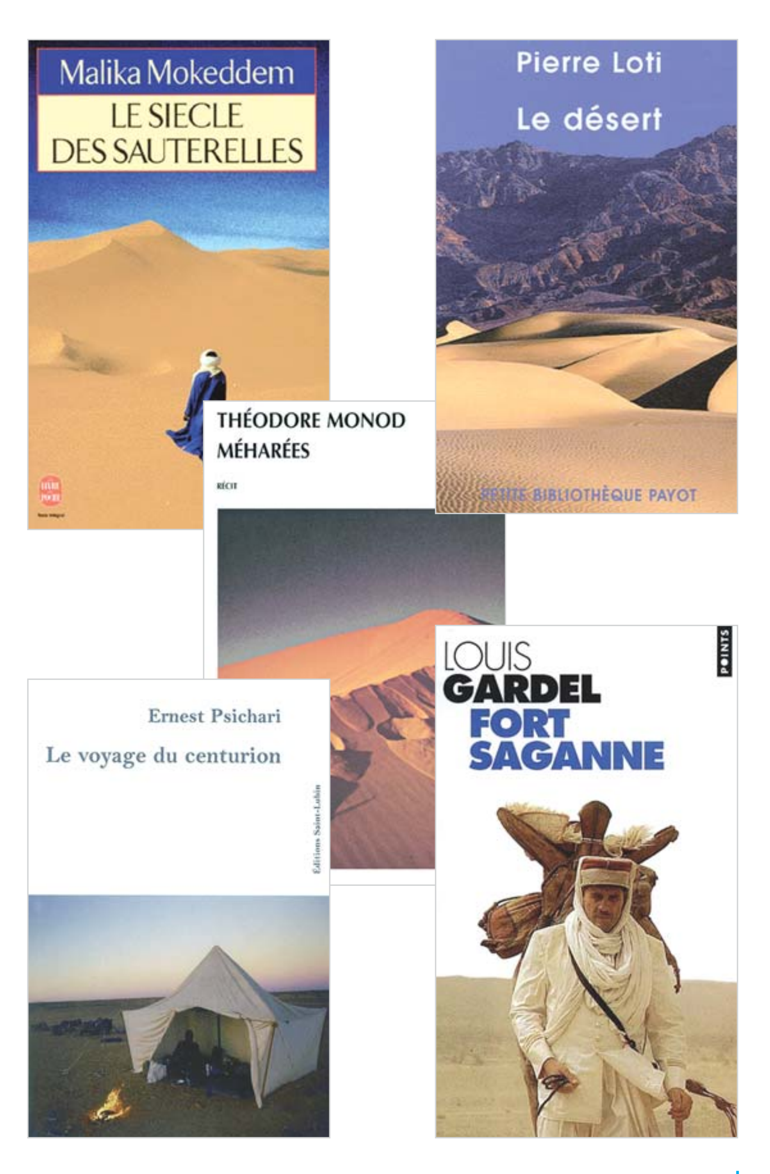
« *Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide. Il communique à l'âme un équilibre que tu ne connais pas, toi qui as toujours vécu dans le tumulte; loin de l'accabler, il la dispose aux pensées légères. On croit qu'il représente l'absence de bruit, comme l'obscurité résulte de l'absence de lumière; c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations à l'oreille à celles de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne, qui rend les perceptions plus claires, nous ouvre le monde ignoré des infiniment petits bruits, et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances.*»

Un été dans le Sahara, Eugène Fromentin. (1857)

Dans la littérature française, le désert, à l'origine biblique et mythique, s'enrichit d'une dimension scientifique au cours des XIXe et XXe siècles et d'un aspect davantage fictionnel au XXe siècle.

Certains livres et auteurs sont devenus presque incontournables pour appréhender ces vastes étendues: *Un été au Sahara* d'Eugène Fromentin; Charles de Foucauld; *Les Nourritures terrestres* (1897) et *El Hadj* (1899) d'André Gide; Ernest Psichari avec *Les Voix qui crient dans le désert* et *le Voyage du Centurion* (1915); Théodore Monod avec *Méharées* (1937) et *Le Chercheur d'absolu* (1997); l'aviateur français Antoine de Saint-Exupéry avec *Vol de Nuit* (1931) et *Terre des Hommes* (1939) où il vécut dans le désert avec son mécanicien Prévot «*l'enfer de la mort qui menace et le paradis de la vie retrouvée*.» Selon les affinités, les récits de voyage abordent également avec délicatesse cet espace: l'œuvre d'Isabelle Eberhardt qu'elle consacra entièrement au désert avec une grande sensualité littéraire, citons *Ecrits dans le sable* et *Amours nomades*; l'ethnologue Odette du Puigaudeau qui partit dans le désert à la rencontre des derniers nomades sur Terre et en rapporta les livres *Pieds nus à travers la Mauritanie* (1936) et *Le Sel du désert* (1940); ou encore l'aventurier français Michel Vieuchange, premier Européen à avoir visité les ruines de la cité interdite de Smara dans l'Ouest saharien (*Smara,*

> Cette terre des solitudes est de fait un espace peuplé. Synonyme d'austérité et de détresse, elle est une terre où les oasis et les caravansérails deviennent des lieux d'échanges incontournables, où la recherche de l'Autre est une nécessité à la survie.



Le désert et l'appréhension, au moment du grand départ, de son vide semblent remplir leur tâche, à savoir précipiter l'être humain aux bords de ses abîmes propres à sa condition. Comme s'il eut été nécessaire de se situer sur des terres étrangères, parfois mortelles et dangereuses, pour se rendre compte de la vulnérabilité de l'existence et de la noblesse du courage.

chez les dissidents du Sud marocain et du Rio de Oro (1932). Dans la lignée des voyageurs partis à la découverte des déserts du monde, d'autres figures d'écrivains naissent parmi les militaires, méharistes, explorateurs, et se juxtaposent au décor devenu dans l'instant théâtral. Citons les récits de Louis Gardel, *Fort Saganne* (1980), de Pierre Benoît, *L'Atlantide* (1919), ou encore de Roger Frison-Roche avec *l'Appel du Hoggar* (1937) et *La Montagne aux écritures* (1952).

Concernant les déserts persans, Jean-Baptiste Tavernier, coursier en pierres précieuses, écrivit au XVIIe siècle *Voyages en Perse*. Au XIXe siècle Jane Dieulafoy, déguisée en cavalier traversa la Perse à dos de mulets et partagea avec l'Occident ses découvertes archéologiques dans *Une Amazone en Orient* et *L'Orient sous le voile*. Puis plus récemment en 1933, Robert Byron s'intéressa aux origines et à la culture islamiques en relatant ses découvertes dans *Route d'Oxiane*.

Les gens de lettres semblent être animés par des motifs individuels, différents des uns des autres: amour de l'aventure, intérêt ethnographique pour les peuples des déserts, curiosité archéologique. Mais pour tous, le désert pourrait se résumer ainsi: un unique petit grain de sable qui rayerait une vision trop manichéiste du monde, entre angoisses et plaisirs, entre Bien et Mal, entre sécurité et danger. Car le désert n'a fait sienne d'aucune frontière, d'aucune limite. Toute entreprise humaine de délimitation est vaine.

«*Son immensité prime tout, agrandit tout, et, en sa présence, la mesquinerie des êtres s'oublie. […] Et tout de suite, autour de nous, c'était l'infini vide, le désert au crépuscule, balayé par un grand*

vent froid; le désert d'une teinte neutre et morte, se déroulant sous un ciel plus sombre que lui, qui, aux confins de l'horizon circulaire, semblait le rejoindre et l'écraser. […] Au loin, les monotones horizons tremblent. Des sables semés de pierres grisâtres; tout, dans des gris, des gris roses ou des gris jaunes.»

Le Désert. Pierre Loti. (1894)

C'est parce que dans le désert, la sensibilité de l'écrivain se confronte à un silence troublant de signes et à un tourbillon de ses sens en effervescence – loin d'être par conséquent le vide auquel on pourrait s'attendre – que celui-ci acquiert ce que Victor Segalen appelle le «pouvoir de concevoir autre» dans *Essai sur l'Exotisme*. Par le divers senti et ressenti, l'écrivain en fait une règle d'esthétique d'exotisme universel. *Exo* est défini de la façon suivante par l'auteur: «*tout ce qui est «en dehors» de l'ensemble de nos faits de conscience actuels, quotidiens, tout ce qui n'est pas notre «Tonalité mentale» coutumière*.» Loin d'être l'exotisme lourdement chargé de relents colonialistes et plus communément admis en Occident à son époque, il en fait un vecteur d'une esthétique dont le Divers suprême, l'Autre de tout ce qui est connu sont le Divin. Dans *Equipée*, Victor Segalen s'interroge: «*L'imaginaire se déchoit-il ou se renforce-t-il quand il est confronté au réel?*» L'imaginaire lié au désert est grand mais cela contribue à enrichir la connaissance du poète. Celui-ci module le monde et la nature, il les agence, après avoir été soumis à leurs exigences et tente ainsi de compenser les insuffisances de ce réel. Le réel est à excéder par «*le transfert instantané, constant, de l'écho de la présence et du désir de l'observateur*», note Victor Segalen. Il accomplira alors son voyage «*dans les profondeurs de l'humanité*».

«*Le besoin indomptable de solitude et d'immensité qui l'habite est, de fait, une sorte d'instinct de survie, une dynamique mystérieuse qui ne l'asservit à la marche que pour le protéger des autres, pour le sauver de lui-même. Au rythme de ses pas ou à la cadence des méharées, il ausculte la démesure des infinis pour se dépouiller des prétentions, des soucis, pour réduire les démangeaisons de l'orgueil. Il puise dans la marche un épuisement salvateur, une sorte d'ivresse des grands espaces dans lesquelles il s'absorbe tout entier. Et la nudité des regs et hamadas épure ses pensées, leur donne une ascèse véritable.*»

Le Siècle des Sauterelles, Malika Mokeddem. (1996)

> En plein désert, les comportements héroïques supplantent les instincts primitifs. La condition humaine se sculpte au plus près de la rocaille, au plus vif de l'émotion. Tel un écho à la parole de Dieu, l'appel du désert convie à la révélation mystique ou tout simplement peut-être, à la révélation à la vie.

Le désert et l'appréhension, au moment du grand départ, de son vide semblent remplir leur tâche, à savoir précipiter l'être humain aux bords de ses abîmes propres à sa condition. Comme s'il eut été nécessaire de se situer sur des terres étrangères, parfois mortelles et dangereuses, pour se rendre compte de la vulnérabilité de l'existence et de la noblesse du courage.

«*Prends ton bâton, et marche vers ta douleur, ô voyageur! et il faudra repartir, repartir encore et, sur le sentier rocailleux où le pied se meurtrit, avancer, mais sans*

but, marcher, sans but, marcher toujours et sans espoir d'arrivée, dans l'universelle incertitude.»

Le Voyage du Centurion. Ernest Psichari.

Lorsque Antoine de Saint-Exupéry raconte dans *Terre des hommes* l'accident de Guillaumet dans la cordillère des Andes, il écrit: «*Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.*» Le héros surmonte la bête. En plein désert, les comportements héroïques supplantent les instincts primitifs. La condition humaine se sculpte au plus près de la rocaille, au plus vif de l'émotion. Tel un écho à la parole de Dieu, l'appel du désert convie à la révélation mystique ou tout simplement peut-être, à la révélation à la vie.[2] Cet appel, si lancinant fût-il, peut se révéler être l'appel tragique de la mort et l'être dans les faits. Michel Vieuchange trouva la finalité de sa destinée dans la ville d'Agadir, sur le chemin du retour de son périple à Smara et Wilfred Thesiger se laisse parfois emporter par des vagues à l'âme.

L'Histoire du désert s'est inscrite dans le sang et la sueur, à la recherche de possessions territoriales et de gisements d'or noir, elle est aussi l'Histoire de la connaissance de l'Autre et de l'approche de l'être humain à ses propres limites.

«*...et c'était vers lui que je me sentais porté, repris à nouveau par le désir ardent de le parcourir. Je m'étonnais de cette force étrange qui me poussait encore vers cette vie presque impossible à vivre. [...] Je ressentis à plusieurs reprises une envie irrésistible de m'arrêter, de me laisser tomber sur ce sable brûlant*»

Le Désert des Déserts. Wilfred Thesiger.

Mais dorénavant l'imaginaire du désert ne sera plus relié au caractère terriblement sec et aride de ces terres mais tendra au contraire sur le fil de la conquête qui façonne l'esprit de tous les hommes, et ce quelque soit leur nationalité. Conquête militaire et impériale pour certains, quête de sens et parcours initiatique pour d'autres. La littérature du désert fut marquée en Occident par le rapport de force et l'esprit de domination sur des terres vierges puis conquises. Les déserts de la péninsule arabique furent les lieux de prédilection pour la littérature anglaise et américaine à l'ère coloniale avec des livres qui font date dans l'histoire de la littérature comme *Les Sept Piliers de la Sagesse* de Thomas Edward Lawrence surnommé Lawrence d'Arabie, alors officier de liaison britannique auprès des forces arabes lors de la Révolte arabe contre les Ottomans de 1916 à 1918. Le titre de ce livre datant de 1922 fait référence à une formation de roches dans le désert de Wadi Rum en Jordanie nommée les «sept piliers de la sagesse» ou encore *Le Désert des déserts* de Wilfred Thesiger publié en 1978.

C'est à chacun d'appréhender cet espace selon ses profondes affinités. Terre de désespoir ou terre de réjouissances. Théodore Monod éclaire son sentiment qui le lie au désert à jamais, dans l'introduction à son livre intitulé *Maxence au désert. Un voyage en Mauritanie,* en 1923.

«*Dix années de ma jeunesse se sont trouvées à la fois illuminées et ravagées par un sentiment non partagé que j'avais pris très au sérieux et qui m'avait plongé dans un état d'esprit singulièrement accordé à la nature même d'un pays désertique: le Sahara mauritanien se*

trouvait donc particulièrement bien préparé pour accueillir, à travers ses tristes immensités, le pèlerinage d'un cœur dont la blessure n'allait se voir cicatrisée que six ans plus tard.»

Dans *La mort en Perse*, écrit dans les années trente, l'écrivaine torturée Anne-Marie Schwarzenbach voit paradoxalement en la «Vallée heureuse» au-dessus de Téhéran son propre désespoir intérieur, sa propre solitude. Elle est victime de peurs irraisonnées et se sent livrée à elle-seule, sans protection aucune, dans un pays démesurément intimidant.

«*Derrière nous s'étendait la route qui traverse d'abord la morne plaine désertique de Téhéran, puis un océan immobile de collines, montant et descendant ces dunes jaunes jusqu'en haut du col d'où elle plonge brutalement, décrivant d'effrayants virages, dans la vallée encaissée de Rudahend.*»

L'Histoire du désert s'est inscrite dans le sang et la sueur, à la recherche de possessions territoriales et de gisements d'or noir, elle est aussi l'Histoire de la connaissance de l'Autre et de l'approche de l'être humain à ses propres limites. Au terme de la période coloniale, les récits en Occident s'évanouissent avant de revenir de plus belle sur la scène littéraire avec de nouvelles priorités – probablement plus humanistes et universelles, telle une «aventure poétique et une extase sensuelle» – avec aussi une relecture de l'histoire des lieux et une réflexion sur le nomadisme et l'errance. L'homme de lettres reconnaît alors en le socle terreux une dynamique en soi.

«*Les grandes civilisations qui ont éclairé le monde ne sont pas nées au paradis. Elles sont apparues dans les régions les plus inhospitalières de la planète, sous les climats les plus difficiles […] Ce ne sont donc pas les hommes qui ont inventé ces civilisations. Ce sont plutôt les lieux, comme si, par adversité, ils obligeaient ces créatures fragiles et facilement effrayées à construire leurs demeures.*» (p.56)

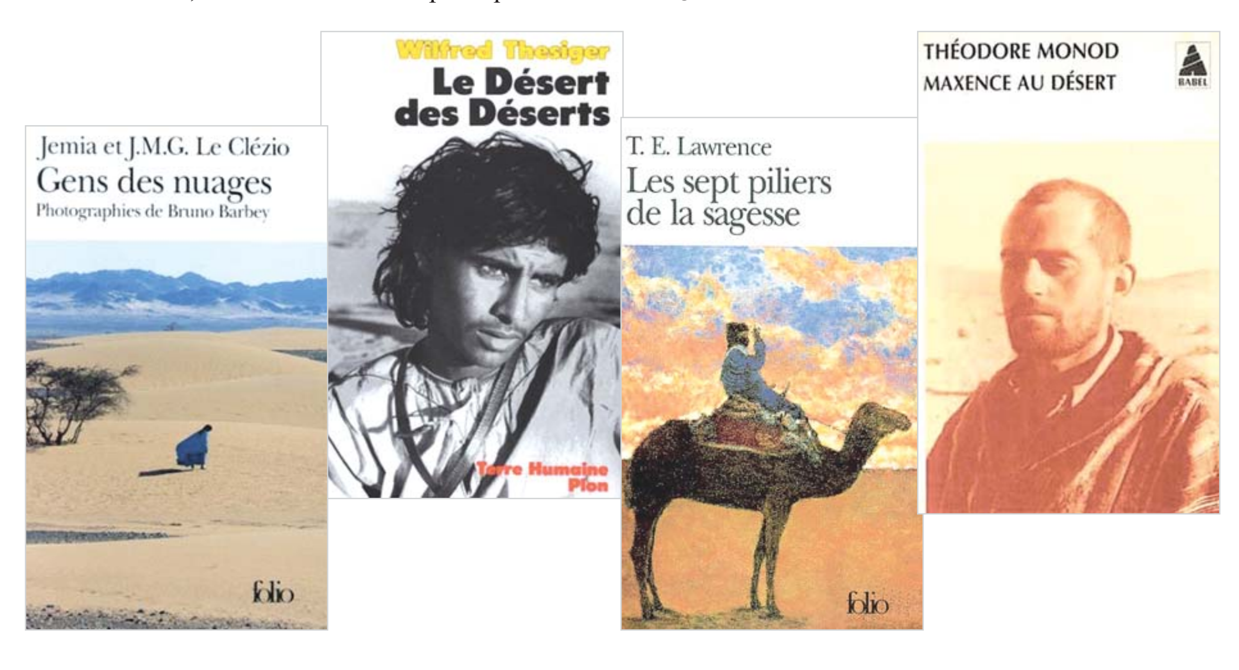
«*Il se pourrait que le devenir des hommes, fait d'injustice et de violence, ait moins de réalité que la mémoire des lieux, sculptée par l'eau et par le vent.*» (p.69)

«*Ce n'est pas par les armes que les maîtres soufis luttent contre le mal, c'est par la puissance de leur verbe, par l'exemple de leur pureté, par la force de leur sacrifice.*» (p.139)

Gens des Nuages (1997) de JMG Le Clézio, prix Nobel de littérature 2008. ■

---

1. Rachel Bouvet, *Pages de Sable. Essai sur l'imaginaire du désert,* Editions XYZ.
2. Cf. interview d'Eric Emmanuel Schmidt par Saeed Kamâli Dehghân dans *La Revue de Téhéran* d'août 2008.





Entretien avec Alirezâ Yazdâni, verrier

Monireh Borhâni

Traduit par
Arefeh Hedjâzi

Alirezâ Yazdâni est né en 1962 à Téhéran. Il est diplômé en design et impression sur textile et a un master de recherche artistique de la faculté d'art et d'architecture de l'Université Azâd. Il enseigne actuellement la sérigraphie et s'est spécialisé dans la confection d'œuvres artistiques en verre. Il a participé à de nombreuses expositions collectives dont la biennale des sculpteurs iraniens contemporains du Musée des Arts Contemporains de Téhéran, et organise tous les ans une exposition à la galerie Haft-Samar. Nous l'avons rencontré à l'occasion de sa dernière exposition.*

Monsieur Alirezâ Yazdâni, vous êtes verrier. Pouvez-vous vous présenter plus en détails?

Je m'appelle Alirezâ Yazdâni. Je suis chercheur en art et enseignant d'art plastique à l'université. Je suis également critique d'art. Je travaille sur le verre fonctionnel et artistique depuis une vingtaine d'années; ceci est ma septième exposition.

Quelle est la différence entre le verre fonctionnel et le verre artistique?

Le verre fonctionnel est le verre utilisé dans des objets qui ont une utilisation fonctionnelle, un vase ou un chandelier par exemple. Les verres artistiques sont uniquement décoratifs, par exemple les verres «tableaux» ou les verres «statues». Pour beaucoup de gens, le verre doit avoir essentiellement une fonction pratique; c'est pourquoi je consacre une partie de mon travail au verre fonctionnel, mais je m'intéresse essentiellement à l'utilisation artistique du verre.

Quelles techniques utilisez-vous?

J'utilise toutes les techniques utilisées dans les ateliers traditionnels, les possibilités de fonte et de coloriage, etc. Le travail se fait en équipe, et par étape. Le verre qui sort du four est fondu; il a la consistance du miel et ne peut être travaillé que pendant un laps de temps très court, trente à quarante secondes. Un peintre peut consacrer des jours ou des semaines à un tableau, ce n'est pas le cas pour le verrier. Celui qui travaille avec du verre est obligé d'avoir un plan préétabli et une idée précise de la forme qu'il veut obtenir à cause du temps limité dont il dispose. Parfois, le résultat obtenu correspond exactement à ce que l'artiste avait en tête, mais le plus souvent, le verre prend une forme inattendue, mais le résultat est très beau quand-même. Contrairement à la peinture ou à la sculpture, l'art du verre est toujours un art de groupe: les verriers travaillent toujours en équipe, et chaque membre a un travail spécifique à accomplir. Le processus doit être parfaitement rodé pour que chacun puisse remplir ses fonctions à la seconde, avant que le verre ne durcisse. Ce travail d'équipe nécessite la présence d'une personne à la tête du groupe, chargée de superviser le travail de l'ensemble; il faut également

avoir un plan préétabli pour aboutir à la forme de verre conçue au préalable.

On voit beaucoup de collages dans cette exposition…

Effectivement, la plupart des pièces présentées dans cette exposition sont des ensembles ou des collages sur des tableaux ou sur d'autres supports. Nous les avons obtenus à partir de plusieurs procédés à chaud ou à froid, tels que la fusion simultanée ou le collage après la fonte. Le but était de mettre côte à côte des verres avec des caractéristiques différentes, de manière à ce qu'ils se mettent mutuellement en valeur tout en formant un ensemble harmonieux et hétérogène. Ce type de travail est nouveau. J'essaie au maximum de profiter de la réflexibilité et de la transparence du verre, qui laisse voir la lumière au travers. C'est cette caractéristique du verre qui m'intéresse surtout. Dans un tableau ou une statue, vous ne voyez que le tableau, alors qu'ici, à travers ce verre, vous avez aussi la réflexion de la lumière sur le mur. Ces réflexions multicolores de lumière créent une œuvre nouvelle et entourent le verre comme un cadre. Je pense que le verre a de ce fait une potentialité artistique pratiquement inépuisable. J'ai tenté dans mon travail de développer cette potentialité, et de mettre en valeur la luminosité du verre. J'essaie également d'être attentif à l'esprit contemporain; je veux que mes interlocuteurs se sentent en relation avec les formes que je crée et que ces formes leur parlent. J'utilise le plus souvent un matériel très résistant pour mes collages, de manière à ce qu'ils ne s'abiment pas au fil du temps.

Y a-t-il d'autres artistes, en Iran ou à l'étranger, qui effectuent le même style de travail que vous?

Bien entendu, je ne connais pas tous les artistes verriers du monde. Chaque artiste a son propre style et ses propres techniques, ses propres moyens d'expression, une perception unique et originale du monde, qu'il dévoile grâce au verre. Chaque année, des dizaines de magnifiques pièces en verre sont créées à travers le monde. Il y a aussi beaucoup d'artistes qui travaillent dans d'autres domaines tels que la peinture, et qui s'intéressent aussi au verre dans leur parcours artistique. Je peux citer en Iran les peintres Shabâhangui ou Yârshâhi, qui se sont momentanément tournés vers la verrerie. Je pense que ce qui importe est le regard de chaque artiste, qui lui est spécifique quel que soit son domaine d'activité. J'essaie d'encourager mes amis artistes à partager mon regard de verrier, même pour un court moment. Des sculpteurs, graphistes et peintres tels que Tanâvoli, Yârshâhi, Haghighi ou Dabiri ont collaboré avec moi quelque temps, ce qui m'a permis de découvrir leur point de vue artistique sur le verre. Mais il faut dire que le travail du verrier est difficile. L'air de l'atelier est extrêmement pollué, il y fait très







chaud, les conditions de travail sont difficiles à supporter. C'est l'une des raisons qui incitent beaucoup d'artistes à éviter ce domaine, d'autant plus que le verrier est aussi un artisan et que pour sa propre sécurité, il doit parfaitement maîtriser son travail, ce qui nécessite une formation spécialisée.

Vous utilisez beaucoup de couleurs dans votre travail. S'agit-il de couleurs synthétiques ou naturelles?

La majorité des matières mélangées dont est issu le verre a une couleur naturelle, mais nous ajoutons aussi parfois des couleurs au moment de la fonte. Ce ne sont pas des couleurs synthétiques à proprement parler, puisque les matières premières du verre sont dotées d'une couleur naturelle.



Est-ce que les couleurs que vous utilisez ont un symbolisme particulier? J'ai vu par exemple plusieurs poissons de couleur turquoise. Le poisson et la couleur turquoise sont tous deux des symboles dans la culture iranienne. Quelle est l'influence de cette culture dans votre travail?

Il est certain que la culture iranienne influence mon travail. C'est impossible que cela ne soit pas le cas, consciemment ou inconsciemment, et je n'ai d'ailleurs jamais essayé de me mettre en autarcie et me couper de ma culture pour travailler. Je pense d'ailleurs qu'il n'y a pas d'artiste qui ne prenne pas en compte, de quelque manière que ce soit, sa culture. Chaque artiste est fier d'utiliser les trésors culturels de son pays pour créer quelque chose de neuf, d'original, qui montre son regard contemporain sur la vie, mais qui plonge aussi ses racines dans sa tradition et son passé culturel. Quoi que l'on fasse, on est toujours en train de prendre position pour ou contre le passé; il n'y a jamais eu de rupture radicale dans le domaine de l'art. Si vous allez dans les vieilles mosquées et mausolées, vous voyez la réflexion de la lumière sur les murs, le sol, le plafond, à travers les vitraux taillés, et cela crée une indicible ambiance mystique. Et moi, en tant qu'artiste verrier, je m'inspire de ces effets, j'essaie de rendre cette impression de méditation, de relation au divin qui caractérise le travail du verre et les vitraux des mosquées et tombeaux. C'est la part consciente de l'influence que









je subis de la culture iranienne. Quant à la couleur turquoise, c'est la couleur iranienne, dont j'espère ne pas abuser. Comme vous pouvez le constater, je m'en sers généralement comme élément central dans un plan de couleur orange, jaune ou rouge. J'utilise également des couleurs qui sont proches de ce bleu. C'est dans ces éléments et dans bien d'autres que mon appartenance culturelle apparaît, de façon volontaire ou non.

Depuis combien d'années travaillez-vous en tant que verrier, et que pensez-vous de votre parcours?

Cela fait vingt ans que je travaille dans ce domaine et j'ai jusqu'à aujourd'hui organisé sept expositions. Dans mes travaux, je discerne parfois une volonté de briser les cadres, de sortir du champ, une certaine forme de révolte, de sauvagerie, alors que j'ai aussi de longues périodes de calme pendant lesquelles ce que je crée est géométrique, très rigoureusement ordonné, sage. L'avis du public est important pour moi. Il y a beaucoup de personnes qui sont intéressées par cet art, mais qui ne peuvent pas le pratiquer eux-mêmes parce que travailler avec du verre est difficile. Ces personnes s'intéressent donc à ce que je fais, m'encouragent et me demandent de persévérer. Ces encouragements ont un rôle absolument fondamental dans mon travail. Sans mon public, j'aurais depuis longtemps abandonné le verre, malgré ma passion pour ce matériau, car comme je l'ai dit, la fabrication du verre est difficile, et l'air de l'atelier est pollué et dangereux pour la santé. Et donc, pour ces gens, mais aussi à cause de ma passion pour le verre, je me sens obligé d'organiser chaque année une exposition, qui attire les amoureux du verre.

Comment votre exposition est-elle accueillie par le public?

Formidablement bien. Chaque année, quatre vingt mille personnes visitent les galeries d'art, principalement les galeries de peinture. Le type de travail que je fais est plus rare et moins connu, mais attire quand même un grand nombre de visiteurs, de connaisseurs, de collectionneurs, et des gens curieux de découvrir la dimension artistique du verre.

Pourquoi avez-vous choisi d'utiliser le verre pour vos œuvres?

Je ne sais, je ne peux pas vous répondre. J'ai été attiré par le verre parce que j'aimais sa transparence, son honnêteté, ses qualités. Très vite, je me suis totalement et définitivement passionné pour ce matériau.

La Revue de Téhéran vous remercie de nous avoir accordé cet entretien.

Je vous remercie également. ■

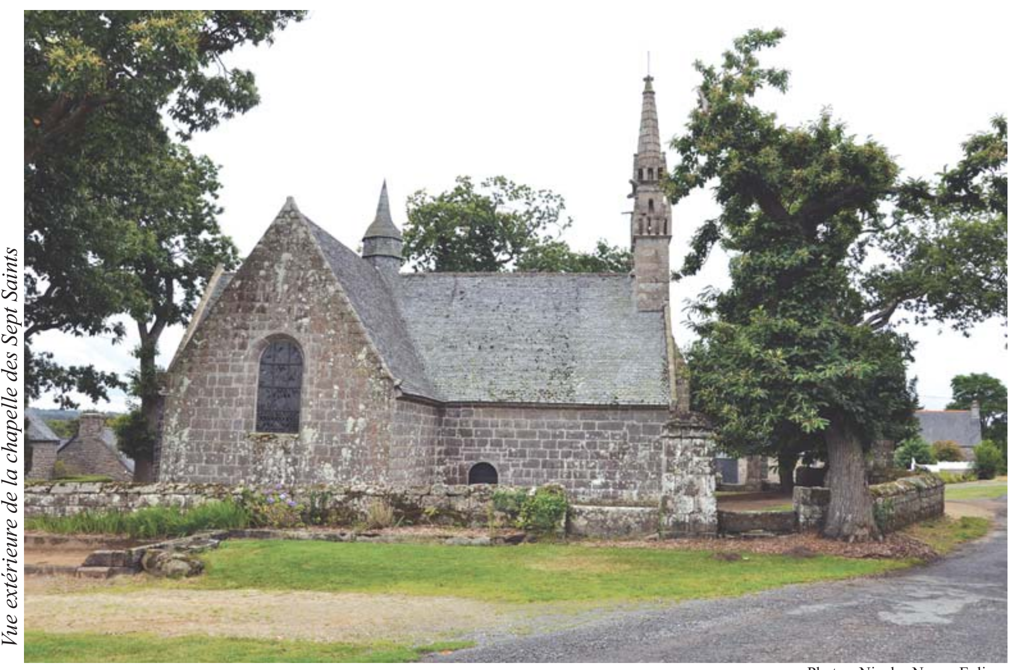
---

* Gallerie artistique Haft Samar, No. 8, 5e allée, rue Koohenoor, avenue Shahid Motahari, Téhéran.



Le pardon des Sept Saints Dormants d'Ephèse L'édition 2009 des rencontres islamo-chrétiennes de Vieux-Marché

Amélie Neuve-Eglise



Vue extérieure de la chapelle des Sept Saints

Photos: Nicolas Neuve-Eglise

La 55e édition des rencontres islamo-chrétiennes présidée par Mgr Claude Rault, évêque du diocèse de Laghouat-Ghardaia en Algérie, s'est déroulée les 25 et 26 juillet 2009 à Vieux-Marché dans les Côtes d'Armor. Ces rencontres furent cette année consacrées au thème suivant: "*Pour une paix sereine entre les deux rives de la Méditerranée: quelles conditions politiques, quels moyens culturels?*" Cet événement unique a pour origine une histoire commune aux traditions chrétiennes et musulmanes, l'histoire des Sept Dormants d'Ephèse, ainsi qu'un homme, le grand islamologue Louis Massignon (1883-1962), qui découvrit en Bretagne l'existence d'un culte voué à ces Sept Saints qui font également l'objet d'un profond respect en islam. La sourate 18 du Coran[1] fait ainsi mention de ces jeunes gens s'étant réfugiés dans une caverne en compagnie de leur chien afin de fuir les persécutions religieuses dont ils étaient victimes. Ils tombent alors dans un profond sommeil jusqu'à leur "résurrection" plus de trois siècles après. Dans la tradition musulmane, ce récit constitue un exemple des miracles de la foi et de la miséricorde divine, qui sauve les croyants au cœur pur des situations les plus désespérées.[2] Ces dormants sont donc un "signe" divin par excellence de la dimension salvatrice de la foi. Selon la tradition chrétienne, les Sept Dormants d'Ephèse vivaient à l'époque de l'empereur Dèce (IIIe siècle) et furent emmurés dans une grotte pour avoir refusé d'abjurer leur foi. Ils ressuscitèrent plusieurs siècles après. Intrigués par ces jeunes gens souhaitant acheter de la nourriture avec une monnaie qui n'avait plus cours depuis longtemps, les habitants des lieux ne tardèrent pas à comprendre le miracle qui s'était accompli.[3] Leur culte se développa par la suite dans de nombreux pays d'Orient puis d'Occident.

Pour Massignon, l'histoire des Sept Saints et la présence d'un tel culte à Vieux-Marché a fait de ce village un lieu propice au déroulement de telles rencontres, notamment autour des thèmes communs de la confiance en Dieu et de la résurrection. Si de nombreux pèlerins chrétiens et musulmans se rendent chaque année à la Maison de Marie et à la grotte des Sept Dormants sur le Mont Pion en Turquie, aucunes "rencontres" organisées n'ont réellement lieu, faisant du Pardon des Sept Saints un événement unique et malheureusement trop peu imité.

Histoire des rencontres

L'origine exacte du culte des Sept Saints et sa vigueur particulière à Vieux-Marché a fait l'objet de nombreuses suppositions. Selon l'explication la plus répandue, ce culte aurait été diffusé en Bretagne par l'intermédiaire de moines ou missionnaires grecs accompagnant sur la route de l'étain les commerçants orientaux.[4] Les navires venus d'Orient accostaient dans le port du Yaudet en baie de Lannion, pour ensuite descendre au cœur de la Bretagne par le fleuve du Léguer. C'est alors qu'ils auraient découvert le petit village du Stiffel ainsi que son dolmen, qui devint un foyer important de christianisation dans la région. Le culte rendu aux Sept Martyrs vint peu à peu remplacer les anciennes traditions païennes et fut marquée par la christianisation du dolmen du village. En 1703, une chapelle consacrée aux Sept Saints, où se déroule la messe du Pardon, fut construite sur le dolmen que l'on peut encore apercevoir dans la crypte.

Cet événement unique a pour origine une histoire commune aux traditions chrétiennes et musulmanes, l'histoire des Sept Dormants d'Ephèse, ainsi qu'un homme, le grand islamologue Louis Massignon (1883-1962), qui découvrit en Bretagne l'existence d'un culte voué à ces Sept Saints qui font également l'objet d'un profond respect en islam.



Grand'Messe du pardon à la chapelle des Sept Saints, 26 juillet 2009



Lecture d'une partie de la sourate 18 à la fontaine des Sept veines, 26 juillet 2009

L'histoire du culte des Sept Saints constitue ainsi un exemple remarquable de l'intégration et de l'acculturation de cultes orientaux à la fois aux traditions celtiques et au christianisme naissant.

Si la forte similitude entre les Sept Saints de Vieux-Marché et les "Gens de la Caverne" (*Ahl-e Kahf*) du Coran avait déjà été relevée par plusieurs orientalistes et intellectuels du XIXe siècle tels que Reinbrecht en 1880, Clermont et Ganneau en 1899, ou encore par Ernest Renan, Louis Massignon fut l'instigateur de la mise en place de telles rencontres. Il se rendit pour la première fois à Vieux Marché en 1953 et fut marqué par la ressemblance entre l'histoire évoquée par une vieille gwerz[5] bretonne chantée durant un Pardon et celle des Gens de la Caverne en islam. Un an plus tard, au début de la guerre d'Algérie, Massignon lance la première édition des rencontres qui durent jusqu'à aujourd'hui. Il invite alors les chrétiens et les musulmans à s'unir par la prière pour la paix, et marque une façon de s'engager et d'agir davantage axée sur la rencontre, la non-violence et la prière que sur des actions politiques. Outre les chrétiens présents, des personnalités musulmanes telles que Mohammad Hamidullah ou Ahmadou Hampaté Bâ assistent à ces premières rencontres et écoutent Massignon psalmodier la sourate 18 à la fontaine des Sept veines.

Au début de la guerre d'Algérie, Massignon lance la première édition des rencontres qui durent jusqu'à aujourd'hui. Il invite alors les chrétiens et les musulmans à s'unir par la prière pour la paix, et marque une façon de s'engager et d'agir davantage axée sur la rencontre, la non-violence et la prière que sur des actions politiques.

Au travers de ce rassemblement mais également par son œuvre et ses engagements, Massignon a constamment œuvré pour la mise en place de rapprochements entre les traditions

chrétiennes et musulmanes. Pour cela, il s'est notamment consacré à l'étude de figures "fédératrices" des deux religions telles qu'Abraham, Marie ou encore Fatima; le but de ses recherches n'étant pas de noyer les différences dans un syncrétisme flou, mais "*un moyen d'accéder au Réel, un harpon destiné à tirer l'âme vers Dieu*". Loin de vouloir gommer les différences, il insiste constamment sur le fait que "*pour connaître l'autre, il ne faut pas se l'annexer mais devenir son hôte*".[6] Selon lui, cela ne peut se faire que si l'on voit chacun comme une image de Dieu, et non sans avoir préalablement assumé ses croyances et sa propre singularité.

Une partie de son œuvre, notamment son immense travail sur le mystique Mansour Al-Hallâj[7] ou encore son ouvrage sur Salman le Perse ont été traduits en persan. Massignon eut également une profonde influence spirituelle sur d'éminents chercheurs français tels qu'Henry Corbin et Eva de Vitray-Meyerovitch, ou encore sur le sociologue et philosophe iranien Ali Shariati, qui fut profondément marqué par les études de Massignon sur la personnalité de Fatima.[8]

Après le décès de Massignon en 1962, les rencontres se perpétuèrent: chaque année, une messe en rite oriental fut dite à la chapelle par Mgr Charles Molette jusqu'en 1983, date du centenaire de la naissance de Massignon. Les rencontres furent poursuivies par les amis de Louis Massignon jusqu'à nos jours, où cette année encore, l'un de ses amis, Claude-Louis Duchêne, est venu évoquer sa grande personnalité et déposer des photos de l'époque au pied de la fontaine, où l'on peut notamment voir Massignon en ce même lieu accompagné de Mohammad Taghi. Les profonds liens d'amitié liés avec des personnalités musulmanes reflètent également un autre aspect de la condition du dialogue chez Massignon: la rencontre et le dialogue avec l'autre doit s'enraciner dans des relations personnelles et des liens d'amitié, et non pas seulement par une connaissance théorique des principes de chaque religion.

Loin de vouloir gommer les différences, Massignon insiste constamment sur le fait que "*pour connaître l'autre, il ne faut pas se l'annexer mais devenir son hôte*". Selon lui, cela ne peut se faire que si l'on voit chacun comme une image de Dieu, et non sans avoir préalablement assumé ses croyances et sa propre singularité.

L'édition 2009 du pèlerinage

Les rencontres de cette année ont tout d'abord débutées par un colloque consacré au thème des conditions d'une paix sereine entre les deux rives de la Méditerranée durant lequel Maurice Borrmans, ami de Louis Massignon, a évoqué les moyens que ce dernier préconisait pour assurer la paix entre les différents peuples. Ghaleb Beinsheikh, auteur de nombreux ouvrages dont *La Laïcité au regard du Coran* a évoqué la question de la pertinence de la notion de laïcité de part et d'autre de la méditerranée. Mostapha Chérif, philosophe algérien membre du forum mondial du dialogue islamo-catholique, a évoqué quant à lui les conditions politiques d'une paix sereine entre les différents pays de la Méditerranée. Enfin, Charles Josselin, ancien ministre de la coopération et président de l'association "Cités Unies France", a également rappelé la complexité de la situation entre les pays du Moyen Orient, laissant entrevoir



Les Sept Saints et la Vierge Marie portant le Christ à l'intérieur de la crypte-dolmen de la chapelle des Sept Saints

toutes les difficultés à l'établissement d'une "paix sereine". Le problème des migrations a également été évoqué, notamment des migrants de l'Afrique subsaharienne et de leur "accueil", rendant particulièrement d'actualité cette phrase de Massignon: "*Je pense que les problèmes du début de l'humanité sont ceux qui se poseront à la fin, spécialement celui du caractère sacré du droit d'asile et du respect de l'étranger*"[9]. Les rencontres furent accompagnées de nombreuses activités et ateliers notamment de calligraphies entrecroisées arabes et latines, ainsi que de la traditionnelle soirée du pardon associant traditions chrétienne, bretonne et islamique durant une procession nocturne et d'un *tantad* (feu de joie) accompagné de la gwerz évoquant l'histoire des Sept Saints.

Mgr Rault a rappelé que la vocation des petits diocèses chrétiens en terre musulmane n'était pas de convertir, la conversion étant essentiellement l'affaire de Dieu, et non celle des hommes. "*L'essentiel n'est pas de faire nombre, mais d'être signe*", a-t-il ponctué en citant Jean-Paul II.

Le lendemain, plusieurs centaines de personnes se sont retrouvées pour la Grand'Messe du pardon célébrée à la chapelle des Sept Saints par Mgr Claude Rault accompagné de dix prêtres familiers de l'islam et de sa culture. Durant son sermon succédant à la lecture de l'évangile de la multiplication des pains, Mgr Rault a rappelé que la vocation des petits diocèses chrétiens en terre musulmane n'était pas de convertir, la conversion étant essentiellement l'affaire de Dieu, et non celle des hommes. "*L'essentiel n'est pas de faire nombre, mais d'être signe*", a-t-il ponctué en citant Jean-Paul II. La messe fut également rythmée par plusieurs traits d'union entre les deux traditions, de la comparaison de l'action de grâce du Christ avant de rompre les pains et avant même le miracle de la multiplication, au "*al-Hamdullilah*" ("Grâce à Dieu") des musulmans

remerciant Dieu avant même d'avoir reçu, ou encore avec un Notre Père récité en arabe.

L'office a ensuite été suivi de la lecture d'une partie de la sourate 18 par Mohammad Loueslati, imam de la prison de Rennes, à la fontaine des Sept veines située à proximité. Il a ensuite rappelé que les Sept Dormants constituent un véritable pont entre les deux rives de la Méditerranée, et traite de l'essence même du monothéisme: "*Elle invite à se connaître, mais aussi à se reconnaître*". Un prêtre participant à la cérémonie a enfin rappelé que "*au milieu se trouve la Méditerranée, la* mare nostrum. *Dans cette eau bleue se déversent les fleuves marocains, tunisiens, algériens, italiens, français… toutes ces eaux se mélangent pour donner la Méditerranée. C'est un bel exemple de partage et de fraternité qui doit servir d'exemple à nos actes*".

Ces rencontres ont également donné lieu à la mise en place d'une association "Sources Sept Dormants" chargée non seulement d'organiser les rencontres annuelles, mais également de favoriser tout projet visant à la mise en place de rencontres inter-religieuses se situant dans la même optique et afin de prolonger la dynamique du Pardon des Sept Saints.[10]

La notion de rencontre n'en demeure pas moins très complexe à aborder et bien qu'elle soit parfois chargée de bons sentiments, elle risque parfois de se complaire dans un syncrétisme de bon ton et une tolérance de surface pouvant générer des incompréhensions dangereuses. Loin de ces visées, Massignon invitait à découvrir et à faire converger "*ce qu'il y a de plus authentique dans l'originalité de chaque religion*", et non à rechercher à tout prix à se rassurer et à présenter une unité factice en ne retenant que les dénominateurs communs. Dans ce sens, l'un des mérites essentiels du Pardon des Sept Saints est qu'il contribue à l'effort de décentrement tant préconisé par Massignon qui seul permet de véritablement comprendre l'autre et d'aboutir à un véritable respect mutuel, nous rappelant ainsi que "*notre finalité est plus que notre origine*"[11]. ■

---

1. L'histoire des "Gens de la Caverne" est évoquée dans la sourate 18, versets 9-26.
2. Cet aspect est notamment évoqué dans le verset 16: "*Et quand vous vous serez séparés d'eux et de ce qu'ils adorent en dehors d'Allah, réfugiez-vous donc dans la caverne: votre Seigneur répandra pour vous un adoucissement à votre sort*".
3. Pour un exposé plus détaillé sur la place des Sept Dormants dans les traditions chrétienne et musulmane, voir Neuve-Eglise Amélie, "Les Sept Dormants d'Ephèse et les "*Ahl al-Kahf*", *La Revue de Téhéran*, Mars 2008.
4. L'identification du culte des Sept Saints comme étant celui des Sept Dormants d'Ephèse a notamment été réalisée grâce aux recherches de l'historien breton François Marie Luzel à la fin du XIXe siècle.
5. Une gwerz est un cantique populaire en breton.
6. Massignon, Louis, *Opera Minora*.
7. Edition française: *La passion de Hallâj*, 4 volumes, Gallimard, 1975. Edition persane: *Masâ'eb-e Hallâdj, 'âref-e shahid qarn-e tchahârom-e hejri*, traduction de Ziâoddin Dehshiri, Boniâd-e 'Oloum-e Eslâmi, 1362 (1983).
8. Cette influence le conduisit notamment à donner une conférence à ce sujet qui fut ensuite publiée en persan sous le titre *Fâtemeh, Fâtemeh ast* (Fatima est Fatima) et récemment traduite et publiée en français par les éditions Al-Bouraq. Ali Shariati évoque lui-même cette influence au début de l'ouvrage: "*J'ai voulu, au départ, effectuer un rapprochement avec les études réalisées par le professeur Louis Massignon, faites sur la personnalité de Fatima, sur sa vie mystérieuse, plus particulièrement sur cette impression profonde et digne qu'elle provoque depuis toujours chez les croyants et dans les sociétés musulmanes*", Shariati, Ali, *Fatima est Fatima. L'idéal universel féminin*, Al-Bouraq, 2009, Beyrout, Liban, p. 13.
9. Massignon, Louis, *Opera Minora.*
10. Durant ces dernières décennies, de nombreuses initiatives dans ce sens et plusieurs organismes ont vu le jour, tel que le Groupe de Recherches Islamo-Chrétien (GRIC) fondé en 1977 par une association de chercheurs. Plus récemment, en 2008, un premier Forum islamo-catholique s'est déroulé au Vatican et a permis la rencontre et l'échange de 48 savants musulmans et catholiques. De nombreuses rencontres ont également été organisées dans les pays musulmans.
11. Massignon, Louis, *Dieu vivant No. 4.*

- Site sur le pardon des Sept Saints d'Ephèse: www.vieux-marche.net ou http://paroisse-plouaret.org
- Association des Amis de Louis Massignon: http://louismassignon.org

L'orientalisme allemand au XIXème siècle: entre science et nationalisme

Raphaël Métais

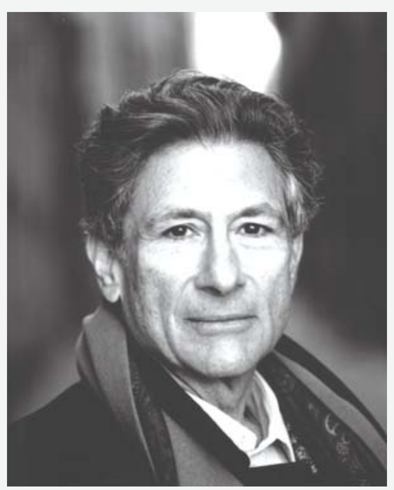
Il est difficile aujourd'hui de s'intéresser à l'orientalisme sans rencontrer la célèbre analyse critique qu'en a faite le professeur Edward W. Said. Dans *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident,* paru en 1979, il soutient que l'orientalisme occidental a développé un cadre normatif et culturel dans lequel l'Orient a été enfermé. L'Orient a existé, dans la pensée occidentale, tel que les Occidentaux eux-mêmes l'ont vu et interprété. En réalité, il analyse principalement les traditions orientalistes française, anglaise et américaine car c'est cette création de l'Orient qui a rendu possible la domination politique que ces puissances ont exercée en Orient depuis la fin du XVIIIe siècle. Il reconnaît ne pas s'intéresser à l'orientalisme allemand au motif que l'Allemagne n'a pas connu «une association étroite entre les orientalistes et un intérêt *national* prolongé, soutenu, en Orient». Selon lui, l'Orient pour les Allemands n'aurait jamais représenté un projet véritable tel qu'il l'a été pour les voyageurs, diplomates et responsables politiques de France et de Grande Bretagne.

Ce parti pris peut se comprendre au regard de l'effectivité de la domination politique exercée par les nations occidentales au cours des XIXe et XXe siècles sur le reste du monde. Mais il a pour conséquence de reléguer au second plan la tradition orientaliste allemande. Pourtant, James Darmesteter, professeur de persan au Collège de France, notait en 1883 que l'Allemagne était devenue «*le grand laboratoire des études orientales*».[1] Et déjà en 1830 l'érudition allemande avait atteint une place prédominante en Europe, ainsi qu'en témoigne le roman de George Eliot *Middlemarch.*[2]

La question est donc de savoir comment l'orientalisme en Allemagne, une «science importée», est devenu une discipline dominante dans le système universitaire et scientifique au niveau international, jusqu'à constituer un réservoir de références et de modèles pour les sciences sociales naissantes à la fin du XIXe siècle.

L'étude de l'orientalisme allemand se justifie d'autant plus, quoique de manière plus sombre, lorsqu'on constate que les idées développées par l'orientalisme allemand ressemblent fortement à celles défendues par deux mouvements politiques extrêmement agressifs au XXe siècle: celui des auteurs de persécutions raciales et du fascisme en Europe et celui des partisans du nationalisme Hindou en Inde.[3]

L'objet de l'article est donc de montrer comment, dans des Etats allemands sans ambitions impériales, s'est développé et institutionnalisé la science orientaliste de façon essentiellement académique et idéologique jusqu'à constituer un puissant instrument que les auteurs nationalistes et romantiques du XIXe siècle n'ont pas manqué d'exploiter.





Edward W. Said



Sylvestre de Sacy



Franz Bopp

Une «science importée»

C'est à Paris, à la fin du XVIIIe siècle, que se produisit l'évènement déterminant qui fit véritablement entrer l'orientalisme dans le cercle des sciences universitaires. En 1795 fut fondée l' «Ecole publique destinée à l'enseignement des langues orientales, d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce». Lieu de passage obligé pour les fonctionnaires et diplomates qui avaient à traiter avec l'Orient, l'école développa, à côté des enseignements utilitaristes, un caractère savant sous l'impulsion des deux premiers directeurs de l'école, Louis Langlès et Antoine Isaac Sylvestre de Sacy. Professeur d'arabe et auteur d'une *Grammaire arabe, à l'usage des élèves de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes.* Sylvestre de Sacy (1758-1838) devint l'orientaliste français le plus célèbre, jouissant d'une renommée internationale. De toute l'Europe, les étudiants affluaient pour apprendre sous son autorité. Et c'est d'Allemagne que vinrent le plus grand nombre de futurs orientalistes.[4] Parmi ses élèves allemands se trouvèrent notamment Heinrich Leberecht Fleicher (1801-1888) et Franz Bopp (1791-1867), qui tous deux jouèrent un rôle important dans le développement de l'orientalisme outre-Rhin.

Progressivement à partir du début du XIXe siècle, les études orientales entrent dans les universités allemandes. Avant Berlin, c'est à Bonn (1818) et surtout à Jena (1817) que furent créées les premières chaires d'études orientales, animées par des professeurs formés à Paris. Ainsi à Jena, Johann Gottfried Ludwig Kosegarten, formé auprès de Sylvestre de Sacy aux langues orientales, fut accueilli au sein de la faculté de théologie en tant que «véritable orientaliste». En effet, jusque là, l'enseignement des langues orientales était assuré par des professeurs qui étaient plus théologiens qu'orientalistes.

> L'orientalisme en Allemagne, une «science importée», est devenu une discipline dominante dans le système universitaire et scientifique au niveau international, jusqu'à constituer un réservoir de références et de modèles pour les sciences sociales naissantes à la fin du XIXe siècle.



Johann Gottfried Ludwig Kosegarten



Jean-François Champollion

Ce mouvement d'introduction de l'orientalisme dans le champ académique s'accéléra durant les années 1820, si bien qu'en 1830, plus de la moitié des universités allemandes - et la totalité des universités situées en Prusse -, avaient en leur sein un orientaliste moderne.[5]

Etant donné l'absence de possessions territoriales allemandes en Orient à cette période, les travaux des orientalistes prirent un aspect purement académique, dont la seule finalité était la connaissance et le savoir. Toutefois, la méthodologie qui fut celle de nombreux orientalistes allemands allait placer cette discipline au cœur du mouvement national du XIXème siècle.

Toutefois, l'orientalisme ne devint un champ académique à part entière qu'avec la mise sur pied de structures permettant l'échange et la diffusion du savoir. Ainsi, de même que la création en 1822 de la Société Asiatique de Paris, dont Jean-François Champollion et Sylvestre de Sacy furent parmi les premiers membres, contribua à l'essor de la science orientaliste en France, l'établissement de la *Deutsche Morgendländische Gesellschaft* en 1845 à Leipzig contribua à l'institutionnalisation de l'orientalisme en Allemagne. Basée sur le même modèle que la Société Asiatique ou que la *Royal Asiatic Society* de Calcutta, elle vit le jour notamment grâce à l'arabiste Fleischer.

Etant donné l'absence de possessions territoriales allemandes en Orient à cette période, les travaux des orientalistes prirent un aspect purement académique, dont la seule finalité était la connaissance et le savoir. Toutefois, la méthodologie qui fut celle de nombreux orientalistes allemands allait placer cette discipline au cœur du mouvement national du XIXème siècle.

Méthodologie

Contrairement aux orientalistes français ou anglais, qui étaient largement préoccupés par des questions de commerce, de politique et d'administration de l'Orient, les orientalistes allemands se concentrèrent sur l'étude du sanskrit, du sumérien et d'autres langues anciennes. Et c'est précisément l'étude de l'Orient ancien et



Jakob Grimm



James MacPherson

de ses langues qui fit la renommée de l'orientalisme allemand, tant du point de vue strictement savant qu'en raison des arguments qu'il donna aux hérauts de la nation allemande dans le mouvement romantique du XIXe siècle.

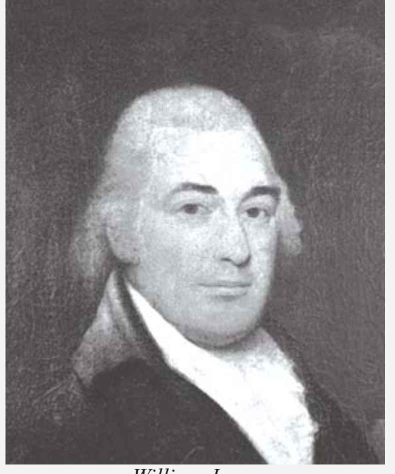
La voie d'accès privilégiée des orientalistes allemands fut donc la recherche philologique et linguistique. L'étude de Tuska Benes nous permet de comprendre comment et pourquoi ces sciences jouèrent un rôle si important dans la définition historique des cultures et dans le projet d'établir des relations généalogiques entre les nations du monde.[6]

Il apparaît ainsi que dès leurs premières recherches, les orientalistes allemands eurent recours à la philologie comparative pour établir des résultats ethnologiques. Cette approche ne divergeait pas réellement de la tradition médiévale qui consistait à faire correspondre les langues existantes aux figures bibliques, particulièrement aux soixante-douze descendants des fils de Noé désignés dans la Genèse. Elle fut renforcée par les travaux de Leibniz (1646-1716), qui accordaient une place importante à la linguistique. Pour lui en effet, les mots étaient ce qui indiquait le mieux l'origine, la parenté et les migrations des peuples.

Cette tradition fut mise en œuvre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par l'orientaliste et historien de Göttingen August Ludwig Schlözer (1735-1809) qui entreprit une classification des peuples du Nord en fonction de leur langue. Pourtant, jusqu'au XIXe siècle, l'étymologie resta une science largement spéculative, les comparatistes n'ayant pas encore les outils adéquats pour relier historiquement les langues qu'ils

Dès leurs premières recherches, les orientalistes allemands eurent recours à la philologie comparative pour établir des résultats ethnologiques. Cette approche ne divergeait pas réellement de la tradition médiévale qui consistait à faire correspondre les langues existantes aux figures bibliques, particulièrement aux soixante-douze descendants des fils de Noé désignés dans la Genèse.


Johann Christoph Adelung


William Jones


Adam Müller

découvraient avec celles dont il est question dans l'ancien Testament. Il est vrai également que la plupart des érudits du 18e siècle étaient des philologues bibliques, ayant étudié l'arabe et le syriaque afin d'interpréter les Ecritures.

Ce n'est qu'avec Herder (1744-1803) que l'étude des langues perdit quelque peu son aspect biblique. Dans son *Traité de l'origine du langage,* il estimait en effet que le langage ne reflétait pas une réalité métaphysique préexistante mais était un produit historique des communautés humaines particulières. Situé au cœur du *Volk*, il exprimait les particularités profondes propres à chaque communauté d'hommes.

La philologie comparée comme méthode de l'orientalisme ne devint pourtant une réalité académique qu'avec les travaux fondateurs de grammaire comparée de Franz Bopp, fondateur de la linguistique comparée allemande et de Jakob Grimm.

Cette importance attachée à l'étude des textes anciens fut déterminante dans le rôle qui allait être celui de l'orientalisme en Allemagne.

La quête de l'origine

Depuis la «traduction» par James MacPherson (1736-1796) du cycle de poèmes d'Ossian[7], quasiment tous les pays d'Europe avaient entrepris, dans une perspective nationaliste, de rechercher les origines de son peuple le plus loin possible (la théorie de «nos ancêtres les Gaulois» date ainsi du XVIIIe siècle seulement). Dans ce cadre, il tenait particulièrement à cœur aux romantiques allemands de trouver le berceau originel du peuple allemand.

Or, justement, les travaux des orientalistes avaient commencé à mettre à jour les liens entre les langues de l'Orient et celle d'Europe. Le persan, par exemple, était déjà largement connu des Européens car il était parlé par de nombreux officiels de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Dès le XVIe siècle, ses liens avec l'allemand avaient été mis à jour. En 1806, dans son *Aelteste Geschichte der Deutschen,* le philologue Johann Christoph Adelung (1732-1806) estimait que la proximité des racines syllabiques dans les deux langues était tellement évidente qu'on ne pouvait avoir affaire qu'à une dérivation d'un peuple

par rapport à l'autre. Les peuples de Perse auraient donc migré vers l'Ouest et se seraient établis en Europe. Toutefois, faute de preuves, il ne détermina pas d'où ces peuples avaient d'abord migré, avant de s'établir en Perse. Par là, l'origine primaire du peuple allemand restait également inconnue.

Les études orientales de William Jones et particulièrement ses recherches sur le sanskrit avaient pourtant déjà donné une solide base aux recherches philologiques en Orient. Ses travaux mirent en évidence le lien entre le persan et le sanskrit. Estimant avoir trouvé dans le sanskrit la langue originelle de l'Homme, il tenta de montrer l'origine commune de tous les peuples de la terre. Les ressemblances qu'il trouva entre le sanskrit et les langues européennes n'étaient pas destinées à montrer que les langues sémites n'avaient pas de lien avec le sanskrit. Toutefois, son approche de la grammaire historique offrit la possibilité d'une reconstruction de l'histoire des langues et des peuples depuis l'époque de Babel.

Ses travaux trouvèrent un écho bien plus favorable parmi les savants allemands qu'anglais. En effet, alors que pour les Anglais, la langue n'était considérée que comme le reflet des structures de l'esprit humain, les Allemands avaient depuis longtemps pour habitude de définir leur mère patrie en termes linguistiques.[8] Herder, passionné par l'étude du sanskrit et qui s'était attaché à observer des liens entre le langage et l'origine nationale des individus, contribua à renforcer cette tradition.

Orientalisme, romantisme et peuple allemand

Lorsque les guerres napoléoniennes ravagèrent l'Europe au tournant du XIXe siècle, nombre de savants, écrivains et poètes allemands sentirent le besoin de trouver ce qui faisait du peuple allemand un peuple original et unique. Rompant avec la tradition classique et avec les références françaises qui avaient marqué la vie savante et culturelle allemande jusque là, les premiers romantiques opérèrent une véritable révolution dont Herder fut l'un des principaux artisans.

Alors que des juristes romantiques tels qu'Adam Müller avaient substitué au concept de Nation celui de *Volk,* défini comme une communauté populaire façonnée par les instincts essentiels, les coutumes et les rites religieux, la pensée romantique commença à valoriser le local plutôt que l'universel, la foi plutôt que la raison et la tradition du passé plutôt que les progrès du futur. Amoureux de l'unique et de l'exotique, le courant romantique épousa tout naturellement le savoir orientaliste dans sa recherche de l'unicité du peuple allemand.

Les études orientales de William Jones et particulièrement ses recherches sur le sanskrit ont donné une solide base aux recherches philologiques en Orient. Ses travaux mirent en évidence le lien entre le persan et le sanskrit. Estimant avoir trouvé dans le sanskrit la langue originelle de l'Homme, il tenta de montrer l'origine commune de tous les peuples de la terre.

Friedrich Schlegel (1772-1829) avait été particulièrement intéressé par les généalogies entre les nations du monde qui semblaient découler de l'étude philologique comparative du sanskrit. Fasciné par les nations, les races et les peuples, il soutenait dans *l'Essai sur la*

langue et la philosophie des Indiens (Über die Sprache und Weisheit der Indier, 1808) «*que le sanskrit et le persan d'un côté, le grec et l'allemand de l'autre, avaient plus d'affinités entre eux qu'avec les langues sémites, chinoises, américaines ou africaines*»[9]. Sur cette base, il déduisit l'unité de la famille des nations européennes, provenant toutes d'un peuple originel ayant vécu en Inde ancienne, entre le Cachemire et le Tibet et parlant le sanskrit.

La recherche du berceau des peuples européens et plus particulièrement du peuple allemand opéra un glissement des connaissances linguistiques vers des considérations ethnologiques, voire ethniques et raciales. Franz Bopp, ami de Schlegel, créa une hiérarchisation des sociétés en fonction de la proximité de leur langue au sanskrit. Sans surprise, les langues élues furent le grec et le latin pour les langues anciennes, les dialectes germaniques pour les langues européennes modernes et le persan pour les langues asiatiques.

Sur une base d'abord linguistique, il opposa donc la famille de nations indo-européennes aux autres familles de peuples et particulièrement à celle des peuples sémites dont les parlers agglutinants lui paraissaient inesthétiques.

Ainsi, la recherche du berceau des peuples européens et plus particulièrement du peuple allemand opéra un glissement des connaissances linguistiques vers des considérations ethnologiques, voire ethniques et raciales. Franz Bopp, ami de Schlegel, créa une hiérarchisation des sociétés en fonction de la proximité de leur langue au sanskrit. Sans surprise, les langues élues furent le grec et le latin pour les langues anciennes, les dialectes germaniques pour les langues européennes modernes et le persan pour les langues asiatiques.

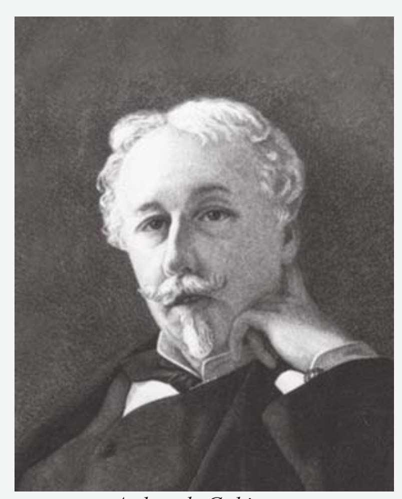
De son côté, le savant et homme d'Etat prussien Wilhelm von Humboldt (1767-1835) développa la vision selon laquelle les meilleures sociétés et les meilleures langues évoluent de façon plus organique, plus naturelle et harmonieuse que les mauvaises. Très intéressé par le sanskrit et les groupes ethniques de la famille indo-européenne, il posa une correspondance entre la position d'une nation dans la hiérarchie des civilisations (la sienne, il va sans dire) et sa langue. Une langue considérée comme «imparfaite» était dès lors un frein au développement intellectuel du peuple qui la pratiquait.

Ainsi, la motivation des orientalistes allemands, et particulièrement des spécialistes de l'Inde, à trouver les affinités linguistiques et raciales entre les nations de la famille indo-européennes produisit une relation évidente entre la race, la langue et la culture. Et de l'idée du triomphe naturel de la race indo-européenne face au déclin irréversible des autres, largement admise parmi les savants et spécialistes de l'époque, émergea le «mythe aryen» qui fit des Européens, et particulièrement des peuples nordiques de l'Europe, des Perses et des Indiens dans une moindre mesure, les heureux héritiers de la race humaine culturellement et intellectuellement supérieure. Ce mythe pourtant, s'il fut défendu par de nombreux savants allemands, fut néanmoins popularisé par le compte Arthur de Gobineau (1816-1882), diplomate, écrivain et orientaliste





Wilhelm von Humboldt



Arthur de Gobineau



Houston Stewart Chamberlain

français, auteur d'un *Essai sur l'inégalité des races humaines* ainsi que par Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), gendre de Wagner et grand admirateur du peuple allemand.

L'orientalisme en Allemagne présente donc deux caractéristiques essentielles, liées l'une à l'autre: science des puissances coloniales d'abord, l'orientalisme a ensuite été transféré en Allemagne où il s'est développé de façon essentiellement savante et académique. Ce développement particulier peut s'expliquer par le fait que jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'Allemagne n'avait pas de possessions territoriales. Ainsi, alors que les Français et les Anglais voyaient l'Orient comme un territoire à exploiter et à administrer, les Allemands s'y sont impliqués surtout de façon académique et savante. Par là, l'orientalisme allemand est devenu, plus qu'ailleurs, un modèle de référence en tant que science universitaire. Ce faisant, l'orientalisme allemand, par sa méthode caractéristique – la philologie et la linguistique comparées – a développé des savoirs et des connaissances, qui dans le contexte historique de la période romantique, ont donné des arguments solides aux discours nationalistes.

Il devient dès lors plus aisé de comprendre pourquoi la svastika, cette croix aux extrémités coudées et signe mystique indien représentant l'harmonie et le bien-être, devint le symbole du régime nazi qui tira des conclusions abominables du savoir produit par l'orientalisme allemand au XIXe siècle. ■

Alors que les Français et les Anglais voyaient l'Orient comme un territoire à exploiter et à administrer, les Allemands s'y sont impliqués surtout de façon académique et savante. Par là, l'orientalisme allemand est devenu, plus qu'ailleurs, un modèle de référence en tant que science universitaire. Ce faisant, l'orientalisme allemand, par sa méthode caractéristique – la philologie et la linguistique comparées – a développé des savoirs et des connaissances, qui dans le contexte historique de la période romantique, ont donné des arguments solides aux discours nationalistes.

*Les symboles de notre pays au Musée National d'Iran**

Djamileh Zia

A l'occasion de la journée mondiale des musées et la semaine de l'héritage culturel, le Musée National d'Iran a organisé du 18 au 24 mai 2009 une exposition intitulée *les symboles de notre pays*. Plus de 400 objets, découverts lors de fouilles archéologiques entreprises dans toutes les provinces d'Iran au cours de ces quatre dernières années étaient exposés. Les objets datant du 2e et du 3e millénaire av. J.-C. étaient très nombreux, si bien que ceux datant de moins de 3000 ans paraissaient presque récents en comparaison. Cette exposition a permis au visiteur de se sentir proche des gens qui vivaient en Iran il y a des millénaires, et de pouvoir imaginer, du moins en partie, leur mode de vie.

-La ville de Râmhormoz, située dans la partie est de la province du Khouzestân, a été fondée à l'époque sassanide. Les premières fouilles archéologiques réalisées dans cette ville datent de 1948. Les fouilles entreprises récemment par une équipe d'archéologues iraniens ont permis la découverte accidentelle, en 2007, d'un cimetière datant de l'époque néo-élamite (585-539 av. J.-C.). Ce cimetière est situé près du village de Djoubadji, à 7 km de la ville de Râmhormoz. Les archéologues y ont découvert deux cercueils en bronze. Il y avait à l'intérieur des cercueils les restes des squelettes de deux femmes, avec deux anneaux en or.

Sur l'un des anneaux était inscrit en écriture néo-élamite «*Shutur Nahunteh, fils de Indada*». Il y avait également dans les cercueils les reliquats des vêtements de ces deux femmes, d'un tissage simple, en lin, et un grand nombre de paillettes et de boutons en or. Les autres objets qui se trouvaient dans les cercueils étaient des objets d'ornement en or, dont certains décorés avec des pierres taillées ou sur lesquels figurait un texte en langue sumérienne en écriture cunéiforme, des bracelets et des broches en or incrustés de pierres, des boucles d'oreille. De la poterie, de la vaisselle et des chandeliers en bronze étaient également dans ces cercueils. Les pieds des chandeliers étaient ornés avec des statuettes de chevaux ou de veaux, sculptées avec une grande précision. Les archéologues ont également trouvé dans ces cercueils deux récipients en forme de poêle, sur les manches desquels figurait une statuette de femme dont le bas du corps était en forme de poisson. L'un de ces récipients est en argent, l'autre en bronze. Ces objets découverts témoignent du goût artistique raffiné des habitants de Khouzestân il y a plus de 3000 ans, et du degré d'excellence qu'ils avaient atteint dans la fabrication des sculptures en métal et des ornements en or.

-Les objets découverts lors des fouilles de trois sites archéologiques de la province de Téhéran étaient également exposés. Le site de Tappeh Pardis a été identifié en 2003. Les fouilles y ont débuté en 2004. Les archéologues y ont découvert des fours pour fabriquer de la poterie datant du 5e millénaire av. J.-

C. C'est la première fois que des fours pour fabriquer de la poterie datant du 5e millénaire av. J.-C. sont découverts dans la partie nord du plateau central de l'Iran. Cette découverte est importante car elle montre que les habitants de cette région vivaient à cette époque dans une société organisée où le travail était divisé et les tâches étaient spécialisées. Les fouilles effectuées sur deux autres sites, celui de Valirân (un cimetière situé près de la ville de Damâvand) et celui de Tappeh Sofâlin (situé au nord-est de la ville de Pishvâ, à proximité de Varâmin) ont permis la découverte d'amphores en terre cuite, d'objets en bronze, d'empreintes de sceaux, ainsi que des inscriptions datant de la période élamite, écrites sur des tablettes en terre séchée.

-Les objets découverts dans le cimetière Mezrâ, dans la province de Ghazvin, datent du 1er millénaire av. J.-C. Ce sont des ornements en or et en argent, des statues et des objets en bronze, des sceaux taillés sur de la pierre, des colliers. 90% de ce cimetière a



Khouzestan, cimetière Djoubadji, objet découvert dans une tombe de femme, période néo-élamite (585-539 av. J.-C.)



Khouzestan, cimetière Djoubadji, ornements en or découverts dans les tombes de deux femmes, période néo-élamite (585-539 av. J.-C.)



Téhéran, Tappeh Sofâlin, amphores en terre cuite, période arsacide (250 avant-224 après J.-C.)



Téhéran, Tappeh Pardis, objets en terre cuite, 1500-1300 av. J.-C.



Ghazvin, Tappeh Ghabrestân, objets en terre cuite, 3700 av. J.-C.

Ghazvin, cimetière Mezrâ, colliers, 1er millénaire av. J.-C.

Ghazvin, objets en terre cuite. Les trois objets placés en arrière proviennent du cimetière Mezrâ (1er millénaire av. J.-C.), les trois objets placés en avant proviennent du Tappeh Ghabrestan (3700 av. J.-C.)



Ispahan, Ghaleh Bozi, paléolithique moyen (il y a 45000 à 40000 ans)

Azerbaïdjan de l'Est, Khodâ-âfarin, objet en terre cuite, 3e millénaire av. J.-C.

été dévasté à cause des fouilles illégales effectuées par des trafiquants. Des poteries datant de 3700 av. J.-C. ont été découvertes lors des fouilles archéologiques effectuées sur le site de Tappeh Ghabrestân, dans la province de Ghazvin.

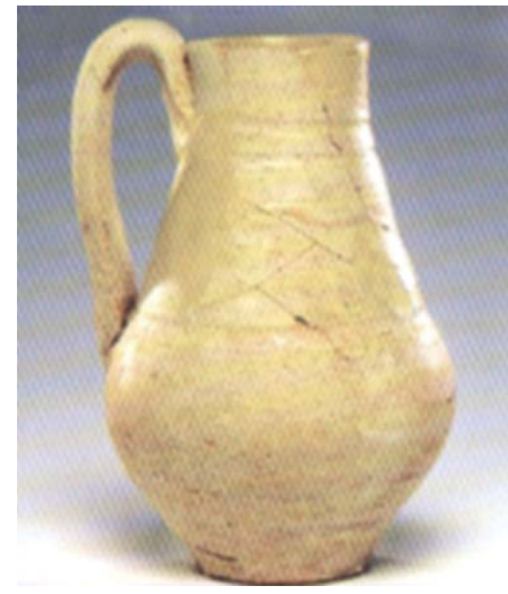
-Les grottes Ghaleh Bozi, à 25 km au sud-ouest d'Ispahan, sont à 1750-1810 mètres d'altitude. Elles sont situées sur le versant sud de la montagne Ghaleh Bozi. Hassan Soleymâni, l'un des habitants de la région, a découvert il y a quelques années des ossements et des dents d'animaux dans la plus grande grotte. Les fouilles entreprises dans ces grottes à partir de 2005 aboutirent à la découverte d'ustensiles en pierre ainsi les restes de pierres laissées après la fabrication de ces ustensiles. Ces sites archéologiques comportent trois couches. Les archéologues ont trouvé des objets datant de 40 000 à 45 000 ans dans les deux couches inférieures.

-Les objets en provenance de la province d'Azerbaïdjan de l'Est ont été découverts sur trois sites archéologiques: Khodâ-âfarin, Masjed-e Kaboud, et Ghaleh Zahhâk. Le site de Khodâ-âfarin comprend plusieurs cimetières. Les archéologues ont étudié une quinzaine de tombes dans le cimetière de Lâridjân, et 6 tombes dans le cimetière de Tou'ali, et ont conclu que ces tombes dataient de plusieurs périodes comprises entre le 3e et le 1er millénaire av. J.-C. La

forme de ces tombes, plus grandes et surélevées par rapport aux autres, montrait que la personne inhumée était d'un haut rang social.

-Les objets provenant de la province du Khorâssân du Nord ont été découverts dans deux sites: le site de Ghaleh Khân, dont la superficie est de 6,3 hectares, est situé à 63 km au nord-ouest de la ville de Bodjnourd. Les objets les plus anciens découverts sur ce site datent de 6000 ans av. J.-C. Les objets découverts dans le site de Shahr-e Belgheys correspondent à différentes périodes islamiques.

-Les objets qui provenaient de la province de Lorestan ont été découverts sur deux sites archéologiques. Le site de Sangtarâshân, situé à 52 km au sud-est de la ville de Khorramâbâd, est inscrit au patrimoine national depuis 2004. Les fouilles y ont été entreprises par une équipe d'archéologues iraniens à partir de 2005. Lors des trois saisons de fouilles entreprises jusqu'en 2006, les archéologues n'ont pas découvert de cimetière ni de structures architecturales, mais ils ont découvert un très grand nombre d'objets en bronze placés les uns à côté des autres et rangés par groupes de dix objets. Ce site, qui date des dernières années de l'âge de fer (environ 850-550 av. J.-C.), est un trésor de bronzes de Lorestan. Le cimetière Bâbâjilân est un site archéologique situé à 45 km de la ville de Nourâbâd. Les objets de ce site ont été volés en 2005 par des trafiquants, et plus de 80% du site a été dévasté. Ce site a été inscrit au patrimoine national en 2007. Les fouilles effectuées en 2007 ont permis la découverte


Khorâssân du Nord, Shahr-e Belgheys, cruche en terre cuite, XIe ou XIIe siècle


Khorâssân du Nord, Ghaleh Khân, bol en terre cuite, 5e ou 4e millénaire av. J.-C.


Lorestan, Sangtarâshân, récipient en bronze (pour infusions probablement), 1er millénaire av. J.-C.

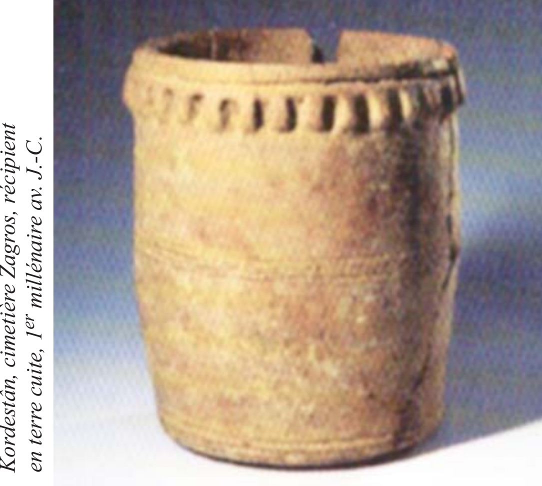

Lorestan, Sangtarâshân, 1er millénaire av. J.-C.



Lorestan, Sangtarâshân, 1er millénaire av. J.-C.



Zandjân, le bol en verre et le récipient en terre cuite placé en arrière proviennent du site Dossarân (1er millénaire av. J.-C.), le bol en terre cuite placé au milieu provient du site Tappeh Nour (5e millénaire av. J.-C.)



Kordestân, cimetière Zagros, récipient en terre cuite, 1er millénaire av. J.-C.



Ardébil, Guilavân, 2e millénaire av. J.-C.

de très beaux objets de valeur en bronze et en fer, ainsi que des grains de collier en agate et en bronze, des pointes de flèches et des pointes de lances en bronze, et des poteries. Lors des fouilles effectuées en 2008, neuf tombes ont été découvertes. Des objets en bronze et en fer, des objets en terre cuite, ainsi que des grains de collier en agate, en nacre et en os étaient placés à côté des dépouilles, dans les tombes. Les objets en bronze découverts lors des fouilles archéologiques dans la province de Lorestan montrent eux aussi la finesse du travail des sculpteurs qui vivaient en Iran il y a plus de trois mille ans.

-Les objets découverts sur le site de Tappeh Nour, dans la province de Zandjân, datent du 5e millénaire av. J.-C. Deux objets, un bol en terre cuite et un petit bol en verre, ont été découverts lors des fouilles d'un autre site archéologique, appelé Dossarân. Ils datent du 1er millénaire av. J.-C. En voyant le bol en verre, on comprend que les habitants de cette région maîtrisaient parfaitement la fabrication d'objets en verre il y a trois mille ans.

-Le site de Gholi Darvish, situé au sud de la ville de Qom, était un lieu habité entre la deuxième moitié du 4e millénaire et la fin du 2e millénaire av. J.-C. Les fouilles effectuées sur ce site entre 2003 et 2006 montrent que les habitants de cette région formaient une communauté développée sur le plan social et culturel à cette époque: les tâches étaient divisées et il y avait des directeurs spécialisés dans différents domaines tels que le commerce, l'armée, l'artisanat.

-Les fouilles effectuées en 2008 dans le Cimetière Zagros, site archéologique situé en pleine ville de Sanandadj dans la province du Kordestân, ont montré la diversité de la forme architecturale des tombes et la diversité des formes d'inhumation des corps, et ont permis la découverte d'un grand nombre d'objets en métal et en terre cuite, des ornements en agate, des pointes de flèche, des sceaux cylindriques sur lesquels étaient gravés des dessins variés. Les archéologues estiment que ces objets datent du 3e et du 1er millénaire av. J.-C.

-Le site de Guilavân est un cimetière antique situé à proximité de la ville de Khalkhâl, dans la province d'Ardébil. Les archéologues y ont découvert seize tombes datant de l'âge de bronze et de l'âge de fer.

-Le site de Kharand, situé à 51 km au nord de la ville de Semnân, était un lieu habité vers la fin du 2e millénaire et le début du 1er millénaire av. J.-C. L'étude des vingt quatre tombes qui y ont été découvertes a montré que les habitants de cette région étaient des artisans très habiles et connaissaient l'utilisation de différents métaux tels que le fer, l'argent et l'or.

-Shahr-e Soukhteh est un important site archéologique, situé à 56 km de la ville de Zâbol, dans la province du Sistân et Baloutchestân. Ce site correspond à l'une des plus grandes villes qui existaient sur le plateau iranien entre le 4e et le 2e millénaire av. J.-C., en bordure du fleuve Hirmand et de son delta. Les fouilles archéologiques, reprises depuis 1997 par une équipe d'archéologues iraniens ont permis au cours de 22 saisons de fouilles la découverte de très nombreux objets en terre cuite, des statuettes (en argile ou en terre cuite ou en pierre) représentant un être humain ou un animal, des objets en bois ou en jonc, des ustensiles de tissage, du tissu et des ficelles. La découverte d'un œil artificiel placé dans un crâne datant de plus de 5000 ans a fait grand bruit dans les milieux académiques, car il est une preuve que les habitants de Shahr-e Soukhteh avaient atteint un haut degré de connaissance en sciences médicales et chirurgicales il y a 5000 ans, au point d'avoir été capables d'opérer l'œil d'un malade et



Semnân, Kharand, statuette en bronze, 1er millénaire av. J.-C.



Semnân, Kharand, récipient en terre cuite, 1er millénaire av. J.-C.



Semnân, Kharand, objets en terre cuite, 1er millénaire av. J.-C.



Sistân et Baloutchestân, Shahr-e Soukhteh, œil artificiel en bitume naturel, 3e millénaire av. J.-C.

Kerman, Konâr-Sandal, récipient en terre cuite avec une anse en forme de queue de scorpion, 3e millénaire av. J.C.

de le remplacer par un œil artificiel. Cet œil artificiel a été montré au public pour la première fois au cours de cette exposition.

Sistân et Baloutchestan, Shahr-e Soukhteh, objets en terre cuite, 3e millénaire av. J.-C.

-Une grande civilisation ancienne, aussi importante que celles de la Mésopotamie, a été découverte en l'an 2000 sur les bords de la rivière Halil Roud, près de la ville de Djiroft, dans la province de Kermân. Plus de 700 sites archéologiques ont été identifiés jusqu'à aujourd'hui dans cette région. Les études ont montré que ces sites correspondent à des périodes différentes, du 6e millénaire av. J.-C. jusqu'aux périodes islamiques. Les fouilles entreprises jusqu'à aujourd'hui ont été concentrées sur deux sites, situés près du village de Konâr-Sandal et du cimetière Mahtoutâbâd. Ces fouilles ont permis de découvrir des structures architecturales correspondant à des lieux d'habitation et des lieux de cérémonies, des fours pour faire fondre le fer, de nombreuses empreintes de sceaux, de la poterie, des échantillons d'une écriture gravée sur des morceaux de terre cuite.[1]



Kerman, Konâr-Sandal, gravure effectuée sur du chlorite (représentant un homme-scorpion), 3e millénaire av. J.C.

Les quelques objets exposés provenant de ces sites dataient du 3e millénaire av. J.-C., dont une très belle gravure représentant un homme-scorpion, taillée sur un morceau de chlorite, typique des objets découverts depuis l'an 2000 dans cette région. En voyant cette gravure d'une grande beauté, on comprend que les artistes de cette région d'Iran avaient atteint, il y a 5000 ans, un style artistique tout à fait spécifique et un haut degré de finesse dans leurs créations. Le site de Tall-e Âtashi, situé près de la ville de Bam, a permis la découverte d'objets datant de la période

néolithique. Les études archéologiques ont montré que le site de Tall-e Âtashi était un lieu important, puisqu'on y fabriquait des objets en métal. La découverte de nombreux sceaux métalliques avec des dessins en relief et d'un four pour la fabrication de poteries montre également l'importance de ce site.

-Des objets datant du début du 1er millénaire av. J.-C. en provenance de la province de Guilân étaient également exposés. Les fouilles effectuées de 2004 à 2008 dans les régions situées à l'ouest de la rivière Sefid-roud ont abouti à la découverte d'habitations en terre séchée et en terre cuite datant de cette période, avec un couloir d'entrée, plusieurs pièces d'habitation dont le sol était couvert de briques de 7×35×35 cm, avec des fours pour faire cuire le pain, et des lieux spécifiques pour les poubelles.

-Les fouilles effectuées sur le site de Gohar Tappeh, situé dans la région Est de la province du Mâzandarân, ont montré que ce site était un lieu d'habitation entre le milieu du 4e millénaire et la fin du 1er millénaire av. J.-C. Des structures architecturales correspondant à des lieux d'habitation de l'âge de bronze et de l'âge de fer, des fours pour faire cuire de la poterie et des fours pour fabriquer des objets en métal, des objets divers dont des sceaux, des statuettes et des ornements en nacre ont été découverts sur ce site.

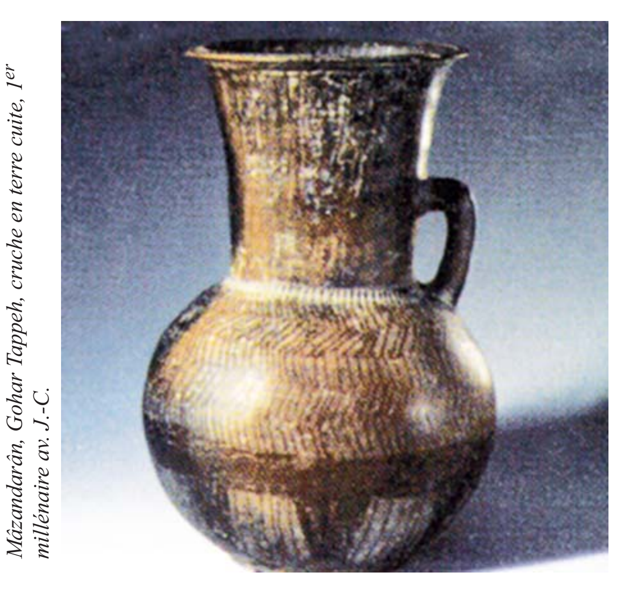


Hormozgan, gravure effectuée sur du lapis-lazuli (objet repris des trafiquants), 3e millénaire av. J.-C.

-Des objets repris aux trafiquants étaient également exposés, dont deux très belles pièces en lapis-lazuli datant du 3e millénaire av. J.-C., qui provenaient de la province d'Hormozgân. ■

* Cet article est basé sur le texte (écrit en persan) du catalogue officiel de l'exposition *Les symboles de notre pays*.

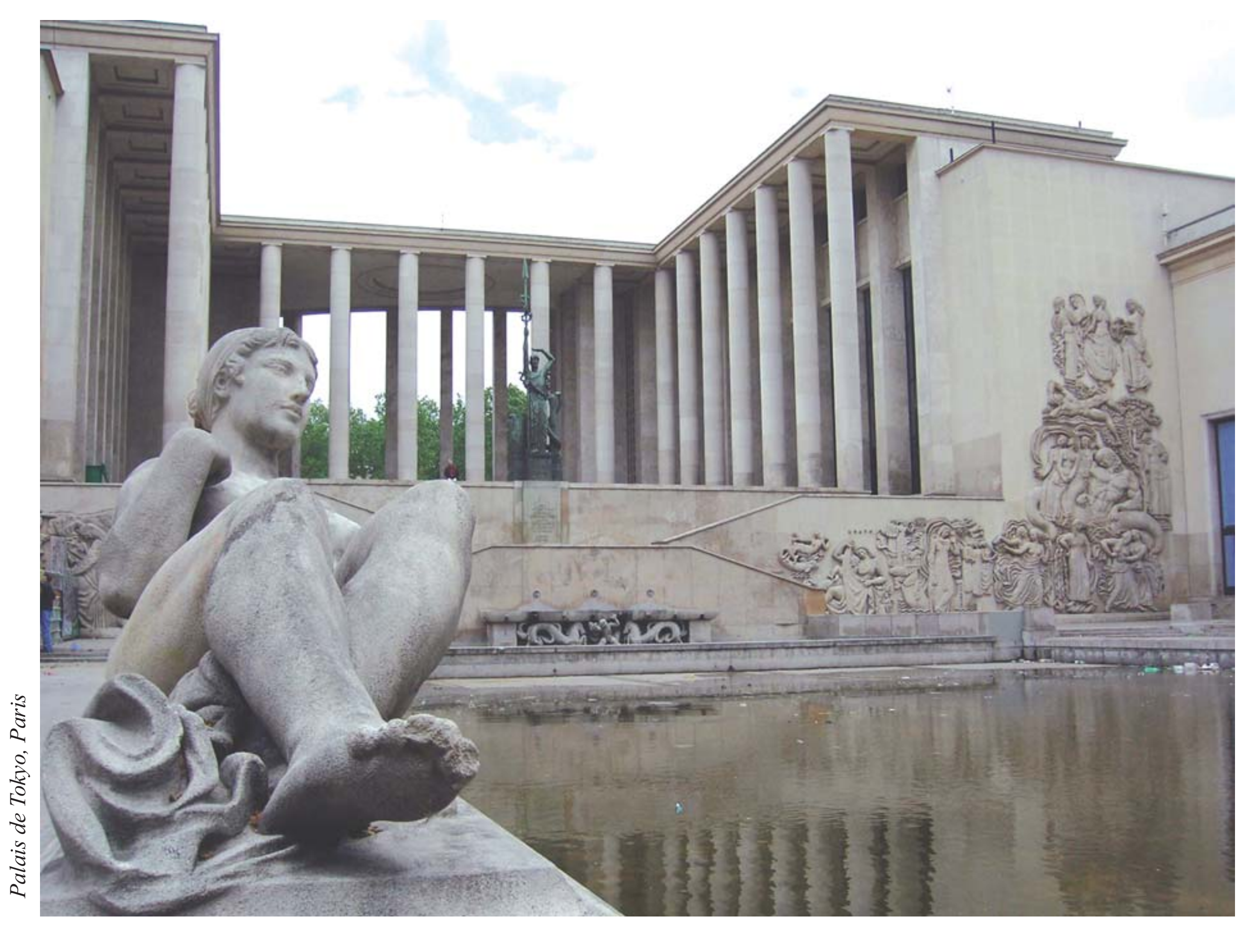
1. D'après les experts, cette écriture, qui n'est pas encore déchiffrée, est antérieure aux plus anciennes écritures trouvées en Mésopotamie.



Mâzandarân, Gohar Tappeh, cruche en terre cuite, 1er millénaire av. J.-C.



Mâzandarân, Gohar Tappeh, récipient en terre cuite, 1er millénaire av. J.-C.



Palais de Tokyo, Paris

Paris, le Palais de Tokyo, un espace expérimental pour l'art contemporain

Jean-Pierre Brigaudiot*

En 2002 l'ancien Musée national d'art moderne implanté dans une aile du Palais de Tokyo[1], bâti initialement à l'occasion de l'exposition universelle de 1937, se voyait affecté à un nouvel usage, celui d'un lieu expérimental consacré à l'art contemporain. Les vastes espaces étaient réaménagés par des architectes qui lui donnèrent l'aspect d'une friche industrielle ou d'un squat, ce qui marquait une singulière différence avec le Musée d'art moderne de la ville de Paris, voisin très convenable d'aspect et au public bien sage.

Au début du second millénaire, Paris souffrait de l'absence de lieu consacré exclusivement à l'art le plus expérimental; les remuantes biennales des années soixante et soixante dix avaient disparu, le Musée national d'art moderne Georges Pompidou, immense navire, montrait plutôt un art institutionnel, le Jeu de Paume rénové pour accueillir l'art contemporain se tournait vers la photographie, le Plateau, espace du Fonds régional d'art contemporain, Ile de France, ne pouvait accueillir que quelques expositions par an et au Musée d'art moderne de la ville de Paris, l'ARC, le département le plus tourné vers l'art contemporain conduisait finalement peu d'activités au regard de la vocation du musée de montrer l'art moderne. Quant aux salons d'art, ils restaient très inégaux, lestés sans doute par leur longue persistance comme par une réelle difficulté à se renouveler. Par ailleurs, les foires d'art comme la FIAC et Art Paris avaient essentiellement une vocation commerciale, ce qui ne favorise pas du tout la présentation de formes d'art expérimentales encore peu notoires et à la valeur vénale incertaine. Enfin, on notera que la France souffre depuis longtemps de la faiblesse de son mécénat, du manque d'envergure commerciale des galeries et de la modestie du corps des collectionneurs privés, ce qui n'aide pas la jeune création. Les institutions ont certes développé leur rôle de collectionneur depuis les années 80, mais cela concerne exclusivement une sorte d'art officiel dit

contemporain.

Initialement le Palais de Tokyo consacré à un art expérimental connut le régime associatif de la Loi de 1901, ce qui lui permettait de recevoir force subventions, du ministère de la culture comme du mécénat. En même temps, ce statut le maintenait dans une certaine précarité et ce n'est que récemment qu'il fut doté d'un statut mixte où le ministère de la culture joue un rôle financier et de tutelle affirmé en même temps qu'il autorise diverses formes de partenariats permettant de couvrir les frais de fonctionnement de l'entreprise dont la vocation n'est pas commerciale.

Le Palais de Tokyo privilégie donc la création artistique, celle qui opère sur les limites de ce qu'on peut identifier comme étant de l'art; la théorie institutionnelle permettant ici de déclarer comme étant art ce que présente l'institution muséale. Le Palais de Tokyo a connu deux directions, la première était bicéphale et caractérisée notamment par une large place accordée d'une part à *l'Esthétique relationnelle* avec notamment le codirecteur Nicolas Bourriaud et d'autre part à *l'installation multimédia*, l'une et l'autre se confondant quelquefois. Ces partis pris contribuaient à rendre l'objet d'art ou plutôt l'art de l'objet (le tableau par exemple) relativement caduc, même si il y eut un certain nombre d'exceptions, comme la rétrospective consacrée à Robert Malaval, un peintre de l'Ecole de Nice.

Avec la direction de Marc Olivier Walher, depuis 2006, l'orientation et le choix des artistes ont sensiblement évolué, les galeries *branchées* de Paris et les artistes qu'ils défendaient ont une moindre présence. Les artistes désormais choisis sont également plus jeunes et peu notoires (pour certains, c'est la première exposition monographique). Ils peuvent travailler en *résidence* dans le Palais de Tokyo (au *Pavillon*) et exposer dans les *Modules*, c'est-à-dire qu'ils bénéficient durant huit mois d'un espace de travail, d'une assistance technique, de la prise en charge des frais de réalisation des œuvres, d'une bourse, d'un logement et enfin d'une exposition. Ce système de la résidence n'est certes pas nouveau mais il présente l'avantage de fortement stimuler une libre création, un peu comme cela se fit avec le mécénat d'antan, celui des princes de l'église par exemple. Ainsi l'institution artistique qu'est le Palais de Tokyo est commanditaire d'œuvres inédites, mais d'une manière différente, par exemple du Musée national d'art moderne: le Palais de Tokyo n'a pas de collection et n'en constitue pas; les œuvres, selon leur nature, sont soit détruites soit restent la propriété des artistes ou des galeries qui les représentent. D'autre part, ces œuvres ne sont pas à vendre. Dès lors la question se pose de la mémoire de cette institution, de la manière dont elle se constitue. Il y a des catalogues et d'autre part des vidéos témoignent notamment des œuvres complexes que sont certaines installations multimédia ou proches de la performance, il y a enfin le site Internet du Palais de Tokyo. Cette mémoire enregistre également les manifestations collectives que sont ces fameux *jeudis* consacrés aux rencontres et aux débats entre le public, les artistes et les autres acteurs de l'art contemporain, critiques, commissaires, philosophes, penseurs, etc.

Le Palais de Tokyo a fidélisé un public jeune fait pour une part d'artistes et d'étudiants en art naturellement disposés à voir évoluer leur conception de l'art et à suivre les mutations les plus imprévisibles de celui-ci. Nul doute que son action est un réel investissement à long terme pour le développement de l'art le plus innovant, certes dans une forme plus risquée que ce n'est le cas avec par exemple les grandes manifestations à caractère planétaire que sont la Dokumenta de Kassel, en Allemagne ou la biennale de Venise; ces manifestations ont lieu respectivement tous les cinq ans et tous les deux ans et bénéficient ainsi de laps de temps de réflexion, d'organisation et de choix alors que le Palais de Tokyo assure une programmation d'expositions et de manifestations en continu. Cette continuité l'institutionnalise peu à peu, phénomène qui ne va pas nécessairement de pair avec son parti pris d'innovation permanente. Mais en son état actuel, ce lieu est remarquable par sa vitalité et son audace en même temps qu'il contribue au renouvellement de la définition de l'art. ■

---

*Artiste, professeur, poète.

1.www.palaisdetokyo.com

Le mariage dans le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi

Mahnâz Rezâï

Le mariage est toujours source de difficultés dans le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi. Bien qu'étant au départ des événements heureux, ces mariages, à l'exception de quelques-uns, ont une fin tragique et sont cause de guerres, de mort, de haine et de trahison. Le mariage des héros ou des rois iraniens avec des jeunes filles non iraniennes, les mariages amoureux, le mariage avec les femmes artistes ou guerrières[1] ouvrent toujours sur de nouvelles aventures. C'est avant tout le mariage avec les non-iraniennes qui est à la source des événements dramatiques du *Shâhnâmeh.*

Mariage des hommes iraniens avec les jeunes filles non-iraniennes

Ce type de mariage, bien qu'ayant l'apparence d'un événement heureux, se solde souvent par une fin tragique, notamment l'assassinat de l'homme iranien ou du fils né de ce mariage. Voilà ce qui pourrait être le schéma complet de ce type de mariage: l'homme iranien part de son pays, soit pour chasser ou pour aller à la guerre, soit suite à une invitation ou un complot. Il rencontre ailleurs une jeune fille belle et fortunée. Les futurs époux se rencontrent parfois directement, parfois avec l'aide d'un intermédiaire. Certains obstacles surviennent mais sont dépassés. Les enfants issus du couple restent sur la terre natale ou bien partent en Iran, mais n'oublient jamais leurs origines et leurs parents.

- Le mariage de Zâl avec Roudâbeh, fille de Mehrâb, roi de Kaboul et l'un des descendants de Zahhâk,[2] aboutit à l'assassinat de Rostam par Shoghâd. En entendant la description de la beauté de Roudâbeh par l'un de ses hommes, Zâl tombe amoureux d'elle. Malgré la présence de Mehrâb Kâboli, Manoutchehr et Sindokht (mère de Roudâbeh), Zâl va à la cour de Sâm Narimân (son père), pour le prier de ne pas attaquer Kaboul. Il se rend ensuite chez Manoutchehr, roi d'Iran, pour le persuader d'approuver cette union. Pour sa part, Sâm, persuadé par son fils, écrit aussi une lettre à Manoutchehr et demande sa permission pour le mariage de son fils. Les astrologues de la cour de Manoutchehr contemplent les étoiles des destinées de Zâl et Roudâbeh et annoncent à Manoutchehr que de ce mariage naîtra un héros qui aura une longue vie et le *far*[3].

- Le mariage de Kâvous avec Soudâbeh, fille du roi de Hâmâvarân, aboutit à la mort de Siâvash et à de longues guerres entre les Iraniens et les Touraniens. Kâvous entend la description de la beauté de Soudâbeh et envoie un émissaire pour demander sa main au roi de Hâmâvarân. Voyant que sa fille consent à ce mariage, le roi accepte et envoie la princesse à la cour de Kâvous.

- Quand Salm, Tour et Iradj -les fils de Fereydoun, roi d'Iran- furent en âge de se marier, le roi se résolut à trouver trois sœurs pour ses trois fils. Il confie ce travail à une personne digne de confiance nommé Djandal. On informe Fereydoun que le roi du Yémen a trois filles. Il envoie alors Djandal au Yémen pour qu'il voie les jeunes filles et qu'il demande leurs mains à leur père. Malgré le chagrin causé par le départ de ses filles, le roi du Yémen ne peut pas


Zâl, fasciné sous la fenêtre de Roudâbeh, fille du roi de Kaboul

désobéir au roi d'Iran et accepte donc ces mariages. Les fils de Fereydoun partent au Yémen et le roi accorde la main de ses filles à ces trois frères.

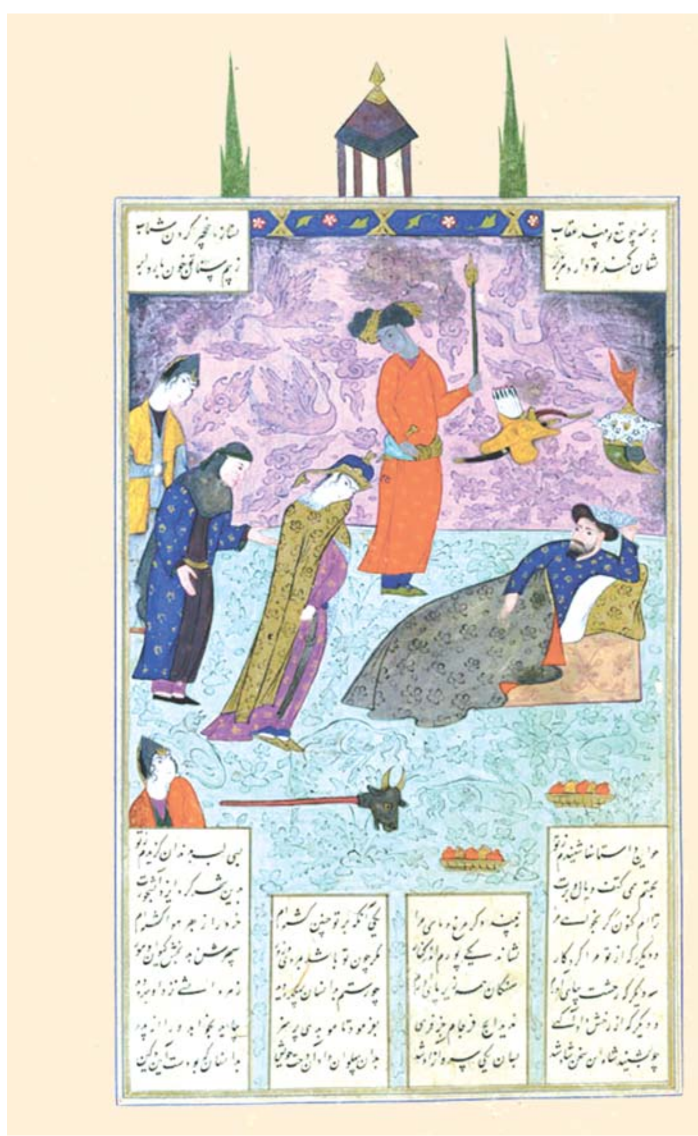
- Le mariage de Rostam avec Tahmineh, fille du roi de Samangân est l'un des événements les plus importants du *Shâhnâmeh*: un jour, Rostam va chasser sur le territoire de Tourân[4]. Il y perd son coursier, Rakhsh. Poursuivant les pas du cheval, il arrive à Samangân où le roi l'invite à sa cour. Au cours de la nuit, il rencontre Tahmineh, la fille du roi, qu'il épouse quelques jours plus tard. De leur mariage naît Sohrâb qui mourra de la main de son père, Rostam. Cet événement tragique entraîne la folie et, par la suite, la mort de Tahmineh.

- A Tourân, les héros iraniens Guiv et Tous rencontrent une jolie jeune fille tourânienne dans une prairie et l'emmènent chez le roi Kâvous. Ce dernier l'épouse mais la jeune touranienne meurt après la naissance de leur fils, Siâvash (Ferdowsi n'a pas cité le nom de cette femme dans le *Shâhnâmeh*). Après avoir fait la paix avec Afrâsyâb, Siâvash part à Tourân. Un jour, Pirân, le vizir d'Afrâsyâb, dit à Siâvash qu'il a envisagé de lui offrir la main de sa fille Djarireh. Siâvash accepte. Golshahr, mère de Djarireh, amène celle-ci chez Siâvash avec des présents. Les noces ont lieu. Siâvash semble cependant ne pas être attaché à Djarireh et il la quitte puis l'oublie après son mariage avec Faranguiss. Dans le *Shâhnâmeh,* il est écrit qu'après la naissance de Foroud, leur fils, Djarireh traite Siâvash d'«égoïste».

- Après le mariage de Siâvash et Djarireh, les espions médisent à son propos auprès d'Afrâsyâb. Pirân dit alors à Siâvash: «*Bien que ma fille soit ta femme, pour attirer la confiance d'Afrâsyâb, il vaut mieux que tu ailles chez lui pour lui demander la main de sa fille, Faranguiss. C'est une jeune fille d'une beauté sans pareil*». Siâvash demande à Pirân de faire lui-même cette démarche. Afrâsyâb finit par accepter et envoie sa fille chez Siâvash avec des présents et une importante dot. Une grande fête a lieu et certains prisonniers sont même libérés à cette occasion. Key Khosrow naîtra de cette union; il sera l'un des rois d'Iran les plus justes, intelligents et puissants. Cependant, ce mariage aboutit aussi à la mort de Siâvash.

- Du mariage de Gashtâsb et Katâyoun[5], fille de l'empereur romain,

naît Esfandiyâr: le jeune Gashtâsb, qui désire régner après son père, part incognito pour Rome. Selon un rite ancien, l'empereur invite tous les jeunes et les Grands à sa cour pour que sa fille, Katâyoun, choisisse son mari parmi eux. Katâyoun avait déjà vu en rêve que dans cette réception un jeune homme célèbre et de race noble serait assis seul dans un coin et que cet homme-là la mériterait. En voyant Gashtâsb assis seul dans un coin au cours de la réception, elle s'éprend



A Samangân, Rostam rencontre la fille du roi, Tahmineh

de lui et le choisit pour époux. L'empereur romain veut s'opposer à ce mariage, mais s'informant des origines de Gashtâsb, il consent à ce mariage.

- Du mariage de Dârâb (fils de Bahman) avec Nâhid (fille de Filghous) naît Eskandar (Alexandre) qui, selon le *Shâhnâmeh*, tue trente-six rois dont l'un est son demi-frère, Dârâb. Dârâb (le père d'Eskandar) et son armée attaquent Rome; l'empereur romain Filghous demande la paix en les invitant à sa cour. Dârâb, qui avait entendu parler de la beauté de la fille de Filghous, lui demande sa main. L'empereur accepte et ils se marient selon les rites romains.

- Bijan (fils de Guiv, petit-fils de Goudarz et beau-fils de Rostam) part chasser dans la région de Tourân en compagnie de Gorguine. En route, Gorguine décrit la beauté de Manijeh, fille d'Afrâsyâb. Bijan se rend chez Manijeh pour la voir. Il plaît beaucoup à cette dernière qui envoie sa nourrice chez Bijan pour le questionner sur ses origines. Ils se marient malgré Afrâsyâb et partent en Iran.

- Du mariage de Tâyer avec Nousheh, fille de Nersi, naît une fille qui s'éprend de Shâpour II. Ce mariage conduit à l'assassinat de Nersi par le roi sassanide: l'enfant de l'une de femmes d'Ormuzd (fils de Nersi) est choisi comme roi, les prêtres zoroastriens intronisent sa mère et nomment cet enfant Shâpour, qui deviendra roi d'Iran. Quelques temps plus tard, Tâyer et son armée conquièrent Ctésiphon et capturent Nousheh, la fille de Nersi (la tante paternelle de Shâpour), que Tâyer épouse par la suite.

- Pour apporter le message du roi d'Iran au roi de l'Inde Shangal, Bahrâm-e Gour part incognito en Inde et se présente sous le nom de Borzou. Shangal le garde longtemps auprès de lui. Voyant ses dons de tireur à l'arc et de chasseur de loup,

il lui donne sa fille Sepinoud en mariage. Bahrâm et Sepinoud fuient l'Inde durant la nuit. Ils traversent la mer et arrivent en Iran. Puis, Bahrâm amène Sepinoud à Azargoshasb[6] pour lui enseigner la religion et les rites iraniens.

- Kasrâ Anoushirvân, fils de Ghobâd surnommé Dâdgar est le vingt et unième roi sassanide. Il se marie avec une femme chrétienne. Leur enfant, Noushzâd se révolte contre le père et meurt jeune lors d'une guerre contre son père.

- Du mariage de Parviz et Maryam, fille de l'empereur romain, naît Shirouyeh qui tue son père et provoque le suicide de sa belle-mère.

- Bahrâm-e Tchoubine se marie avec la fille du souverain de Chine, ce qui aboutit à sa mort et à la guerre entre l'Iran et la Chine.

- Le mariage de Khosrow Parviz avec Shirine, une jeune fille arménienne, a également une fin tragique. Les courtisans s'opposent à ce mariage qui aboutit à la mort de Khosrow Parviz et au suicide de Shirine à la suite des humiliations subies de la part de son beau-fils, Shirouyeh.

Mariage avec l'ennemi

Beaucoup de rois et de héros iraniens se mariaient avec les filles de leurs ennemis pour renforcer leur pouvoir.

- Ardeshir, fils de Sâssân IV, apprend depuis son enfance les arts du combat et la chevalerie lorsqu'Ardavân, le dernier roi arsacide, découvre son talent et l'invite à sa cour. Ainsi, la belle Golnâr, fille d'Ardavân, aperçoit un jour Ardeshir et tombe amoureuse de lui. Après la mort de Bâbak, père d'Ardeshir, les astrologues avertissent Ardavân qu'il se mettra bientôt en colère contre l'un de ses courtisans et que de cette colère naîtra une révolte qui fera de ce courtisan (Ardeshir) le roi du pays. Effectivement, quelques temps plus tard, suite à la colère du roi, Golnâr et Ardeshir quittent nuitamment le palais et quelques années plus tard, lors d'une guerre, Ardavân est vaincu par Ardeshir, qui monte sur le trône et épouse Golnâr.

> L'une des coutumes de mariage dans le *Shâhnâmeh* est de tester les capacités du futur gendre (cette coutume est toujours en vigueur dans certaines régions d'Iran). Pour ce, on éprouve le jeune homme mentalement et physiquement.

- Châpour, fils d'Ardeshir se marie avec la fille de Mehrak. Ce mariage fut, paraît-il, heureux.

Mariage avec la veuve du frère

Ce type de mariage est très rare dans le *Shâhnâmeh*:

- Après le couronnement de Key Khosrow, Fariborz, fils de Key Kâvous décide de demander en mariage Faranguiss, la mère de Key Khosrow. Pour ce faire, il consulte Rostam qui demande la main de Faranguiss au roi Key Khosrow. Ce dernier accepte et demande l'avis de Faranguiss. Celle-ci

> Le point de vue de Ferdowsi sur le mariage et ses cérémonies est basé sur la réalité de son temps et trouve ses origines dans les anciens mythes, coutumes et traditions iraniens. Outre le regard négatif de Ferdowsi sur le mariage, il est intéressant de constater que la majorité des cérémonies et coutumes décrites dans le *Shâhnâmeh* sont toujours pratiquées aujourd'hui par les Iraniens.

accepte également et ils se marient.

- Après la mort de Djomhour, le roi de l'Inde, son frère Mây, le gouverneur de Denber monte sur le trône et épouse la veuve de son frère défunt.

Mariage à la demande du roi d'Iran et avec son consentement

- Vers la fin de sa vie, Fereydoun divise sa patrie en trois régions. Il dédie la plus grande région, l'Iran, à son fils cadet Iradj. Les frères d'Iradj, Salm et Tour, qui reçoivent respectivement les territoires de l'Ouest et de l'Est, le jalousent et finissent par le tuer. Après cela, l'une des épouses d'Iradj donne naissance à une fille, que son grand-père, le roi Fereydoun, marie à Pachang, l'un des descendants de Djamchid.

- La sagesse et la bravoure de l'une des dames du *Shâhnâmeh,* Bânou Gochasb, étaient si grandes que l'empereur de Chine et l'empereur romain, parent de Kâvous, lui demandent tous deux sa main. Mais Rostam lui propose d'épouser Guiv, le célèbre héros iranien. Elle accepte. Ainsi, après avoir obtenu le consentement du roi Key Khosrow, Rostam envoie Gochasb en compagnie de cavaliers et de présents chez Guiv, que ce mariage remplit de fierté et d'allégresse.



Les fils de Fereydoun et les filles du roi du Yémen, *artiste inconnu,* Shâhnâmeh *de Shâh Esmâïl II, 1579, Musée Rezâ Abbâssi*

Il existe d'autres types de mariage dans le *Shâhnâmeh*. Dans ces mariages, la fille joue souvent un rôle de conciliation, tel le rôle de la fille de Filghous le Romain qui épouse Dârâb. D'autre part, tous ces mariages se font conformément aux rites, ce qui est un détail très important.

Dans les mariages du *Shâhnâmeh*, c'est d'abord le pacte du mariage qui est signé, puis l'époux emmène son épouse dans son pays. Un bon exemple est le mariage des fils de Fereydoun qui rentrent en Iran avec leurs femmes. Zâl, accompagné de son père, va demander la main de Roudâbeh, et après le mariage, la ramène avec lui, de Kaboul à Sistân. Kâvous se marie avec Soudâbeh et l'emmène de Hâmâvarân en Iran. Gachtâsb, après s'être marié avec Katâyoun, fille de l'empereur romain, rentre avec elle en Iran. Bahrâm-e Gour se marie avec Sepinoud et l'emmène en Iran.

Cependant, il arrive que le mariage soit fêté sur les terres de l'épouse et que le couple y demeure. Un des exemples de cette situation est le mariage de Siâvach avec Djarireh, fille de Pirân.

Djarireh reste à Tourân avec son fils, mais Faranguiss est obligée de quitter Tourân à cause de la mort soudaine de son mari. Dans certains épisodes, l'homme emprisonné dans le pays de la femme s'enfuit à l'aide d'un héros et rentre dans son pays natal. Après le mariage de Bijan et Manijeh, Bijan tombe dans le puit de Gorgsârân. Rostam le sauve et le couple rentre en Iran.

Les cérémonies et les rites du mariage dans le *Shâhnâmeh*

-Dans la plupart des mariages du *Shâhnâmeh*, l'homme demande la main de la fille à son père. Zâl demande la main de Roudâbeh à Mehrâb Kâboli, puis la cérémonie du mariage a lieu. La permission du père du jeune homme est très importante; sans elle, le mariage ne peut avoir lieu. Zâl dit à Roudâbeh que *«Sâm Narimân s'irritera s'il apprend que j'ai demandé ta main sans son consentement»*. C'est pourquoi il écrit une lettre à Sâm où il demande sa permission.

- Dans la plupart des unions du *Shâhnâmeh*, qu'il s'agisse d'un mariage avec une étrangère ou d'un mariage avec une fille iranienne, le consentement du roi est fondamental. Sâm Narimân écrit une lettre à Manoutchehr, roi d'Iran, et demande son avis sur le mariage de Zâl et Roudâbeh tout en le priant de consentir à cette union. Pour le mariage de Pachang avec la fille d'Iradj, il faut obtenir la permission du roi Fereydoun. Rostam, avant de donner en mariage Bânou Gochasb à Guiv, demande la permission du roi Key Khosrow. C'est encore avec la permission de ce dernier que Fariborz et Faranguiss se marient.

- L'une des coutumes de mariage dans le *Shâhnâmeh* est de tester les capacités du futur gendre (cette coutume est toujours en vigueur dans certaines régions d'Iran). Pour ce, on éprouve le jeune homme mentalement et physiquement. Dans les anciens livres persans, nous lisons: *«On éprouvait l'intelligence et le savoir du gendre en lui posant de nombreuses questions ardues. S'il pouvait répondre à toutes les questions, il sortait victorieux de l'épreuve et pouvait se marier, sinon, la mort dans l'âme, il était refusé, il arrivait même qu'il y perde sa vie»*. Citons ici quelques exemples du *Shâhnâmeh*: quand les prêtres zoroastriens informent Manoutchehr que le mariage de Roudâbeh et Zâl est de bon augure, Manoutchehr mande Zâl à la cour où les prêtres éprouvent ses connaissances en lui posant des questions difficiles auxquelles il réussit aisément à répondre. Le roi du Yémen, quant à lui, éprouve les fils de Fereydoun avec des énigmes. Ils réussissent à répondre à toutes les énigmes et c'est uniquement après cette épreuve que le roi consent à leur mariage. Cette épreuve n'est pas seulement orale:

> On demande au futur gendre de montrer sa bravoure et son adresse, par exemple en tuant un lion, un loup ou un dragon.

> Apporter la dot à la maison du gendre est une coutume en Iran et dans le *Shâhnâmeh*. Toutes les filles du *Shâhnâmeh* apportent une dot composée de meubles, de bijoux, etc. à la maison du mari. Cette dot et sa valeur diffèrent selon que ce mariage unit les princes ou les héros. En tout, il y a trois types de dot dans le *Shâhnâmeh*.

parfois, on demande au futur gendre de montrer sa bravoure et son adresse, par exemple en tuant un lion, un loup ou un dragon. Deux hommes demandent en même temps la main de la fille de l'empereur romain. Celui-ci leur demande de tuer un loup pour montrer leur force.

- Dans la Perse ancienne, les hommes croyaient beaucoup à l'astrologie et demandaient aux astrologues de prévoir leur avenir. Ces prévisions étaient si importantes que chaque cour possédait ses astrologues propres et les rois du *Shâhnâmeh* demandaient toujours l'avis des astrologues dans des affaires telles que le couronnement, le mariage, etc. Les astrologues de la cour de Manoutchehr contemplent trois jours le ciel et les étoiles de Zâl et Roudâbeh, pour enfin affirmer que leur mariage est de bon augure pour le royaume. Kâvous, le roi d'Iran, mande Siâvash à sa cour et lui dit: *«J'ai consulté les astrologues sur ton mariage. Ils ont vu que ton fils serait roi»*. Ce sont encore les astrologues de la cour d'Afrâsyâb qui l'avertissent que l'enfant qui naîtra du mariage de Siâvach et Faranguiss tuera Afrâsyâb.

- Dans tous les mariages du *Shâhnâmeh*, c'est le grand prêtre qui unit le couple, en suivant scrupuleusement les rites.

- Avoir un contrat de mariage écrit est l'une des vieilles traditions des Iraniens que Ferdowsi cite explicitement dans le *Shâhnâmeh*.

- Dans tous les mariages du *Shâhnâmeh,* outre les membres de la famille des mariés, les Grands du pays font office de témoins et offrent des présents aux jeunes mariés.

- Facturer la dot, coutume toujours en vigueur en Iran, est l'une des autres caractéristiques du mariage dans le *Shâhnâmeh*. On cite également la fortune du père de la bru.

- Apporter la dot à la maison du gendre est une coutume en Iran et dans le *Shâhnâmeh*. Toutes les filles du *Shâhnâmeh* apportent une dot composée de meubles, de bijoux, etc. à la maison du mari. Cette dot et sa valeur diffèrent selon que ce mariage unit les princes ou les héros. En tout, il y a trois types de dot dans le *Shâhnâmeh*:

a) un trésor que le père de la fille confie à son gendre.

b) des terres: la charte de cent parasanges de Tourân est la dot de Faranguiss donnée à Siâvash pour qu'il la cultive.

c) une couronne: certains gendres du *Shâhnâmeh* reçoivent une couronne le jour du mariage. Le père de Katâyoun couronne Gashtâsb. Il en est de même pour Zâl.

Le point de vue de Ferdowsi sur le mariage et ses cérémonies est basé sur la réalité de son temps et trouve ses origines dans les anciens mythes, coutumes et traditions iraniens. Outre le regard négatif de Ferdowsi sur le mariage, il est intéressant de constater que la majorité des cérémonies et coutumes décrites dans le *Shâhnâmeh* sont toujours pratiquées aujourd'hui par les Iraniens. ■

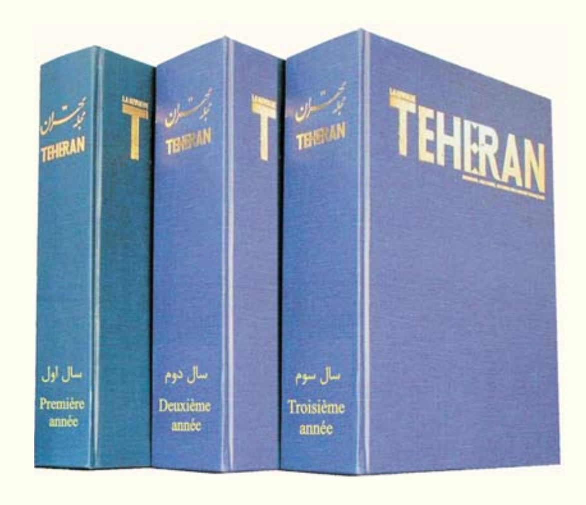
---

1. Sepinoud, fille de Shangal, roi de l'Inde, est artiste. Gordâfarid est une héroïne du *Shâhnâmeh* qui combat contre les touraniens.
2. Tyran qui régna sur l'Iran; sur ses épaules poussèrent deux serpents que l'on nourrissait chaque jour avec les cerveaux de deux jeunes hommes.
3. Chez les anciens iraniens*, far* était un pouvoir surhumain et mystérieux qui aidait les rois. Il s'agissait d'un éclat qui se réfléchissait dans leur cœur.
4. Pays situé au delà du fleuve Oxus.
5. Katâyoun, de son vrai nom Nâhid, fut la fille de l'empereur romain et la mère d'Esfandiyâr.
6. Nom d'un temple du feu, au sud de l'Azerbaïdjan de l'Est.

Sources
- Abd-ol-Hossein Noushin, *Termes difficiles du Shâhnâmeh*, Téhéran, Bonyâd Farhang Iran, 1975.
- Ma'soumi Dehaghi Ahmad-Rezâ, *La Question du mariage dans le Shâhnâmeh*, Esphahân, Nagsh-e Khorshid, 2003.
- Revue de la Culture et la Vie, *La Valeur de la femme dans quelques épisodes du Shâhnâmeh,* numéro 20, été 1973.
- Yâhaghi Mohammad-Dja'far, *Dictionnaire mythologique*, Téhéran, Soroush, 1996.

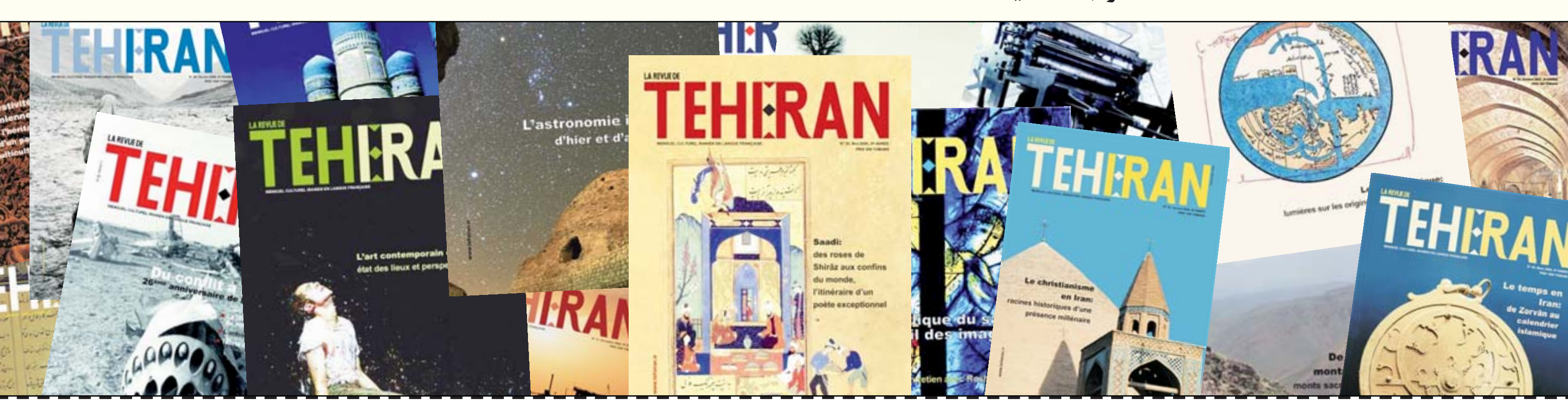
- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.



L'édition reliée des trente-six premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en trois volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

دوره‌های سال اول، دوم و سوم مجلهٔ تهران شامل
سی و شش شماره در سه مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
جمیله ضیاء

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

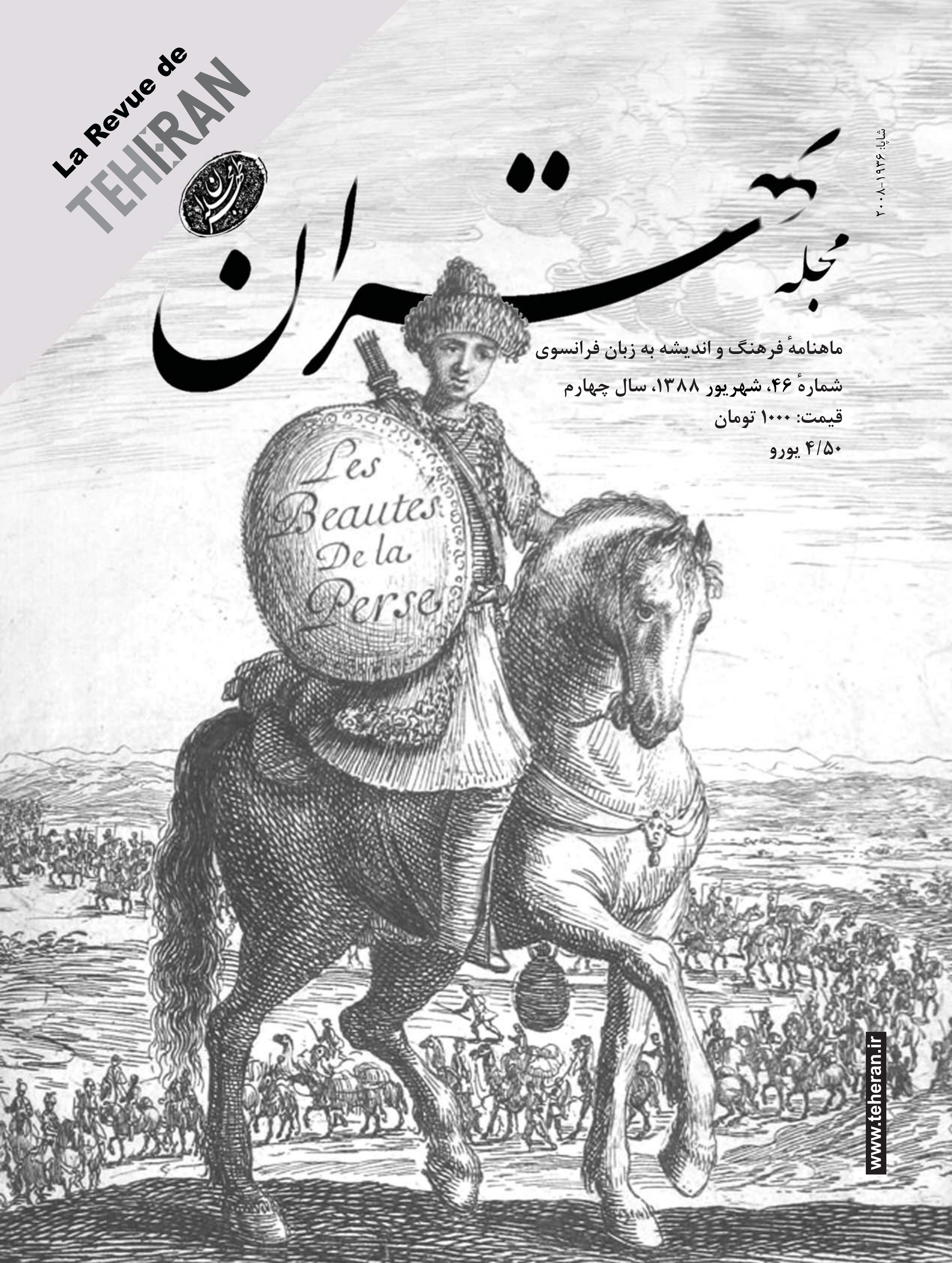
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Couverture de l’ouvrage* Beautés de la Perse (1873) *de Deslandes, compagnon de voyage de Tavernier.



La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۴۶، شهریور ۱۳۸۸، سال چهارم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
۴/۵۰ یورو
Les Beautés De la Perse
www.teheran.ir